50 CENTIMES	BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS ROMANS, CONTES, NOUVELLES ET VOYAGES	60 CENTIMES pour la province

LES

TROIS FILLES D'HOLYPHERNE

PAR KAUFFMANN

PREMIÈRE PARTIE



LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES
5, RUE DU PONT-DE-LODI, 5
PARIS — 1860





LES

TROIS FILLES D'HOLYPHERNE

PAR KAUFFMANN

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

A l'orient de la France centrale, entre le Rhône, la Saône et les montagnes du Jura, des portes de Genève à celles de Lyon, s'étend un délicieux pays, fertile en blés, riche en pâturages, en vins, arrosé par cent rivières ou ruisseaux tombant des cascades, dans lesquels foisonnent des truites estimées des gourmets, coupé de vallées profondes recélant des mines d'asphalte, d'ardoises et de pierres lithographiques, ombragé de bois et de forêts, hérissé de rochers, les uns stériles, les autres fécondés par la main de l'homme qui a porté sur les plates-formes, sur les saillies, sur les corniches naturelles, la terre où il a planté de la vigne.

C'est la contrée qui s'appelle aujourd'hui le département de l'Ain, formé de la Bresse, dont quelques parties sont splendides, de la Dombes malsaine, enfiévrée par les étangs, du Valromey, colonie pénitentiaire des Romains, et du Bugey, pittoresque à l'égal de la Suisse, qu'il confine par un point.

Toutes les dominations subies par la France depuis vingt siècles ont laissé leurs vestiges dans ce curieux pays : l'enceinte des camps romains n'est pas encore effacée sous les sillons de la charrue; les tumuli, que l'on appelle ici des *poypes*, ouverts par la pioche des cultivateurs ou des pionniers, laissent voir les grandes sépultures des guerriers gallo-romains et franks; Izernore élève les colonnes d'un temple dédié à une divinité inconnue, qui ont bravé jusqu'ici les mutilations du temps et des hommes; beaucoup de villages gardent encore leurs noms latins sous l'altération du patois et du français; les Arabes y ont des descendants dont le type originel se reconnaît malgré un mélange inévitable entre les races; le christianisme y a semé ses grandes chartreuses, ses cloîtres coquets, ses basiliques ouvragées; la féodalité a planté sur toutes les crêtes, sur les flancs de toutes les montagnes dominant une route ou un cours d'eau, ses châteaux de plaisance et ses citadelles.

Les guerres de seigneur à seigneur, de suzerain à commune, ont ruiné quelques-uns de ces châteaux; les rois et les ministres qui ont fondé l'unité nationale de la France en ont rasé un grand nombre et dispersé leurs débris sur les rochers qui leur servaient de base; l'industrie, la souveraine actuelle de la France, intronise aujourd'hui ses métiers, ses marteaux, dans ceux que les révolutions précédentes ont respectés. Cette dernière conquête se fait sans effusion de sang, met le travail et l'aisance à la place de la misère. De ces demeures il en est

qui gardent leurs élégantes tourelles, leurs beaux perrons, leurs escaliers de marbre, leurs balustres, leurs rampes de fer ouvragé; mais elles n'ont plus de créneaux, de mâchicoulis inutiles, et leurs fossés asséchés sont devenus des jardins.

Vers la pointe où s'arrêtaient, au seizième siecle, les possessions espagnoles en Franche-Comté, deux longues et hautes lignes de rochers à pic encadrent la rivière d'Ain, coulant à travers une dépression du rocher qu'elle a lentement façonnée et approfondie.

Le pic le plus abrupt de la rive droite, isolé de tous côtés par des précipices, est couronné par une immense plate-forme, sur laquelle on a vu pendant plusieurs siècles se dresser une formidable citadelle, que l'on appelait le château d'Holypherne. Il n'en resta plus que des ruines éparpillées sur la montagne, dans les ravins, et, au point culminant, la civilisation moderne a planté son drapeau, le signe de sa conquête, un télégraphe aérien, qui lui-même va devenir inutile par l'établissement d'une ligne électrique dans la vallée.

Le rocher, ou, comme l'appellent les paysans des environs, le *molard* d'Holypherne est un lieu maudit à l'égal de ces habitations auxquelles la tradition rattache le meurtre de nombreux voyageurs, ou qui ont servi de repaire à des bandits à toutes les époques où l'autorité a été impuissante.

Sur la rive opposée, en face des ruines, dans un endroit où le rocher laisse une berge entre sa base et la rivière, s'élèvent trois pierres, hautes et larges, posées verticalement, immobiles sur leur base, trois petits monuments, trois monolithes mystérieux plantés par des mains inconnues. Ils ne portent point de date, et ils passeraient aisément pour des dolmens de l'époque druidique.

Mais ils n'ont pas cette haute antiquité; ils n'appartiennent ni aux Gaulois, ni aux Romains, ni aux Arabes, ils sont de la décadence de la féodalité; ils ont été élevés en 1537, et une légende conservée dans le pays, depuis trois siècles, nous a appris quels sinistres événements ont donné lieu à leur érection.

Les habitants de la contrée nomment indifféremment ces pierres *les trois filles* et *les trois dames d'Holypherne*. Dans notre temps de grandes conquêtes intellectuelles, où la science étend son domaine, où les découvertes se succèdent avec rapidité, la lumière rayonne peu sur les campagnes, et l'on trouve sur le cours supérieur de l'Ain des hommes qui affirment avoir vu les trois filles d'Holypherne quitter leurs tombes et, s'élevant de la cime des pierres qui portent leur nom, se promener sur les rochers voisins et à travers les ruines de leur château, enveloppées de longs voiles blancs.

Durant de longs siècles ces deux provinces de Bresse et de Bugey ne surent jamais bien à qui elles appartenaient, tant leurs maîtres changeaient avec rapidité. Françaises sous Lothaire, réunies à ce qu'on appela le royaume d'Arles sous Bozon, annexées à la Bourgogne transjurane sous Hugues, elles passèrent à l'empire d'Allemagne sous Conrad. Mais sous le règne de l'empereur Henri III, les seigneurs qui tenaient de lui, à titre de gouvernement, les villes, les châteaux, les fiefs, les domaines, s'en déclarèrent propriétaires et souverains. C'est l'histoire de la féodalité, partout la même, morcelant le pays et pesant sur les populations.

Dans la Bresse, la puissante maison de Coligny prit la partie qu'on appelle le Revermont; les sires de Villars et les sires de Beauge s'emparèrent du reste de la province et, en même temps, de la Dombes et du Franc-Lyonnais. Les empereurs d'Allemagne conservèrent mieux leur autorité dans le Bugey. Toutefois les évêques et les abbés arrachèrent peu à peu quelques plumes de l'aigle impériale et s'adjugèrent Belley, Nantua, Ambronay et Saint-Rambert, dont ils eurent l'habileté d'agrandir successivement les dépendances.

L'empereur d'Allemagne donna le Bugey, en 1137, à Amé II, comte de Savoie et marquis de Suse. Un successeur de celui-ci, Amé IV, l'inféoda à Louis, son neveu, seigneur de Vaud, en 1303. Le fils de Louis, n'ayant pas d'enfants, le laissa à sa nièce; celle-ci, stérile après trois mariages, le vendit, en 1359, à Amé V, comte de Savoie.

Ainsi la petite province de Bugey avait vu régner en deux siècles cinq dynasties et il lui était, on en conviendra, assez difficile de s'attacher à des souverains qui passaient avec tant de rapidité, la donnaient ou la vendaient sans même en consulter les habitants.

Depuis cette vente faite à Amé, le Bugey et le Valromey, qui y est enclavé, restèrent à la maison de Savoie jusqu'à l'époque où se passent les événements que nous allons raconter, c'est-à-dire jusqu'en 1535. Mais durant cette période de près de deux siècles, la féodalité attaquée de toutes parts, et par les rois et par les communes, avait reçu de rudes atteintes, et les comtes de Savoie, profitant de sa faiblesse, avaient traversé la rivière d'Ain et étendu leur suzeraineté sur une grande partie de la Bresse.

Placé à l'extrémité supérieur des deux provinces de Bresse et de Bugey, le château d'Holypherne touchait aux possessions espagnoles; mais, par une anomalie qui n'était pas rare à cette époque, il relevait du roi de France, à qui son possesseur devait foi et hommage. Toutefois, les seigneurs d'Holypherne, quand ils ne tenaient pas d'autres terres du roi, s'abstenaient volontiers de cet hommage, persuadés que leur fictif suzerain, ne pouvant passer ni sur les terres espagnoles, ni sur les terres bressannes, ne viendrait pas les y contraindre.

Un chemin partant de la rivière avait été taillé sur la berge de l'un des ravins dont la citadelle était environnée, serpentait sur le flanc de la colline, arrivait en face de la porte du château, puis se prolongeait et allait atteindre sur le large plateau de la haute Bresse la route de Treffort et de Meillonnas. On arrivait donc en face de l'entrée du château d'Holypherne par deux côtés, et si on avait à y pénétrer, on s'arrêtait sur une place assez vaste ouverte à la jonction des deux chemins.

Pour communiquer de la route au manoir féodal on avait jeté sur l'abîme un pont de pierre très-hardi, reposant des deux côtés sur le roc, et coupé lui-même, près de la porte, par un pont-levis encadré dans une muraille infranchissable. Grâce aux ravins immenses qui entouraient son château, quand il avait fait lever le pont, le seigneur d'Holypherne pouvait se croire invincible sur son rocher.

Sur la porte d'entrée de forme ogivale, seule ouverture pratiquée dans la muraille qui servait de rempart du côté de la route, et faisant un angle rentrant, était sculpté un blason d'or, au chevron de sable, ayant pour cimier un dragon d'or élarine d'argent, pour supports deux anges au naturel, pour devise :

BELLE, SANS BLAME.

C'était là le blason de la maison de Luyrieux, dont le chef était seigneur d'Holypherne. La devise, qui avait été imaginée sans doute pour quelque dame de cette famille, n'était pas, depuis longtemps, en harmonie avec le caractère des Luyrieux.

Sur la plate-forme du rocher d'Holypherne s'élevait une tour formidable, à laquelle la chronique donne des dimensions évidemment exagérées; des sentinelles y veillaient nuit et jour, ce qui n'empêchait pas d'autres gardes de se tenir constamment sur les larges murailles, à droite et à gauche de la porte, regardant ainsi tout à la fois le chemin tortueux qui montait du bord de l'Ain et celui qui venait du plateau, et pouvant se mettre à couvert dans deux tourelles élevées sur ces murs.

La vaste tour couronnant le rocher avait été longtemps le seul édifice qui abritât à la fois le seigneur du lieu et la garnison; mais l'un des Luyrieux avait voulu séparer sa famille de ses archers, et il avait construit une fort belle habitation à quelque distance de la tour. La façade principale de ce château, percée d'un perron conduisant au grand escalier et terminée à l'un de ses angles par une chapelle attenant à l'édifice, s'étendait sur une magnifique terrasse plantée d'arbres, dont les murs à hauteur d'appui reposaient sur les rochers qui surplombaient la rivière d'Ain.

A l'abri de leurs fortes murailles et des précipices qui entouraient leur demeure, les seigneurs d'Holypherne exagéraient, dans l'intérêt de leurs plaisirs et de leur fortune, toutes les tyrannies de l'époque féodale. Le meurtre, le pillage, le viol étaient passés dans leurs habitudes, et quand ils descendaient de leur nid de vautour, chacun s'enfuyait ou se cachait pour échapper à cet ouragan qui détruisait tout.

Les seigneurs voisins s'étaient plusieurs fois ligués contre eux; mais les troupes d'Holypherne, composées toujours de soldats d'élite, d'hommes déterminés, arrivaient à l'improviste, reculaient rarement devant les entreprises les plus périlleuses et ne revenaient jamais sans butin. Assailli de plaintes, un roi de France fit des remontrances à l'un des sires d'Holypherne, menaçant de l'aller assiéger en personne s'il ne cessait ses brigandages; mais le seigneur répondit au roi qu'il ne redoutait pas un siége, car « toute l'herbe du royaume de France ne comblerait pas les fossés de son château. » Et cette insolence demeura sans punition.

Au moment où commencent les événements de cette histoire, le possesseur de cette redoutable position était Georges de Luyrieux, seigneur d'Holypherne, vassal pour ce fief du roi de France, seigneur de Montveran, Cule, Prangin, la

Vélière, et, pour ces derniers domaines, vassal du duc Charles de Savoie, dont il était en même temps maître d'hôtel. Ce dernier titre était purement honorifique, et Luyrieux, éloigné de la cour, continuait dans ses domaines et aux alentours les traditions de ses ancêtres. La rudesse de son caractère, le dérèglement de ses mœurs, la froide férocité qu'il montrait en toutes circonstances, en avaient fait la terreur de la contrée : il n'était pas un paysan que son regard ne fît trembler, pas une femme noble, libre ou serve, qui n'éprouvât une sorte de dégoût en entendant prononcer son nom.

Georges de Luyrieux était d'une haute taille, d'une grande intrépidité dans les combats, calme et froid dans les conseils. Si l'occasion s'en fût présentée, s'il y eût trouvé quelque intérêt, il eût du haut de sa citadelle bravé le duc de Savoie et le roi de France, ses suzerains; mais il trouva plus d'avantage à les servir tous les deux dans leurs guerres, à la tête d'une compagnie nombreuse, bien disciplinée et vaillante. Heureusement pour lui, depuis qu'il était devenu le chef de la puissante maison de Luyrieux, le roi et le duc n'avaient pas eu de contestations, et Georges avait pu, sans se brouiller avec l'un ni avec l'autre, mettre son bras et ses troupes au service du duc Charles dans ses expéditions contre Genève, Vaud et le Valais, et faire avec le roi une campagne en Italie.

Le temps que le sire d'Holypherne passait à l'armée était le meilleur pour les populations de ses nombreux et riches domaines : les Bressans et les Bugistes, assez amoureux de bataille, étaient sans doute très fiers de la gloire et de la renommée que leurs compatriotes acquéraient en pays ennemis sous la bannière de Luyrieux; mais il faut avouer, pour être juste, qu'ils rendaient surtout de grandes actions de grâces à la guerre, heureuse ou non, qui tenait Georges éloigné de ses terres et des leurs.

Durant les jours de repos que lui faisait la paix, quand il ne guerroyait ni pour le duc, ni pour le roi, qu'il n'attaquait ni les Villars, alors héritiers des Coligny, ni les Montrevel ses voisins, ni les Beaugé, et qu'il voulait bien laisser libre la route de Seyssel à Belley, que dominait et commandait son château de Cule, il vivait cependant sur son rocher comme il aurait fait dans un camp. Plusieurs fois par jour, les trompettes jetaient leurs sons aigus aux échos des deux rives, et il tenait constamment ses hommes en haleine par des exercices et des revues. Aussi avait-il une troupe aguerrie, composée de soldats qu'on aurait pu appeler bandits, si la guerre n'avait pas le privilége de tout rehausser.

La chasse était encore, dans ces jours-là, un des grands plaisirs de Georges; il s'y livrait avec la même ardeur qu'il apportait à la guerre, parcourait avec une rapidité singulière les immenses bois environnant son manoir et s'étendant sur les collines des deux côtés de la rivière, à la poursuite des sangliers qui abondaient alors dans la contrée.

Tant d'aboiements de ses grandes meutes, tant d'hallalis ont retenti dans ces âpres montagnes, à travers ces collines coupées de gorges profondes, que le souvenir s'en est perpétué. On croit encore les entendre dans une nuit d'orage, quand les vents mugissent et agitent les arbres gigantesques des pentes, et on rencontre encore des paysans qui soutiennent avoir ouï passer la chasse du seigneur d'Holypherne, chiens aboyant, cors sonnant, dans les forêts voisines, comme d'autres affirment avoir vu ses trois filles se promener dans les nuits étoilées et claires, sur les deux longues lignes de rochers qui encadrent la rivière.

Mais ces quatre personnages ne sont pas confondus dans les récits de la vallée. Objet d'épouvante et d'horreur, Holypherne menant sa chasse n'est jamais entendu que dans les nuits sombres où éclate la tempête; les trois dames d'Holypherne ne sont aperçues que dans les nuits splendides de ce beau pays, favorisé chaque année, pendant cinq mois, d'une admirable température.

Le sire de Luyrieux, à l'âge de trente ans, avait épousé en 1514 demoiselle Françoise de Menthon, fille du seigneur de Montrotier, belle personne, citée partout comme un modèle de douceur et de vertu. Possesseur de vastes domaines, qui faisaient de lui un des princes du Bugey, Georges désirait un fils qui héritât de son nom, de ses richesses, de sa puissance; mais, à ses premières couches, madame de Luyrieux donna le jour à une charmante petite brune dont la naissance amena une tempête. Trompé dans ses espérances, le sire d'Holypherne témoigna cette stupide colère qui se renouvelle chez les pauvres, chez les riches d'aujourd'hui, sans rien changer aux arrêts de la nature. La pauvre petite, ainsi mal reçue par son père, fut nommée Philiberte.

L'année suivante, aux douleurs de la maternité vinrent se joindre les appréhensions que faisait naître le caractère de Georges; mais les craintes et les vœux sont impuissants dans ce mystère d'une âme qui prend un corps, et madame de Luyrieux mit au monde une seconde fille, brune aussi, destinée à devenir le type le plus pur de la beauté et de la grâce. Celle-ci reçut le nom de Loyse.

La colère que Georges avait montrée à la venue de Philiberte se changea en fureur : il se livrait aux plus violentes imprécations, injuriait Dieu à qui il ne croyait pas, et reprochait au sort de vouloir faire disparaître le nom des Luyrieux en éteignant leur lignée masculine. Jusque-là tout avait réussi à cet homme. L'espérance d'avoir un fils était la seule qu'il n'eût pas vu combler; aussi était-elle devenue par cela même plus ardente.

Deux ans plus tard, le sire d'Holypherne avait depuis quelques mois quitté son château, à la tête de sa compagnie, guerroyant au service du duc de Savoie contre Genève, lorsque sa femme accoucha une troisième fois... La nature trompait encore les espérances de Georges et lui donnait une troisième fille; mais celle-là était blonde comme sa mère.

La consternation se répandit au manoir, tant on y redoutait les emportements du maître. La malheureuse dame de Luyrieux avait tout à craindre de l'injustice et de la cruauté d'un homme que jusque-là rien n'avait arrêté dans l'accomplissement de ses projets et que l'on savait capable de ne pas reculer devant un crime pour épouser une autre femme, dans l'espoir d'avoir un fils. Il fallait envoyer un messager à Georges pour lui annoncer l'événement, et personne n'était désireux de lui porter la triste nouvelle.

Parmi les femmes du château, il n'y en avait qu'une qui ne tremblât pas devant le sire d'Holypherne, qui osât lui reprocher, en riant, son injuste colère envers sa femme : c'était Gertrude, du même âge que Georges, jolie encore, toute dévouée à sa maîtresse, et gouvernante des enfants, qu'elle aimait et soignait comme s'ils eussent été les siens. Elle conseilla à sa maîtresse de choisir pour messager le majordome.

Celui-ci, gouverneur du château, était un officier habile, âme damnée de son seigneur, dont il avait la confiance, voyant tout, sachant tout, parlant peu, partageant les périls des expéditions les plus dangereuses et ayant seul acquis le droit de tout dire à Georges. Cet homme s'était épris d'une amitié respectueuse pour madame de Luyrieux qu'il voyait souffrir, et il se chargea, sans faire d'observation, de la mission difficile d'apprendre à son chef une troisième déception.

Le majordome partit. Il avait peu de chemin à faire pour aller d'Holypherne dans le Genevois, et atteignit bientôt le camp du duc. Il demanda où était le corps d'armée dont Luyrieux faisait partie, l'apprit, et mit pied à terre. Quelques officiers l'instruisirent des opérations militaires qui avaient eu lieu et de celles qui se préparaient; il jugea avec eux qu'une action importante allait s'engager et se résolut à attendre. Deux jours après le combat fut livré, et le majordome choisit si bien son temps, qu'il arriva au moment où Georges, plein d'orgueil et de joie, célébrait par une fête l'avantage qu'il venait de remporter sur l'ennemi avec ses Bugistes et ses Bressans.

— Vous ici, majordome! s'écria Luyrieux en voyant son officier; vous arrivez à propos, mais si vous étiez venu un jour plus tôt, c'eût été mieux encore; vous auriez pris part à une brillante affaire. Nos soldats se sont bien battus.

Et il ajouta en baissant la voix :

— Ils ont enlevé une position contre laquelle le duc de Savoie lui-même avait échoué.

— Sous un chef tel que vous, tous les combats sont des triomphes, dit l'officier.

— Flatteur, dit Georges en souriant, plus fier des circonstances dans lesquelles il obtenait un pareil succès que du succès lui-même.

Puis, regardant gaîment le majordome, il reprit :

— Il y a du nouveau à la citadelle, pour que vous soyez venu ici?

— Il y a, monseigneur, répliqua l'officier, que la dame d'Holypherne, notre maîtresse, est accouchée hier, juste au moment où vous battiez les troupes genevoises.

Il mentait de trois jours, mais cet artifice oratoire n'était pas inutile : il le savait et avait compté sur son effet.

— Et cette fois, j'ai un fils? demanda Georges.

— Monseigneur, répondit le majordome, la victoire est femme, elle a voulu être célébrée par la naissance d'une fille.

— Allons, dit Georges en soupirant, qu'elle soit la bienvenue; elle me rappellera un de mes plus beaux faits d'armes.

L'enfant qui voyait le jour dans ces circonstances fut nom-

mée Huguette. Son père, que personne ne détrompa, crut toujours que cette dernière fille était née au moment où il enlevait les positions de l'ennemi et, grâce au pieux mensonge de l'officier, il s'attacha plus particulièrement à elle.

La dame de Luyrieux ne jouit pas longtemps du bonheur inespéré de voir l'une de ses filles aimée et caressée par son mari : elle mourut jeune, et sa maladie fut si mystérieuse, sa mort si rapide, qu'on les attribua à un crime. Toutefois la vérité ne fut jamais connue; la famille de Menthon ne jugea pas à propos de faire une enquête injurieuse pour Georges, difficile toujours, et qui eût été sans doute inutile. Tant d'autres méfaits chargent la mémoire du seigneur d'Holypherne, qu'il ne faut pas lui attribuer un acte dont les preuves n'existent pas. Cependant l'opinion publique se prononça contre lui. Il rechercha successivement plusieurs jeunes filles des seigneurs voisins, mais pendant longtemps il ne trouva pas une famille qui consentit à lui donner une de ses enfants.

Cette réprobation que ne purent conjurer ni ses grandes richesses, ni sa bravoure incontestée, ni sa haute position, contribua encore à aigrir le caractère de Georges, à irriter ses passions. Il était dans la force de l'âge, et les malheureuses femmes de ses vassaux furent souvent en butte aux plus cruels outrages de sa part. Le souvenir de l'un de ces outrages devait amener un jour de terribles représailles.

Confiées aux soins de leur bonne et douce gouvernante, Gertrude, qui les aimait comme une mère, les trois filles d'Holypherne, jeunes et charmantes fleurs, grandissaient au sommet de leur rocher stérile sur les pentes duquel verdissait à peine la mousse et végétait le pâle genêt, comme des lys ou des roses auraient poussé dans la vallée de l'Ain, ou dans le site de Chaloures, aimé du soleil et fécond comme la terre de Provence, bien qu'il soit à une grande hauteur au-dessus de l'Ain.

De plus graves événements se passaient en France; Louis XII était mort, et le comte d'Angoulême, depuis peu nommé duc de Valois, était monté sur le trône sous le nom de François Ier, en 1515. Il avait repris les projets de Louis XII sur l'Italie : une armée, réunie à Lyon, avait passé les Alpes et reconquis le Milanais. Mais les Français, habiles à vaincre, savent rarement conserver leurs conquêtes; ils reperdirent bientôt Milan. Constamment en lutte avec Charles-Quint, reprenant position en Italie pour reculer encore, abandonné par les Suisses qui n'étaient pas payés, hai par les Lombards, qui pressurait son armée sans argent, battu et fait prisonnier à Pavie, François Ier ne dut la fin de sa captivité qu'au fatal traité de Madrid, par lequel, après avoir abandonné l'Italie, il démembrait la France.

Alors eut lieu cette provocation retentissante entre François Ier et Charles-Quint échangeant des cartels et des injures, grand bruit qui s'éteignit dans un grand ridicule. Le roi n'avait pas abandonné ses projets sur le Milanais; mais, cette fois, il voulait joindre à la France les Etats du duc de Savoie, qui la séparaient de l'Italie.

Par ses possessions en Bugey et en Bresse, le duc de Savoie, allié de l'empereur, venait jusqu'à la Saône et pouvait, en un jour, jeter une armée en Bourgogne, que le traité de Madrid rendait à Charles-Quint. En enlevant ces provinces au duc, le roi parait à ce danger; en lui prenant la Savoie elle-même, il éloignait encore plus le péril et rejetait le duc derrière les Alpes, où il allait l'attaquer en s'appuyant sur les pays conquis.

Les historiens du temps ont cherché mille prétextes à cette guerre contre le duc de Savoie; nous venons d'en dire les motifs en peu de mots.

Le duc Charles III avait alors de graves affaires sur les bras : les Bernois avaient attaqué Lausanne, en avaient chassé l'évêque et s'étaient emparés de cet évêché, ainsi que des pays de Vaud et de Gex; les habitants du Valais, trouvant l'occasion favorable, s'étaient rendus maîtres du duché de Chablais; Genève s'était soulevée contre son évêque. Le duc de Savoie, suzerain de ces divers pays, était donc occupé de tous côtés. C'est à ce moment que François Ier réclama du duc Charles l'héritage qu'il disait revenir à sa mère, Louise de Savoie.

Louise était fille de Philippe VII, duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon; elle était née à Pont-d'Ain, qui avait le privilège de recevoir les duchesses de Savoie au moment de leurs couches, le 16 mai 1477. Elle épousa Charles de Valois, comte d'Angoulême, seigneur de Romorantin et d'Epernay, dont elle eut François Ier. On a écrit des centaines de volumes pour et contre les prétentions du roi à l'héritage de sa mère, et la question n'en est pas devenue plus claire François Ier était monté sur le trône en 1515, sa mère mourut en 1531, et ce fut au commencement de 1535 qu'il déclara la guerre à son oncle. Tant qu'ils avaient été amis et alliés, le roi n'avait rien redemandé; mais la défection du duc pouvait avoir pour lui de graves conséquences, et qu'il crût ou ne crût pas à la légitimité de ses droits, il avait un prétexte pour l'attaquer, et il le saisit habilement.

François Ier, dans un manifeste daté de Lyon, déclara son intention de s'emparer de la Bresse, du Bugey et du Valromey, et nomma l'amiral Chabot commandant de l'expédition.

L'amiral Chabot marcha immédiatement sur la Bresse, où Charles III n'avait pas d'armée. Les seigneurs restèrent presque tous spectateurs immobiles de l'invasion; quelques villes gouvernées par les officiers du duc essayèrent de résister, mais ne purent opposer que des efforts impuissants. La prise de possession de la Bresse, du Bugey et du Valromey, fut achevée en trois semaines.

CHAPITRE II.

François Ier n'entendait pas faire une conquête passagère, on le comprit tout d'abord; Jean de la Baume, comte de Montrevel, grand-bailli de la Bresse, et Jacques Godan, conseiller au parlement de Dijon, garde des sceaux de la chancellerie de Bourgogne, furent commis pour recevoir le serment de fidélité des habitants, des gouverneurs des villes et châteaux, les maintenir dans l'obéissance du roi, commander et administrer la justice.

Les trois petites provinces de Bresse, de Bugey et Valromey furent déclarées réunies à la couronne de France, et les deux commissaires mirent à remplir leur devoir une rapidité égale à celle de l'amiral Chabot.

La langue française fut, dans les tribunaux, substituée au latin, qui, depuis la conquête romaine, y était encore exclusivement employé, et qui a laissé des traces profondes dans le patois parlé encore aujourd'hui dans la Bresse.

Pendant que l'administration nouvelle s'organisait dans le pays soumis, le duc de Savoie élevait des réclamations. Des pourparlers s'ouvrirent; ils traînèrent en longueur: François Ier ne lâchait pas sa proie. Dans les contestations de souverain à souverain, quand il s'agit d'un Etat envahi, les réclamations ne sont guère écoutées si elles ne sont pas présentées à la tête d'une armée. Le duc Charles n'en avait pas à porter de ce côté en ce moment, et le roi préparait la sienne pour franchir les Alpes. Les Français continuaient les traditions des Gaulois leurs aïeux, et celles plus récentes de leurs pères : ils allaient encore une fois reprendre le chemin de cette Italie, champ de bataille de toutes les ambitions guerrières, tant de fois envahie, toujours perdue.

En passant de la suzeraineté du duc de Savoie sous celle du roi de France, les seigneurs de la Bresse, du Bugey et du Valromey, ne perdirent pas leurs dispositions guerrières; plusieurs d'entre eux levèrent des compagnies, les offrirent au roi, qui les accepta, et se joignirent à l'armée française qui entra en Piémont au mois d'avril 1536.

Parmi eux étaient Georges de Luyrieux, seigneur d'Holypherne; Belmont, seigneur de Belmont, le plus puissant du Valromey; Claude de Dortan, seigneur de Marignat; Jean de la Palud, et grand nombre de jeunes hommes, héritiers présomptifs des seigneuries que possédaient leurs pères.

Un des seigneurs les plus remarquables de cette petite armée levée dans le pays, mais obéissant à divers chefs en attendant qu'elle allât grossir le contingent des troupes du roi et passât les Alpes, était le jeune Renaud de Liobard, héritier d'un grand nom, d'une riche famille, seigneur de Juzerieux, châtelain de Saint-Sorlin, qu'il tenait pour madame de Nemours.

Renaud avait vingt-cinq ans, le teint brun, la chevelure noire s'harmonisant à la couleur de son visage. Sa taille était haute et élancée, son air martial, franc et ouvert, nuancé cependant par une teinte de mélancolie. On sentait un peu le rêveur sous l'armure du soldat. Sa famille, ancienne et renommée dans la contrée, avait brillé dès le douzième siècle à l'égal des Coligny.

Le blason de Liobard était d'or à un lion léopardé de gueules; cimier, un sanglier de sable aux défenses d'argent. Sur son étendard on lisait cette gracieuse devise :

PENSEZ-Y, BELLES; FIEZ-VOUS-Y.

La compagnie organisée par Renaud de Liobard se compo-

sait de trois cents hommes; elle était partagée en six divisions de cinquante soldats commandés par six chefs égaux entre eux sous les ordres de Renaud. Ces chefs étaient des jeunes gens de famille, faisant leur apprentissage des armes, ou de braves soldats déjà éprouvés dans les guerres précédentes. De conditions différentes durant la paix, ils avaient sous les drapeaux les mêmes droits et les mêmes devoirs; l'égalité la plus complète régnait entre eux, et il était nécessaire qu'il en fût ainsi dans l'intérêt de la discipline et dans l'intérêt matériel de la troupe.

Parmi ces chefs se faisait remarquer Bastien, surnommé le Grand Bressan, à cause de sa haute taille. C'était le fils d'un des notables qui avaient reçu le procès verbal de la réduction du pays de Bresse, Bugey et Valromey en l'obéissance du roi François Ier, et qui avaient prêté serment de fidélité dans la ville de Bourg, le 29 mars 1535. M. Bastien père avait stipulé comme habitant du mandement de Jasseron. Le Grand Bressan était homme libre, ne devant de service militaire à personne, mais il aimait la guerre : il avait fait une campagne sous la bannière de M. de Montrevel et s'y était distingué. Au retour, dans une chasse, il avait rencontré Liobard, ami des Montrevel. Du même âge, ardents, courageux, les deux jeunes gens s'étaient liés d'amitié, et c'était sous les inspirations de Bastien que Liobard avait, pour la première fois, appelé ses vassaux à la guerre et s'était mis à la disposition du roi pour la campagne d'Italie.

Le sire de Belmont, que nous avons vu offrir également ses services à François Ier, était le plus puissant seigneur du Valromey. Il habitait avec sa famille le pittoresque château dont il portait le nom. C'était un rude soldat de cinquante-cinq ans, droit et solide, de mœurs irréprochables, aimant sa femme, aimant sa fille unique, Clémence, délicieuse blonde de dix-huit ans, mais profondément convaincu que femme et fille doivent se soumettre d'une manière entière, absolue, à l'autorité du mari et du père. Sur la bannière de Belmont étaient peints trois monts, de sable, avec cette devise en exergue :

PLUTÔT QUE CHOIR MIEUX VAUT MOURIR.

Bien que M. de Belmont eût quelques années de plus que le sire de Luyrieux, il s'était formé entre ces deux hommes une liaison qui datait d'une récente campagne où ils avaient combattu ensemble. Ce n'était pas cette amitié franche, ouverte, désintéressée, de jeunes gens partageant les même périls, risquant leur vie ardemment et sans reflexion pour se porter secours mutuellement, se racontant leurs succès ou leurs chagrins d'amour, mais un lien d'intérêt, de confraternité féodale entre deux soldats d'un âge mûr.

Le bouillant courage de Georges avait tout d'abord charmé M. de Belmont. Celui ci avait bien entendu parler des cruautés reprochées à son ami; mais, bien que leurs domaines fussent très-rapprochés sur plusieurs points, ils habitaient d'ordinaire assez loin l'un de l'autre, Belmont dans le Valromey et Georges dans sa citadelle d'Holypherne, et le vieux seigneur avait pris ces bruits pour des calomnies inventées par des vassaux mécontents; puis, à cette époque, la cruauté de certains seigneurs envers leurs serfs et envers les hommes libres trop faibles pour leur résister, était chose si commune que beaucoup n'y regardaient pas de trop près. M. de Belmont était de ce nombre.

Georges n'était sérieusement attaché à personne par le cœur; mais, bien qu'il eût cinquante ans, il ne renonçait pas à l'idée de contracter un second mariage, à l'espérance d'avoir un fils, et M. de Belmont était père d'une fille unique, jeune et belle : un mariage et la naissance d'un fils pouvaient réunir dans les mêmes mains dans le Bugey et le Valromey, entre l'Ain et le Rhône, les domaines de la maison de Belmont et ceux de la maison de Luyrieux, et constituer ainsi une véritable puissance qu'il serait facile d'étendre sur Gex, sur le Genevois et le pays de Vaud, agités par des troubles intérieurs. Son intérêt, ses rêves d'avenir portaient donc Georges à faire ses efforts pour capter l'amitié de ce chef de la maison de Belmont.

Sous prétexte de consulter ce seigneur sur l'armement de sa troupe, Georges s'était rendu à Belmont quelque temps avant le départ pour la campagne d'Italie. Des modifications profondes étaient en ce moment apportées à l'organisation de l'armée en France. Les gens d'armes appartenaient presque tous à la noblesse, et étaient armés d'une lance et d'une épée; à chacun d'eux étaient joints deux archers à cheval; mais le canon portait plus loin que les flèches, et les balles et les pierres rondes des arquebuses trouaient très-proprement les cuirasses. François Ier, par une ordonnance, supprima le quart des archers et soumit les gens d'armes à des revues trimestrielles; il ordonna en même temps que la noblesse se présentât chaque année à une revue du ban et de l'arrière-ban, c'est-à-dire que tout homme tenant un fief de la couronne vînt à cette revue, en armes et suivi du nombre de soldats qu'il était tenu de fournir par le devoir de son fief. C'était un nouveau coup porté à la féodalité par le roi gentilhomme obéissant malgré lui aux idées du temps que les nécessités de la guerre le forçaient d'adopter.

L'infanterie fut réorganisée. Une autre ordonnance créa sept légions, une pour chacune des grandes provinces de de Normandie, Bretagne, Picardie, Bourgogne, Dauphiné, Languedoc et Guyenne. Chaque légion était composée de six compagnies de mille hommes. L'armée française allait donc avoir une infanterie qui compterait quarante-deux mille hommes, trente mille armés de piques ou de hallebardes, douze mille armés d'arquebuses. Le roi nommait les sept colonels et les quarante-deux capitaines; ceux-ci choisissaient les chefs inférieurs.

Les fantassins recrutés en Bresse et en Bugey se seraient fondus dans les légions de Bourgogne et du Dauphiné, et Georges de Luyrieux, qui voulait conserver une attitude militaire imposante, avait levé tout ce qu'il avait pu d'hommes d'armes et d'archers. Le but donné à sa visite à M. de Belmont n'était donc qu'un prétexte. Il passa plusieurs jours au château, et se montra fort empressé auprès de Clémence, la fille de son ami. On eût dit que la beauté de cette fraîche et belle enfant, traversant une triple cuirasse de rudesse, d'égoïsme et de cruauté, eût touché le cœur du sire d'Holypherne, qu'une étincelle fût tombée sur cette âme qui ne paraissait pas susceptible d'amour.

Clémence ne soupçonna même pas qu'elle pût être l'objet des désirs de Georges, et vit simplement dans ses attentions, dans ses compliments, la politesse d'un hôte. Son cœur appartenait à un autre. Son père l'ignorait, mais sa mère approuvait son amour, et quelques jours après, assistant au départ de M. de Belmont à la tête de sa compagnie, et frissonnant de plaisir aux fanfares de guerre, si elle pria Dieu de protéger ses armes et de faire flotter sur les champs piémontais l'étendard vainqueur du Valromey, elle lui demanda plus ardemment encore de ramener promptement son père et le beau Renaud de Liobard, qui allaient courir les mêmes dangers, espérant au retour être unie à celui qu'elle aimait.

Peu de jours après son départ, l'armée française, avec cette activité fiévreuse qui a donné tant de succès aux armes de la France, s'était emparée de Chambéry, de Montmélian, de tout le Mont-Cenis, et franchissait le pas de Suse, cet éternel obstacle qui réserve une gloire nouvelle à toutes nos expéditions. Ce passage hardi, accompli avec autant de bonheur que d'audace, jeta la consternation dans les troupes du duc de Savoie commandées cependant par un général d'une grande valeur, d'un talent incontesté, Médequin, dont le nom était redouté des Français eux-mêmes.

La campagne s'inaugurait brillamment : l'ennemi recula et alla chercher un abri derrière la Doire, les Français l'y poursuivirent. Arrivés sur le bord de la rivière le 15 avril, après une marche longue et fatigante, à la vue de l'ennemi posté sur la rive opposée et solidement établi, le courage s'enflamme, la fatigue est oubliée, et les soldats, pleins d'enthousiasme, demandent à tenter le passage. Là étaient d'Annebaut, qui commandait un petit corps de cavalerie; Montéjean, qui devait être un jour maréchal de France et sous les ordres duquel marchait une division de l'armée; Montpesat, la Roche-du-Maine, Luyrieux, Belmont, Liobard et une foule de gentilshommes pleins de bravoure, hommes de fer au jour de la bataille, de soie et de velours le lendemain.

A l'exception des chefs supérieurs attendant les ordres de l'amiral, toute l'armée demandait à grands cris à marcher en avant. La rivière n'était pas large, mais, en revanche, ses eaux étaient profondes et son cours rapide. M. de Brion-Chabot résistait, et, croyant calmer l'impatience, promettait qu'un pont serait jeté le lendemain; et en effet les soldats avaient pu se convaincre que les équipages arrivaient. Mais cette promesse, loin de la calmer, ne fit qu'irriter la furie française : les cris redoublèrent, et de telle façon que l'amiral crut voir dans cette impatience une de ces inspirations qui parfois s'emparent tout à coup des grandes masses et les entraînent.

— Allez donc! s'écria-t-il en élevant le bras, et que cette ardeur ne se démente pas.

Les cavaliers s'élancèrent les premiers; puis Français et lansquenets se jetèrent dans la rivière, « en bon ordre et les rangs aussi bien alignés que s'ils se fussent trouvés dans un fort beau chemin, » à ce que dit Guillaume du Bellay. Il est

permis aux lecteurs et surtout aux militaires de douter de ce bel alignement ; dans tous les cas, il ne se maintint pas longtemps sous la mitraille et les arquebusades.

Les blessés roulaient avec les morts et, comme eux, emportés par le courant, disparaissaient pour toujours. L'ennemi, qui avait pris une excellente position, tirait sur des masses, et l'artillerie française, qui n'avait pas eu le temps de former ses batteries, envoyait à peine quelques boulets.

Renaud et Bastien sentirent les premiers le sol s'affermir sous les pieds de leurs chevaux, et, au milieu d'une grêle de biscaïens, de balles et de pierres, formèrent leur troupe sur le rivage ; ils s'élancèrent, à la tête de leurs cavaliers, suivis par tous ceux qui abordaient, tombèrent sur l'ennemi et firent dans ses rangs une première trouée. Les fantassins, Français et lansquenets, arrivèrent, marchèrent droit devant eux et se firent jour. La mitraille ne cessait pas de pleuvoir. Deux coups atteignirent en même temps M. de Belmont et son cheval, au beau milieu de l'eau ; le cheval était tué ; la blessure du cavalier n'était pas grave, mais sa monture se renversa et, incapable de nager avec son armure, il était entraîné et allait infailliblement périr. Georges de Luyrieux l'aperçut, piqua vivement à lui, le saisit, le maintint à la surface et l'amena au rivage où, malgré sa blessure, il enfourcha le cheval d'un de ses hommes qui venait de tomber et courut avec les autres à l'ennemi.

L'amiral était encore sur le rivage faisant vainement chercher une barque : les Piémontais avaient prudemment emmené sur l'autre bord toutes celles qu'ils avaient trouvées. La troupe de Liobard, après avoir enlevé une position importante, s'y maintenait sans coup férir par ordre de d'Annebaut qui redoutait la voir reprendre par l'ennemi dans un mouvement de retour. De là, le Grand Bressan voyait l'amiral donner des ordres à ses officiers, qui se jetaient à l'eau pour les porter, tandis que d'autres faisaient le trajet inverse pour venir lui rendre compte des mouvements et des progrès de l'armée.

— Capitaine, dit gaiement Bastien à son chef, je suis là à ne rien faire et je rendrais service à l'armée si j'amenais M. de Brion de ce côté : la déroute irait plus vite.

— Eh ! comment feriez-vous ? dit Liobard à son lieutenant.

— J'avise là-bas un bateau que l'ennemi a porté à terre ; je vais, si vous le permettez, m'en emparer avec quatre hommes, le tirer à l'eau et le conduire à l'amiral.

— Mais vous courez à une mort certaine, répliqua Renaud ; l'ennemi est à deux pas : vous serez foudroyé.

— Bah ! dit le Grand Bressan, on ne meurt qu'une fois !

Et prenant quatre de ses soldats, il s'élança avec eux du côté de la barque.

Un feu bien nourri sillonna le sable du rivage et lui tua un homme. Bastien ne s'arrêta pas, et en quelques secondes arriva avec les autres sur la barque. Mettre pied à terre, enlever l'embarcation, la porter à l'eau, fut l'ouvrage d'une minute. Un autre de ses hommes tomba, et le sang rejaillit sur lui. Le Grand Bressan se jeta dans la barque, et, maniant l'aviron avec habileté, manœuvra droit sur l'amiral. Mais à ce moment une volée de mitraille fit jaillir l'eau de tous côtés, frappa la barque, en enleva une planche sur l'un des bords, la fit pirouetter, et emporta le chapeau de Bastien. L'amiral et son état-major regardaient avec anxiété. Bastien était debout ; de deux coups d'aviron, il redressa le bateau, et quelques secondes après, il sautait sur le rivage en secouant l'eau dont les projectiles ennemis l'avaient couvert.

Le Grand Bressan fit tirer la barque en amont, l'espace d'une centaine de pas. L'amiral y monta avec quelques officiers, les autres suivirent à la nage. Les batteries piémontaises tiraient toujours : quelques hommes périrent, les autres arrivèrent. Alors l'armée tout entière donna sur tous les points, et, après une lutte acharnée, l'ennemi se retira en pleine déroute. Le passage du pas de Suse l'avait consterné, celui de la Doire l'épouvanta ; il s'enfuit jusqu'au delà de Turin, et peut-être l'eût-on accablé si l'amiral eût mis plus d'activité à le poursuivre. Il n'a manqué à ce beau fait d'armes, pour le populariser, que la présence de François I[er] et le chantre du passage du Rhin.

Quelques semaines plus tard, une foule de pavillons de toutes formes, de toutes couleurs, surmontés de bannières qui flottaient au vent, s'élevaient sur les bords de la Sesia, au-delà de Turin. C'était là le camp de l'amiral. De riches armes, des cottes de mailles artistement travaillées, des haches d'armes, des cuirasses reluisant au soleil étaient appendues à ces tentes, dont les habitants étaient indiqués par des pennons ornés de chiffres et de devises d'amour ou de guerre, et offraient un coup d'œil des plus pittoresques. Autour du camp, les écuyers faisaient caracoler leurs chevaux ; les pages jouaient aux dés sous les massifs de lauriers-roses, ou lutinaient les jeunes filles qui apportaient des provisions à l'armée et lorgnaient gaillardement les belles dames venues de Verceil et de Turin pour voir le camp, et auxquelles les chevaliers faisaient galamment les honneurs de leurs demeures en plein air.

Tout près de la rivière, on voyait deux pavillons d'un aspect sévère, semblant indiquer qu'ils appartenaient à des soldats rudes et sombres, et n'ayant pas d'autre ornement que leurs bannières : l'un, en effet, abritait Georges de Luyrieux ; l'autre était la tente du sire de Belmont. Assis à l'entrée du pavillon de Georges, les deux amis, plus unis encore depuis le service signalé que celui-ci avait rendu au père de Clémence, les deux amis, disons-nous, causaient gravement, agitant des questions qui touchaient à leurs intérêts les plus chers et les plus directs, nécessairement mêlés à la politique du temps et aux événements qui, des bords de la rivière d'Ain, les avaient amenés sur la rive de la Sesia.

Après le passage de la Doire par l'armée française, l'ennemi en pleine retraite s'était enfermé dans Verceil. Jusque-là Brion-Chabot n'avait eu affaire qu'aux troupes du duc de Savoie ; mais tout à coup il se trouva en face d'Antonio di Leyva, général de l'armée organisée par la ligue des princes et des États italiens, ligue formée pour la défense du Milanais. Di Leyva était l'homme de Charles-Quint ; on le savait, on le disait, mais on ne l'avouait pas encore. Des négociations de paix se poursuivaient à Rome, entre l'empereur en personne et François I[er] représenté par deux ambassadeurs qui se laissèrent duper comme des novices et jouèrent un piètre rôle. La diplomatie française a été rarement à la hauteur de ses armées.

Sur les promesses trompeuses de ses ambassadeurs, François I[er], dupe comme un homme plus livré aux plaisirs qu'aux affaires, recommanda à l'amiral de poursuivre la campagne contre les troupes du duc de Savoie, de livrer bataille seulement si les circonstances l'y contraignaient, mais de respecter avec le plus grand soin les terres impériales et d'éviter tout ce qui pourrait amener une rupture des négociations. Chabot devait se maintenir dans le Milanais et observer Antonio di Leyva, sans l'attaquer ; il se borna donc à conserver le terrain conquis et alla camper sur les bords de la Sesia, d'où il menaçait la Novareze et la Lomelline, tout en veillant sur di Leyva, dont l'armée occupait l'autre bord.

Cette situation était assez triste pour des hommes de guerre tout à coup forcés à l'inaction après les débuts brillants de la campagne. Luyrieux et Belmont, dont la blessure était guérie, passaient ensemble une grande partie de ces longues heures de repos, parlant de combats, discutant des plans de bataille, cherchant vainement l'énigme de la triste politique du roi, mécontents de faire partie d'une armée d'observation lorsqu'ils avaient cru prendre part à une guerre active.

Georges amenait souvent la conversation sur la famille de Belmont, sur Clémence, parlait avec admiration de la beauté de la jeune fille, et Belmont avait enfin deviné les vues de son compagnon d'armes.

— Par ma foi, dit Georges, j'ai regret de vous avoir vu si peu : comment avons-nous vécu dans le même pays sans nous rencontrer plus souvent ? Nous aurions éprouvé plus tôt l'un pour l'autre l'amitié qui nous unit aujourd'hui.

— C'est étrange, en effet, répliqua Belmont, car vos domaines de Praugin et de Cules confinent les miens, et le Séran, qui les sépare, n'a pas la largeur d'une lance.

— Dites plutôt que d'une rive à l'autre on peut se donner la main, reprit Georges.

— Oui, continua Belmont avec gravité, et deux seigneurs qui formeraient là une alliance sérieuse pourraient être fort redoutables à ceux qui les entourent et n'auraient rien à craindre des éventualités de la guerre.

— En effet, du haut de nos montagnes, nous menaçons continuellement la plaine sur laquelle nous pouvons nous précipiter à notre heure et du côté qu'il nous convient d'attaquer, tandis qu'il nous est facile de rendre nos rochers inaccessibles, dit Georges.

— Surtout si vous les défendez, fit en souriant le sire de Belmont.

— Je les défendrais mieux si votre bras soutenait le mien, ajouta Luyrieux.

— Mon bras s'affaiblit, l'âge commence à le raidir ; cependant il sait encore tenir une lance et desheaumer un chevalier.

— Regardons un peu au fond de notre situation : jusqu'à ces derniers événements qui ont réuni la Bresse à la France,

nous tenions nos fiefs du duc de Savoie; aujourd'hui nous relevons du roi François Ier. Mais ce n'est là qu'une double fiction. Le roi a conquis notre pays sans trouver de résistance; nous n'avons pas tiré un coup de canon. Le suzerain nous est fort indifférent si nous sommes assez forts pour le contraindre à respecter nos fiefs, que nous tenons en réalité de Dieu et de notre épée. Nous combattons maintenant le duc de Savoie, que nous servions naguère; mais nous ne pouvons savoir ce qui sortira de cette lutte où François Ier se heurte à Charles-Quint, à la ligue italienne et au pape secrètement allié aux princes et aux États d'Italie.

— Ce sont là de puissants adversaires, dit M. de Belmont soucieux, et si le roi succombait, nous pourrions avoir à souffrir du ressentiment de Charles Quint, pour lequel nous n'avons rien fait.

— Vous m'avez parfaitement compris, fit le sire d'Holypherne; le duc pourrait désirer quelque chose de plus positif que son titre de suzerain, et, sous l'un de ces prétextes dont les forts ne manquent jamais, s'emparer de nos domaines. Mais vos terres et les miennes sont grandes comme un duché, et faciles à défendre; si nous nous unissons par une alliance, vos soldats et les miens formeront le noyau d'une armée que viendront grossir tous les seigneurs et gentilshommes du Bugey, et bientôt, je l'espère, tous ceux de la Bresse, les uns et les autres menacés comme nous.

— Et alors, reprit M. de Belmont, nous serons en force et en mesure de braver les rancunes de monseigneur le duc.

— Oui, ajouta Luyrieux, et nous pourrions former de la Bresse, du Bugey et du Valromey, un État indépendant gardé d'un côté par le Rhône, de l'autre par la Saône, s'appuyant à la Franche Comté au nord et allant au sud jusqu'au franc Lyonnais.

— Grande et noble idée, fit M. de Belmont. Attendons les éventualités, mais que dès ce moment il y ait entre nous deux alliance, comme il y a déjà amitié.

— Alliance offensive et défensive, dit Georges avec gravité, alliance en tout et partout : je la jure par ma lance et par mon épée!

— Mon serment vaut celui du seigneur d'Holypherne, reprit M. de Belmont; je le donne ici en faisant avec vous alliance offensive et défensive, en tout et partout. Demain, nous réglerons par écrit nos conditions.

Les deux chevaliers gardèrent un moment le silence; puis M. de Belmont ajouta en souriant et en regardant Georges fixement :

— Est-ce que M. de Luyrieux n'a pas l'intention de me demander un gage de cette alliance que nous venons de conclure?

— Vous m'avez deviné, dit Georges en tendant la main à son ami : votre belle Clémence, que j'aime, est le plus doux gage d'alliance et d'amitié que je puisse recevoir, le seul que j'ambitionne.

Le double pacte était conclu.

CHAPITRE III.

Dans le même camp, à la même heure, deux jeunes gens étaient assis au bord de la Sesia : c'étaient Renaud et Bastien, causant de leur pays, que l'inaction et le séjour du camp leur faisaient regretter, admirant les larges feuilles des lotus gigantesques, des polypiers d'eau douce longs de vingt brasses. Le temps était doux et beau; le jasmin, l'oranger, la rose de Constantinople, dont la senteur exalte le cerveau et dispose aux tendres confidences, secouaient leurs parfums sur la rive. Renaud siffla son page, qui accourut à cet appel, et lui ordonna d'apporter de l'hypocras, boisson alors fort en usage et composée de vin, de miel, d'aromates et d'épices. Le page disparut un moment et rapporta un flacon et deux hanaps d'argent, qu'il déposa sur un large boucher tissu d'osier. Liobard remplit les hanaps.

— A vos amours! dit Bastien en élevant la coupe, qu'il vida; c'est la seule chose qui vous puisse occuper, je pense, dans ce maudit camp où nous nous croisons les bras.

— C'est vrai, dit Liobard, je rêve à ma belle Clémence de Belmont que j'aime tendrement, dont je suis aimé, je crois, et je regrette de l'avoir quittée pour cette campagne inactive.

— Ne regrettez rien, fit Bastien vivement, le passage de la Doire est un beau fait qui, aux yeux de damoiselle Clémence, mettra une auréole à votre front; cette parure-là va toujours bien.

— Ce n'est pas assez, et si j'avais voix aux conseils de l'amiral, je proposerais de traverser la Sésia cette nuit et de mettre en déroute cette armée plus espagnole qu'italienne qui nous suit de trop près pour n'avoir pas de mauvaises intentions.

— Vous avez raison, s'écria Bastien, et, pour mon compte, je brûle d'en venir aux mains avec les Allemands que l'on dit arrivés dans l'armée ennemie. J'ai parfois envie de pousser mon cheval dans la Sésia à la tête de mes cinquante hommes; si vous voulez m'en donner l'autorisation, je le fais demain matin au grand soleil : l'exemple entraînera le camp.

— J'y ai déjà pensé, répliqua Liobard en tendant la main à son lieutenant, mais il y a un double danger : si on ne nous suit pas, on nous prendra pour des déserteurs; si on nous suit, l'amiral pourrait bien nous faire arquebuser tous deux pour avoir voulu vaincre sans attendre ses ordres, et avant l'heure.

— Ce serait mal mourir et laisser trop tôt veuve mademoiselle de Belmont, fit Bastien en souriant.

— Oui, ma foi, ce serait grand dommage : il est absurde de laisser veuves celles qu'on n'a pas encore épousées. Mais vous ne me dites pas quels beaux yeux pleureraient Bastien, si nous étions arquebusés tous les deux, ajouta Renaud en regardant l'officier d'un air malin.

— Moi! riposta le Grand Bressan, j'ai le cœur libre comme un alpin qui vole là-haut au-dessus des rochers; personne au pays ne tremble sur les dangers que je cours, excepté ma mère.

— Bah! bah! vous êtes discret, reprit Liobard; mais vos jolies chansons, mon poëte, ont charmé plus d'un cœur dans ce beau mandement de Jasseron où les femmes sont si belles et si bonnes. Bastien est trop grand pour se cacher facilement dans les taillis, et l'on raconte que bourgeoises et nobles dames se sont quelquefois égarées du côté où il allait rêver.

— Mon Dieu non, dit Bastien avec une franche bonhomie; mes chansons m'ont valu quelquefois un sourire d'approbation, un mot d'amitié, une main affectueusement tendue, mais voilà tout, je vous jure.

— Et comment menez-vous la vie dans ce camp? demanda Renaud.

— Ah! ah! j'avouerai que je suis un peu désappointé, fit l'officier en riant. En traversant les Alpes, j'avais rêvé de ce côté quelque délirante brune, aux longs cheveux noirs, qui m'aurait enseigné l'italien... histoire de s'instruire : on apprend mieux et plus vite avec les femmes.

— Votre rêve me paraît un peu difficile à réaliser dans ce camp, dit Renaud; les femmes qui y viennent baragouinent quelque chose qui ne ressemble en rien à la langue de Rome ou de la Toscane...

— Il y a aussi d'autres motifs qui ne me permettraient pas de les prendre pour institutrices, fit Bastien en riant.

— Et alors, vous ajournez vos études.

— Je lis, j'étudie seul, tant bien que mal, et je fais des chansons pour célébrer des amours que je n'ai pas, en attendant qu'il m'en vienne.

— Philosophe soldat, dit gaiement Renaud.

— Oui, philosophe qui soupire après le jour où notre corps marchera en avant et s'emparera de quelque jolie ville où l'on trouvera du moins à qui parler.

Les deux jeunes gens continuèrent à deviser en humant tout à la fois la douce brise qui s'élevait de la rivière et la liqueur parfumée et épicée qu'ils versaient tour à tour dans leurs hanaps; puis, quand l'heure fut venue, chacun entra dans sa tente.

Le lendemain, le camp fut frappé d'une nouvelle inattendue qui jeta le découragement parmi les meilleurs officiers et brisa de beaux rêves de gloire. Heureuse l'armée si le fait annoncé n'eût brisé que des rêves! Mais il devait avoir pour la fortune de la France en Italie les plus déplorables conséquences, amener les plus tristes désastres.

Un ordre du roi enjoignant à l'amiral Chabot de remettre le commandement de l'armée au marquis de Saluces, nommé lieutenant-général du roi en Italie, de répartir une partie des troupes entre les places conquises et occupées par nous, et de ramener le reste en France.

Au moment où il donnait cet ordre, François Ier ne savait rien de ce qui se passait en Italie : il était, en effet, bien difficile qu'il le sût car il était dupé de deux côtés, par les hommes en qui il avait le plus de confiance, et il n'avait pas confiance en ceux qui pouvaient l'éclairer. Il était dupé par le marquis de Saluces, dont la suite de cette histoire fera

complétement apprécier le caractère, ce Saluces dont il avait pris soin alors que, simple cadet de famille sans ressources, il manquait du nécessaire. Le roi l'avait nourri; confiant dans une loyauté absente, il lui avait donné le marquisat de Saluces, confisqué sur son frère pour trahison et félonie; désireux de le voir briller, de l'élever, il l'avait décoré du collier de l'ordre, l'avait comblé de biens.

Il était dupé par Véli et Hémard, ses ambassadeurs; ce dernier était évêque de Mâcon. Ces deux-là n'étaient pas des traîtres; c'étaient, en politique, deux niais de bonne foi, ne voyant rien ou ne comprenant rien de ce qui se passait autour d'eux. Pauvres champions qu'avait là François Ier pour lutter à la fois avec le rusé Charles-Quint et l'astucieuse cour de Rome! Une ligue s'organisait contre la France, une armée se formait, des marchés étaient passés avec les fournisseurs, les moyens de transport s'assuraient par des traites, l'empereur enfin avait tout préparé pour envahir la France, que ces deux hommes d'État, leurrés par Charles-Quint, écrivaient à François Ier qu'ils étaient sur le point d'obtenir un traité de paix destiné à mettre fin aux contestations entre l'empereur et le roi.

La paix paraissait, en effet, la grande préoccupation du moment : le pape, choisi pour arbitre, semblait la vouloir et y pousser; Charles-Quint était à Rome, disposé, en apparence, à accepter la décision du Saint-Père. Un jour, pendant que se passaient les événements que nous avons racontés plus haut, le Consistoire était assemblé dans une des salles du palais papal, ouverte à un grand nombre de spectateurs; le pape présidait la séance, entouré de ses ministres, des cardinaux, de sa cour. La pacification de l'Europe était l'objet de la délibération; les deux ambassadeurs français étaient présents; Charles-Quint arriva le dernier à cette séance mémorable.

Il prit place et annonça qu'il avait à dire les choses les plus importantes. Le pape, soit qu'il sût parfaitement ce qu'allait dire l'empereur, soit qu'il le devinât dans l'attitude et sur les traits de Charles-Quint, soit qu'il comprit que la comédie allait se dénouer dans cette séance et qu'il désirât ménager la juste susceptibilité du roi, le pape, disons-nous, voulut faire sortir de la salle toutes les personnes étrangères au consistoire; mais l'empereur s'y opposa, en manifestant le désir que ses paroles fussent entendues de tout le monde.

Tous ceux qui étaient présents demeurèrent donc impatients de savoir ce qui allait se passer entre cet empereur, ce pape, ces ambassadeurs de François Ier et cette cour de Rome. Ils ne tardèrent pas à être satisfaits : Charles Quint prit la parole et se livra à un emportement inouï, incroyable en pareil lieu; il traita le roi et la nation française de la manière la plus outrageante, justifia le duc de Milan, Sforza, du meurtre de Maraviglia, envoyé de François Ier, blâma le roi d'avoir voulu venger la mort de son représentant et enfin renouvela la proposition de se battre en duel avec le roi de France.

— S'il accepte, dit-il, je combattrai en chemise, l'épée ou le poignard au poing; d'un côté, le duché de Milan, de l'autre, le duché de Bourgogne seront mis en séquestre et seront le prix de la victoire. Si le roi de France persiste à refuser ce combat, il faudra se résoudre à la guerre, mais je ne déposerai pas les armes avant d'être réduit moi-même, ou d'avoir réduit mon rival à la condition du plus pauvre gentilhomme de l'Europe. Mais François Ier n'osera pas me faire la guerre, il connaît trop l'incapacité de ses généraux et, si j'en avais de tels, j'irais, les mains liées, la corde au cou, implorer la miséricorde de mes ennemis!

A ce discours outrageant, qui consterna ou fit frémir les auditeurs, Véli et Hémard, deux ambassadeurs de France, ne jetèrent pas leur gant au milieu de la salle, ne quittèrent pas l'assemblée, ne répliquèrent point.

Le pape et ses ministres, tout honteux de cette étrange humilité, s'efforcèrent par leurs discours d'atténuer les injures de Charles-Quint; ils amenèrent l'empereur à les atténuer lui-même, le lendemain, par une espèce de rétractation, nouveau leurre qui trompa encore les ambassadeurs.

Ainsi, abusé par le marquis de Saluces, abusé par ses représentants, le roi rappelait une partie de son armée au moment où elle était plus que jamais nécessaire en Italie. Jamais François Ier n'avait fait plus beau jeu à son ennemi.

Du moins la situation devenait plus nette, le masque était levé, il n'était plus possible, et, à vrai dire, il n'était plus besoin de tromper personne : toutes les mesures étaient prises par l'empereur pour attaquer vigoureusement. Le général espagnol traversa la Sesia, le 8 mai, sans que le passage lui fût disputé, et commença à s'approcher des places de Turin, Fossano, Coni, que les généraux français essayaient de fortifier, sentant bien que de leur conservation dépendait le reste des conquêtes faites en Piémont. L'armée, si imprudemment réduite lors du rappel de Brion-Chabot, pouvait encore arrêter l'invasion, mais Charles-Quint, en dehors des moyens ordinaires de la guerre, ne négligeait pas les ressources que pouvait lui fournir sa connaissance des hommes, et il se disposait à les mettre en œuvre. Cela était plus facile que de battre d'Annebaut, Montpesat et Laroche du Maine, qui commandaient des divisions de l'armée française.

En dehors des murs de Turin, au-delà du Pô et assez près du bord, à la gauche de la route qui conduit à Asti par Villa-Nova, s'élevait au pied de la première colline une maison isolée au milieu de délicieux jardins. Cette maison, petite, mignonne, coquette, meublée avec luxe, était habitée par deux femmes, deux Romaines, deux sœurs qui s'y étaient fixées dès les premiers jours d'avril. La moins jeune de ces dames avait vingt-deux ans; elle était, depuis quelques mois seulement, et après trois ans de mariage, veuve d'un capitaine attaché au parti et à l'armée de Charles-Quint, et s'appelait Toniella. Sa sœur, qui n'était pas mariée, avait dix-huit ans et se nommait Paola.

Elles étaient d'une bonne famille de Rome, qui avait du crédit, et lorsque le capitaine Cassio avait demandé Toniella en mariage, Charles-Quint n'avait pas dédaigné d'intervenir pour aplanir quelques difficultés et obtenir le consentement des parents. Toniella était remarquablement belle, pleine de distinction et d'une tournure séduisante. Le capitaine Cassio, qui, par sa bravoure, par son dévouement, par son adresse et d'importants services, avait depuis longtemps mérité les bonnes grâces de l'empereur, avait voulu, en se rendant à l'armée, emmener sa femme. Toniella l'avait suivi avec plaisir et s'était fait accompagner par sa sœur, plus jeune et non moins belle.

Le capitaine Cassio n'était pas seulement un brave soldat, c'était encore un diplomate expérimenté que Charles-Quint avait plusieurs fois employé avec succès dans ces missions délicates que l'on ne donne pas aux ambassadeurs surveillés de trop près, dont tous les pas sont éclairés, dont les demeures sont percées à jour. Ce n'était pas de ces missions odieuses qui ont pour but la mort, pour auxiliaires le poison et le poignard; Cassio avait été chargé d'entraîner des princes italiens dans la ligue pour la défense du Milanais, d'en détacher d'autres de l'alliance de François Ier pour leur faire embrasser le parti de Charles Quint, et il avait souvent réussi, grâce à sa connaissance parfaite des intérêts, des besoins, des ambitions de chacun d'eux.

Cassio était mort peu de temps après l'entrée en campagne, non dans un combat, les armées ne s'étaient pas encore heurtées, mais simplement de maladie et d'une mort toute naturelle. Charles-Quint, en souvenir des bons services de Cassio, avait continué à sa veuve la solde du capitaine; puis pensant que la femme jeune, belle, pourrait servir ses intérêts, il l'avait mandée. Elle était accourue, avait eu un entretien secret avec l'empereur, avait accepté ses offres, et c'était par ses ordres qu'elle était venue se loger aux portes de Turin, au cœur de la conquête française. Elle ne cachait ni son nom, ni son état de veuve d'un officier italien, se montrait souvent dans les promenades et dans les églises de Turin, toujours en compagnie de sa sœur. La beauté vraiment remarquable des deux jeunes femmes attirait les regards, et plus d'une fois Toniella put voir rôder autour de sa maison de jeunes officiers français qui les avaient suivies de loin.

Le sire de Luyrieux était à Fossano avec ses gens, M. de Belmont à Coni avec les siens, et la compagnie de Liohard était à Turin, où le Grand Bressan continuait à se livrer à l'étude, à la poésie et à la recherche d'une jeune et jolie femme qui pût lui enseigner le véritable italien, qu'en Piémont on ne parlait pas mieux alors qu'aujourd'hui. Il ne restait pas dans les murs de Turin quand son service ne l'y retenait pas : il traversait le fleuve et allait rêver sous les arbres, précisément du côté où habitaient les deux Romaines. Il y a entre la poésie et la beauté une éternelle attraction.

Bastien rencontra un jour Toniella et sa sœur, et, plein d'admiration à la vue de tant de beauté, les salua galamment et les vit entrer dans leur demeure. L'endroit était beau, favorable à la rêverie, il avait attiré le poëte. Mais il avait désormais un attrait de plus : le Grand Bressan y retournait tous les jours et revoyait parfois les deux Romaines, qu'il saluait toujours, leur jetant des regards annonçant assez clairement son envie de leur parler.

Les deux femmes l'avaient parfaitement compris et ne

voyaient pas sans plaisir ce jeune officier, grand et bien fait comme un Gaulois, blond comme un Frank, essayer de se rapprocher d'elles. Les deux sœurs, parées de magnifiques cheveux noirs, étaient elles entraînées par cette loi naturelle qui nous attire vers ce qui n'est pas semblable à nous, par cette invincible attraction du croisement des races, ou seulement par le désir d'animer un peu leur solitude? Bastien seul a pu le savoir, mais, toujours discret, il ne l'a jamais dit.

Le Grand-Bressan avait pris des informations : il savait que ces deux dames étaient sœurs, l'une veuve, l'autre demoiselle, et qu'elles étaient seules dans leur demeure avec deux domestiques. Il pensa avoir trouvé son entrée en matière.

— Mesdames, leur dit-il un jour qu'il se trouvait face à face avec elles, vous êtes seules; l'armée espagnole peut d'un moment à l'autre pousser jusqu'ici; je serais bien heureux de vous offrir, dans ce cas, à Turin, un asile où vous seriez complétement en sûreté.

Paola regarda tour à tour sa sœur et Bastien et, ouvrant les deux bras, répondit en souriant :

— *Non capisco, signor* (je ne comprends pas, monsieur).

Elle disait vrai, car elle ne savait pas un mot de français. Sa sœur gardait le silence et semblait chercher le sens des paroles du Grand Bressan. Celui-ci pensa n'avoir pas été entendu et répéta sa phrase en latin, mais dans ce latin singulièrement abâtardi dont on se servait en France, au seizième siècle, dans les tribunaux, dans les actes publics.

Les deux sœurs, cette fois, n'entendirent pas un mot, comprirent seulement que l'officier parlait latin et, dès lors, le regardèrent comme un savant. Toniella, pensive, baissant la tête, balbutia tout haut quelques paroles inintelligibles, comme si elle cherchait l'expression, et dit enfin à Bastien, mêlant le français à l'italien :

— Signor... monsieur... la mia sorella... ma sœur... et moi... vous ringraz..., vous remercions... de votre offre.... et nous acceptons.

En même temps elle tendit la main au jeune homme.

— Vivat! s'écria Bastien en portant à ses lèvres la main de la Romaine, vous êtes plus savante que moi.

Ce jour-là il accompagna les deux sœurs chez elles, y passa deux heures et prit sa première leçon d'italien.

Il rentra ivre de joie, plus heureux que Champollion le jour où il trouva la clef des hiéroglyphes, car celui-ci n'avait pas pour professeur deux femmes charmantes, et ne demandait qu'à des momies l'explication des pierres. Comme il regagnait sa demeure, la tête dans les nuages, le cœur battant plus vite que de coutume, il fut rencontré par Liobard au moment où il fredonnait sur un air bressan la chanson de Dante qui s'appliquait si bien à sa situation :

> Amor, che nella mente mi ragiona
> Della mia donna disiosamente...

— Eh! eh! mon cher lieutenant, dit le jeune capitaine, d'où venez-vous ainsi en chantant! Avez-vous donc trop bu du gros vin noir que ces Italiens ignorants font si mal?

— Non, par ma foi, fit le Grand Bressan : je n'aime pas cette boisson-là, et, quand je suis forcé d'y tremper mes lèvres, j'y mets tant d'eau qu'il devient clair comme un rubis; mais, en revanche, il n'a plus ni vice ni vertu.

— Alors, vous aurez bu de ces vins capiteux qui mûrissent sur les flancs de l'Etna?

— J'ai bu deux sorbets faits de limon et de sucre et parfumés d'ambre; mais je dois avouer qu'ils m'ont été présentés par les deux plus belles Italiennes que j'aie jamais vues, et si je me suis un peu grisé, vraiment, c'est au feu de leurs regards.

— L'étudiant a trouvé son professeur?... fit Liobard en souriant.

— Mieux que cela, répliqua Bastien, j'en ai trouvé deux.

— Les progrès seront rapides, dit Renaud.

— Je l'espère bien, répliqua le poëte; mais j'y pense, monseigneur, deux institutrices pour un seul élève, c'est trop : les méthodes n'ont qu'à se contrarier, je n'apprendrai rien. Si vous le voulez, je demanderai la permission de vous présenter.

— A quoi bon? Je ne songe qu'à Clémence et je ne veux pas voiler son image, dit doucement Liobard.

Les jeunes gens se séparèrent; Bastien continua ses visites et parut faire un rapide chemin dans le cœur de Toniella. On a beau être occupée de négociations diplomatiques, on n'est pas Romaine et on n'a pas vingt-deux ans impunément. Une quinzaine de jours s'étaient à peine écoulés que le Grand Bressan éprouvait en présence des deux sœurs un certain embarras. Il était tout disposé à se laisser aimer et à donner son cœur à celle qui le voudrait, mais il était fort indécis : la jeune veuve parlait le français beaucoup mieux qu'elle n'avait paru le faire le premier jour; elle causait volontiers de l'empereur, de François Ier, du duc de Savoie et de la Bresse, et s'efforçait de persuader à Bastien qu'elle devait ses rapides progrès à ses conversations, ce dont il ne croyait pas un mot.

D'un autre côté, Paola jetait à la dérobée de longs et doux regards sur le bel officier, et bien qu'elle ne sût pas un mot de français, était en réalité son meilleur professeur : elle lui désignait les meubles, les livres, les objets extérieurs, les arbres, les fleurs, les rives du fleuve les lui nommait dans sa langue harmonieuse, lui faisait répéter les mots jusqu'à ce qu'il les redît d'une manière convenable, et tout cela avec une patience angélique.

Le hasard vint en aide à Bastien : un jour qu'il se promenait avec Renaud, ils rencontrèrent les deux dames. Le lieutenant présenta son capitaine, dont il avait souvent parlé à Toniella, et l'accueil de celle-ci fut si plein de cordialité, si engageant, que Renaud ne crut pas pouvoir se dispenser de faire une visite aux belles Italiennes. Le sort de Bastien était décidé : le seigneur de Juzerieux, le châtelain de Saint-Sorlin, le chef d'une compagnie de trois cents hommes pouvait être plus utile à l'empereur que le lieutenant, et Toniella chercha à s'attacher Liobard. C'était remplir en conscience sa mission politique.

Renaud avait le cœur plein du souvenir de Clémence. Il regarda les deux belles Romaines avec moins d'enthousiasme que ne le faisait Bastien, et se tint dans les bornes d'une galanterie que son amour pouvait avouer. Il était si naturel, au milieu de la guerre, entre les deux armées, de parler de Charles-Quint, de François Ier, du duc de Savoie et de la Bresse, perdue pour celui-ci, que Liobard, tout en combattant les pensées émises avec beaucoup d'art et de réserve par la belle Toniella, ne se doutait pas du rôle qu'elle remplissait.

Bastien avait gagné à la venue de son capitaine la certitude d'être aimé de Paola et le bonheur de pouvoir lui consacrer tous ses instants sans froisser Mme Cassio. Les deux jeunes gens laissaient volontiers le capitaine et la veuve agiter les grandes questions politiques du moment, allaient errer dans le jardin, s'asseoir sous les orangers, sous les tonnelles de jasmin et de chèvrefeuille; ils continuaient leurs études de linguistique; Paola baragouinait un peu le français et Bastien commençait à parler assez purement l'italien. On apprend vite quand le professeur sourit, quand de tendres regards se croisent, que les mains s'unissent et qu'on exprime les mêmes sentiments dans les deux langues.

Les deux jeunes gens étaient sérieusement épris. Paola avait suivi sa sœur, heureuse de voyager; elle avait proposé, après la mort de Cassio, de retourner à Rome, auprès de ses parents. Toniella avait ajourné; Paola avait accepté sans peine une vie qui ne manquait pas de charme, et, sans ignorer les bontés de l'empereur, ne savait pas que sa sœur fût à la solde et au service de Charles-Quint.

Un soir que les deux officiers se promenaient autour du palais, à Turin, ils aperçurent une femme soigneusement voilée sortir d'une rue voisine, s'approcher d'une des faces latérales du palais, en raser la muraille, disparaître par une porte qui se referma sans bruit comme elle s'était ouverte. La même idée les frappa, bien qu'il leur eût été impossible de voir le visage de la dame, qu'ils crurent reconnaître à sa taille, à sa démarche, à sa tournure : ils se regardèrent.

— Toniella! dit Liobard.

— Toniella! fit Bastien.

— Que peut-elle venir faire chez M. de Saluces? reprit le capitaine.

— M. de Saluces n'est plus au palais, répliqua le Grand Bressan; il y a de jeunes gentilshommes, de braves officiers, et c'est là, dit-on, la porte par laquelle passent les dames qui ne peuvent pas recevoir leurs amants chez elles.

— C'est possible; mais qui empêcherait Mme Cassio d'ouvrir sa demeure à un amant comme elle le fait pour nous, qui ne le sommes pas? Il y a autre chose.

— Nous nous sommes peut-être trompés...

— Attendons.

Les deux amis se placèrent dans l'encoignure d'une porte, dans l'ombre, en face de la mystérieuse entrée. Au bout d'un quart d'heure, ils virent sortir la même dame, toujours voilée.

— C'est bien peu pour l'amour, dit Bastien à son compagnon.

— C'est assez pour l'intrigue, répondit Liobard.

— Je n'avais pas songé à cela, fit le poëte.

La dame passa près d'eux et entra dans la rue par laquelle ils l'avaient vue arriver.

— Suivez-la, reprit le Grand Bressan, je vais couper par les ruelles et l'attendre au pont : il n'y a pas d'autre route pour rentrer chez elle.

— A moins qu'elle ne traverse le Pô dans une barque, en face de sa demeure, dit Liobard.

— Le doute, en ce cas, ne sera plus permis, et il ne nous restera qu'à chercher le nœud de l'intrigue, fit Bastien.

Les deux officiers se séparèrent. Bastien traversa une ruelle déserte et arriva très-promptement au pont. Là, il s'accouda sur le parapet, arrangea son manteau de manière à couvrir sa tête et prit l'attitude d'un homme qui regarde tranquillement l'eau couler; mais ses regards obliques scrutaient la tournure et la mise de toutes les femmes qui sortaient de la ville.

Liobard, de son côté, suivait la dame sans quitter sa trace, mais d'assez loin pour n'être pas remarqué. Celle-ci, ne soupçonnant pas la double surveillance dont elle était l'objet, arriva directement au pont. Le temps était beau, les promeneurs affluaient, jouissant de la fraîcheur du soir. D'autres dames voilées marchaient seules. Le jeune seigneur se rapprocha de la mystérieuse visiteuse du palais; Bastien la suivait aussi, plus facilement, en longeant le parapet opposé.

Arrivée à l'autre extrémité du pont, la dame tourna à gauche. Le cœur des deux officiers battit plus fort. Elle prenait le chemin de la demeure de Toniella. L'inconnue avait à peine fait cinquante pas sur la rive, qu'un homme enveloppé d'un manteau, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, assis sur une pierre, se leva et se tint debout et immobile. Elle passa devant cet homme, lui jeta quelques mots sans s'arrêter, sans ralentir sa marche, et un peu plus loin fut rejointe par deux femmes que Liobard et le Grand Bressan reconnurent pour les domestiques de Toniella. Ils ne pouvaient plus conserver le moindre doute; ils s'arrêtèrent simultanément : en allant plus loin, ils risquaient d'être remarqués et reconnus sur cette rive, où il y avait beaucoup moins de monde que sur le pont.

Quant à l'homme au manteau, s'ils n'aperçurent pas son visage, ils purent voir briller ses éperons. Celui-ci s'éloigna après avoir recueilli au vol les paroles que la dame lui avait jetées, et bientôt les jeunes officiers entendirent le galop d'un cheval qui filait rapidement dans la direction de Villanova, quartier général des Espagnols.

CHAPITRE IV.

Le lendemain de cette rencontre, qui les préoccupait fort vivement, Renaud et son lieutenant allèrent, comme à l'ordinaire, faire une visite à Mme Cassio, et, comme toujours, furent introduits sur-le-champ, sans que leur arrivée parût déranger en rien les projets des deux sœurs. Peut-être même eût-il été facile à Renaud de s'apercevoir qu'il était accueilli avec plus de joie que jamais.

Toniella était couchée sur une ottomane, dans une demi-toilette qui faisait valoir tous ses charmes, plus belle et plus brillante que les deux jeunes gens ne l'avaient vue jusque-là; pourtant, elle se plaignait d'une violente migraine qui ne lui permettait pas de se tenir debout. Elle tendit la main à Liobard et, dans ce mouvement, laissa voir un bras blanc et admirablement fait. Le jeune seigneur en était ébloui. Paola et Bastien commençaient la leçon d'italien égayée par les rires de Paola, que provoquait la prononciation de son élève; mais Toniella, sous prétexte que le bruit des paroles et des rires la fatiguait, envoya le professeur et l'écolier continuer ailleurs la leçon.

Resté seul avec elle, Renaud contemplait cette jeune et belle Romaine dont les regards brûlaient, dont les mains étaient moites, dont les lèvres appelaient le baiser : il se sentait plein de trouble et de désirs; mais le souvenir de ce qui s'était passé la veille, la certitude d'être au milieu d'une intrigue, de vagues soupçons qu'il ne pouvait définir, glaçaient l'expression sur ses lèvres. A cette froideur, Toniella comprit qu'une pensée défavorable occupait le capitaine et mit en œuvre toutes les ressources de son esprit pour lui arracher l'aveu.

Elle parla de sa vie passée, si belle et si heureuse pendant qu'elle habitait, à Rome, la demeure de sa famille : vie honorable et brillante pendant les courtes années de son mariage, triste, mais toujours pure depuis qu'elle avait perdu son mari; elle parla de l'avenir, incertain, voilé encore pour elle, qui ne serait peut-être pas aussi beau que ses espérances le faisaient : alors quelques larmes tremblèrent au bord de ses cils, et si elle ne dit pas à Liobard qu'elle l'aimait, c'est que le jeune homme ne l'en pressa pas.

Il était cependant profondément ému de la douleur de cette femme, qui disait vrai, et, de sa vie, n'avait rien à cacher que ses menées politiques. Elle put voir des pleurs mouiller la paupière de Liobard au moment où elle pleurait elle-même, et, satisfaite de ce demi-triomphe, persuadée qu'elle obtiendrait plus tard une confidence qu'il ne pouvait pas faire en ce moment, elle posa la main sur son col, l'attira à elle, et le baisa au front comme elle aurait fait d'un enfant. En même temps, elle agita le cordon d'une sonnette. Un domestique parut; elle lui dit en italien quelques mots parmi lesquels Liobard entendit les noms de Paola et de Bastien. La domestique s'éloigna. Alors se tournant du côté de Renaud :

— Adieu, mon ami, lui dit Toniella d'une voix pleine d'amour, vous me pardonnerez de vous renvoyer aujourd'hui plus tôt que de coutume; mais, vous le voyez, je suis souffrante et agitée; un autre jour je serai plus heureuse, et peut-être aurez-vous assez de confiance en moi pour me dire la mauvaise pensée qui vous a préoccupé ce soir et ne vous a pas permis de lire dans mon âme.

Liobard était vaincu, étourdi de se voir ainsi deviné; il allait parler de sa visite mystérieuse au palais du général en chef, lorsque Paola et Bastien parurent, souriants tous deux et le bonheur empreint dans leurs regards.

— Partons, mon ami, dit Liobard; madame est malade, n'abusons pas de l'hospitalité.

Bastien regarda Paola qui baissa la tête. Les deux officiers prirent congé et se retirèrent; mais dans le court trajet de la chambre de Toniella à la porte, le Grand Bressan murmura à l'oreille de Paola quelques paroles françaises que la jeune fille comprit fort bien.

— Eh bien! dit Bastien à Renaud quand ils furent sur le chemin, cette dame vous aime : vous a-t-elle expliqué le mystère d'hier soir?

— Il m'a fallu tout mon courage et tout l'amour que je porte à Clémence pour résister à ses séductions, dit Renaud; mais je ne sais rien et vous êtes venu à propos : j'allais jouer le rôle d'un jaloux avant d'avoir avoué que j'étais amoureux, ce qui eût été fort ridicule. Et Paola, vous a-t-elle donné le mot de l'énigme?

— Elle l'ignore, répondit le Grand Bressan; elle m'a avoué, sans se faire prier, que sa sœur était sortie un moment hier soir; mais elle ne sait pas où elle est allée, ni ce qu'elle a fait.

— Vous la croyez sincère?

— J'en répondrais comme de moi-même.

— Vous l'aimez?

— Je ne m'en défends pas, je l'adore, et je suis tellement fâché de la quitter sitôt ce soir, que je vais tout à l'heure retourner auprès d'elle.

— Mais voyez donc, fit Renaud en montrant la maison qu'ils venaient de quitter, les volets se ferment, les lumières disparaissent, on a verrouillé la porte derrière nous.

— C'est pour cela, dit Bastien, que je sauterai par dessus la haie du jardin.

— Mon cher lieutenant, reprit Renaud, vous aurez tort : il se passera cette nuit dans cette maison quelque sombre mystère.

— Par ma foi, monseigneur, je vais trouver sous les orangers une jeune et belle fille dont je suis amoureux, dont je suis aimé, ça ne peut pas être bien terrible.

— C'est elle qui vous a donné ce rendez-vous? demanda Liobard.

— Non, c'est moi qui l'en ai priée quand j'ai vu qu'on nous renvoyait de si bonne heure, dit Bastien.

— J'aurais su le mystère si j'avais montré plus d'amour à Toniella, reprit Renaud.

— Dans tous les cas, ce n'est pas à nous qu'on en veut, puisqu'on nous a renvoyés, fit Bastien.

— Chut! dit Liobard en entraînant son compagnon dans un taillis.

Tous deux se blottirent derrière les branches et virent passer deux hommes enveloppés de leurs manteaux, sans cocarde au chapeau, mais dont la tournure dénotait des soldats.

— Ce sont des Espagnols, dit tout bas le Grand Bressan.

— Oui; mais écoutez, en voici d'autres, fit Renaud.

En effet, deux hommes passèrent, puis deux autres, et se cachèrent dans les environs de la maison.

— Cela me pique au jeu, dit en souriant le Grand Bressan, je vais à mon rendez-vous.

— Oui; mais je ne vous quitte pas: deux épées valent mieux qu'une, deux poignards font deux blessures, fit Renaud.

— Eh bien! allons, répondit le Grand Bressan.

Les deux amis firent un détour, arrivèrent auprès de la haie, regardèrent de tous côtés et ne virent personne. Bastien franchit la haie; le jardin était désert. Renaud suivit le même chemin et alla se blottir sous une tonnelle de chèvrefeuilles, les yeux tournés du côté de la porte d'entrée. Le lieutenant se tapit sous les orangers. Un moment après, une ombre glissa à travers les arbustes, frôlant les fleurs. Paola, émue, tremblante, alla droit aux orangers et tomba dans les bras de Bastien qui la reçut avec un baiser.

Tout ce que peuvent se dire un Français de vingt-cinq ans et une admirable Italienne de dix-huit, par une douce et belle nuit, environnés des parfums que la brise du fleuve secouait de la chevelure des arbres, Paola et Bastien se le répétèrent avec ivresse. Serments d'amour éternel, promesses pour l'avenir, doux projets, tout ce cortége charmant qui suit la jeunesse, se déroulèrent tour à tour et charmèrent cette délicieuse entrevue.

Paola appuyait son bras sur l'épaule de Bastien, dont les lèvres caressaient le front de sa jeune amie pendant qu'entourant sa taille, il la pressait contre son cœur. Un coup de sifflet aigu retentit au dehors. Renaud se leva, fit crier sous ses pieds quelques feuilles sèches; Paola eut peur.

— Nous ne sommes pas seuls ici, dit-elle en tremblant à Bastien.

— Ne crains rien, dit celui-ci, mon capitaine et moi nous avons flairé quelque mystère dans l'air: il n'a pas voulu me quitter; il ne peut ni nous voir, ni nous entendre; mais s'il y a un danger pour toi ou pour ta sœur, nous serons deux, et je te défendrai, ma Paola, jusqu'à la mort.

Paola entoura de ses deux bras le col de son amant. Au coup de sifflet, Toniella se leva et descendit de sa chambre. Renaud, Bastien et Paola virent d'abord la clarté de son bougeoir, puis l'aperçurent marchant vers la porte. Elle ouvrit; un homme entra, leva son chapeau, et la clarté donnant en plein sur sa figure, Paola le reconnut et murmura:

— Antonio de Leyva!

Renaud s'était rapproché; il entendit ce nom avec quelque étonnement, et pensant à la manière dont on l'avait congédié, il sourit et crut à un rendez-vous d'amour.

— Allons, dit-il tout bas, il faut bien que les femmes nous consolent des ennuis de la guerre. Antonio est vieux, mais il est général en chef; cela peut flatter une jeune femme.

Le général et la veuve gravirent l'escalier, et la clarté disparut. Liobard resta livré à ses réflexions; Bastien et Paola ne pensaient guère au lieutenant de Charles-Quint.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'un second coup de sifflet retentit au dehors. Toniella descendit de nouveau, son bougeoir à la main. Comme la première fois, elle ouvrit la porte, et comme la première fois, la lumière portant sur le visage de celui qui entrait, Renaud et Bastien murmurèrent avec stupeur:

— Le marquis de Saluces!

Rien n'est plus simple et plus naturel qu'une entrevue publique, avouée, entre deux généraux ennemis ayant à traiter d'un armistice, d'un échange de prisonniers, ou de l'une des mille questions qui surgissent dans la vie militaire et demandent l'entente de ceux qui se combattent. Une entrevue de ce genre n'émeut personne et les soldats la voient sans inquiétude.

Mais une entrevue secrète, au milieu de la nuit, chez une femme et dans les circonstances que le lecteur connaît, devait nécessairement faire naître des défiances dans l'esprit des deux officiers que le hasard en rendait témoins.

— Que va-t-il se passer? demanda Bastien à Paola.

— Je ne sais, mon ami, répondit Paola; c'est la première fois que ces messieurs viennent ici, et j'ignorais, il y a un instant, qu'ils y dussent venir.

— M. de Saluces avec Antonio de Leyva ici! murmura l'officier.

— Eh bien! reprit Paola, deux généraux ne sauraient-ils se rencontrer chez une dame sans être accusés de manquer de loyauté?

— Je n'accuse pas, dit Bastien, je suis étonné, et je cherche le mystère de cette rencontre.

— Et moi, je veux entendre, se dit tout bas Renaud, qui maîtrisait avec peine l'émotion que lui causait cette scène.

Il traversa le jardin en marchant avec précaution, s'approcha de la maison et pénétra dans l'escalier. Il s'assit sur les premières marches, ôta sa lourde chaussure, dont le bruit l'eût trahi, et monta avec l'assurance d'un homme qui connaît le chemin.

L'entrevue des deux généraux avait lieu dans la chambre même où, deux heures auparavant, Renaud avait laissé Toniella. Le capitaine montait, le poignard à la main, bien décidé à frapper pour sa légitime défense, en cas d'attaque; il arriva à la dernière marche, tout près de la porte, et s'y assit. Les trois personnages qui étaient à l'intérieur demeuraient silencieux; seulement Renaud entendait remuer les fauteuils.

— Ils prennent place, pensa-t-il.

Presque aussitôt une voix bien connue se fit entendre.

— Messieurs, je vous laisse, dit Toniella.

Renaud descendit quelques marches et s'arrêta au premier détour de l'escalier. La porte de la chambre s'entr'ouvrit, se referma. Toniella parut, portant encore une fois un bougeoir à la main, et regarda autour d'elle, comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans l'escalier. Renaud se dressa devant elle, muet, un doigt sur la bouche, serrant de la main droite son poignard dégainé. Toniella n'osait parler et le regardait avec épouvante.

Il monta vers elle et murmura à son oreille:

— Je veux entendre!

Toniella tressaillit, lui jeta un regard suppliant dans lequel se peignait toute son anxiété. Il répéta les mêmes paroles:

— Je veux entendre!

Elle baissa la tête sans rien dire; elle consentait. Il se rapprocha d'elle; ils passèrent devant la porte de la chambre où étaient les deux généraux et entrèrent dans une pièce voisine, Toniella marchant, ouvrant et fermant les portes comme elle aurait fait si elle eût été seule et sans crainte, Liobard, au contraire, marchant sans bruit et retenant sa respiration.

Arrivés dans la chambre et la porte refermée, Toniella fit signe à Renaud de s'asseoir sur des coussins et s'y plaça elle-même à côté de lui. Bientôt l'officier put se convaincre qu'il entendrait parfaitement ce que pourraient dire les chefs des deux armées.

Toniella resta un moment plongée dans une méditation profonde, parut prendre un parti, éteignit la seule lumière qui éclairât la chambre, puis écartant un pan de tenture, elle se pencha à l'oreille de Renaud et lui dit:

— Regardez!

Renaud regarda; Antonio de Leyva et de Saluces étaient assis face à face devant une table sur laquelle étaient déployés des papiers, des cartes géographiques, et un parchemin scellé des armes de Charles-Quint.

— Monsieur, dit l'Espagnol en présentant au marquis de Saluces une lettre de l'empereur, voici la commission qui m'accrédite auprès de vous comme envoyé de Charles-Quint et m'autorise à vous faire les propositions que vous allez entendre.

Le marquis jeta un coup d'œil sur la lettre de l'empereur et s'inclina; Antonio reprit:

— Le marquisat de Saluces que vous possédez aujourd'hui était dans l'origine un fief de l'empire d'Allemagne; vous connaissez trop bien l'histoire de votre famille pour l'ignorer.

— Sans doute, fit le marquis.

— Or, vous savez, reprit Antonio, que l'Empire ne connaît pas de prescription passive, quelques événements qui s'accomplissent; ce qu'il a une fois possédé, il le possède toujours, de droit, sinon de fait...

L'Espagnol s'arrêta, attendant une réponse; Saluces le regarda, attendant une conclusion; Renaud sourit de cette singulière théorie du droit féodal. Le général continua:

— C'est donc mal à propos, monsieur, que vos ancêtres ont possédé ce fief comme mouvant du Dauphiné: il mouvait de l'Empire. Dieu a voulu que le roi François Ier vous le donnât, afin qu'il ne sortît pas de votre noble famille; mais vous êtes bien réellement vassal de l'Empire, et, comme tel, vous devez vos services à l'empereur Charles-Quint.

— Il se peut, dit Saluces; c'est là une question délicate sur laquelle j'ai besoin de réfléchir. Une chose m'embarrasse: le roi m'a donné le collier, je suis chevalier de l'ordre.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua Antonio en souriant, l'empereur est le chef, le grand maître de l'ordre de la Toison d'or, fondé par son aïeul Philippe, duc de Bourgogne. Voici,

monsieur, un brevet qui vous institue membre de l'ordre de la Toison d'or, et voici le collier que l'empereur vous prie d'accepter.

En même temps, il exhiba un parchemin auquel pendait un sceau enfermé dans une boite de plomb, et un collier d'or, artistement ouvragé et orné de pierreries resplendissantes; il déposa l'un et l'autre sur la table à côté de l'autre parchemin, dont Saluces ignorait encore le contenu. Puis, il attendit un mot d'assentiment du marquis.

— Continuez, dit froidement M. de Saluces.

— L'empereur, reprit le général, veut faire de vous un personnage important : au marquisat de Saluces, il ajoute le Montferrat; en voici la promesse consignée dans cet acte, — et il montrait le parchemin qu'il avait, dès le principe, déposé sur la table; mais comme vos terres, occupées par les Français, ne peuvent pas être pour vous d'un grand revenu, et que vous avez besoin de soutenir votre haut rang, l'empereur vous gratifie d'une pension avec laquelle vous pourrez tenir un état de prince.

— En retour de tant de faveurs, qu'est-ce que l'empereur attend de moi?

— Vous êtes commandant en chef de l'armée française, vous garderez ce poste. Nous allons bloquer Turin, Fossano et Coni; il faut que les fortifications de ces places, commencées par les Français, ne s'achèvent pas; que ces trois villes tombent en notre pouvoir, que les troupes françaises évacuent le Piémont. Votre rôle finit là, monsieur. Nous continuerons le nôtre, et Charles-Quint en personne envahira la France par la Provence.

Antonio se tut. Renaud attendait la réponse de Saluces, dévorant du regard ce personnage à travers l'étroit vasistas qu'avait découvert Toniella.

— Monsieur, répondit de Saluces avec autant d'aisance que d'hypocrisie, les offres de l'empereur sont brillantes et dignes de ce grand prince, mais elles ne sauraient me décider à le servir.

Renaud respira. De Leyva regarda fixement de Saluces.

— Vous refusez?.. lui dit-il.

— Général, reprit le marquis, toutes les richesses du monde ne sauraient m'entraîner à abandonner François I[er]... mais Dieu a parlé, et sa voix est plus forte que celle de mon cœur. Vous connaissez comme moi les prédictions qui, en ce moment, sont répandues dans toute l'Italie par les plus saints personnages...

— Oui, dit Antonio, dont la lèvre inférieure se plissa, je les connais, l'empereur aussi les connaît; continuez.

— Elles annoncent, reprit Saluces, qu'en cette année 1536, la France sera conquise par Charles-Quint et deviendra une province espagnole, que François I[er] sera tué ou, tout au moins, subira une nouvelle captivité : je m'apitoie grandement sur le sort de mes amis, dont la position va si cruellement changer; je plains de tout mon cœur les braves gens que je commande, de se faire tuer pour la défense d'un pays condamné par le ciel; mais je ne saurais aller contre les desseins de Dieu, qui a armé le bras de l'empereur. J'accepte vos offres et vos conditions.

Renaud tira son poignard et voulut se lever; Toniella l'arrêta et lui dit à l'oreille :

— Tu te perdrais inutilement, crois-moi.

Antonio regarda Saluces et s'inclina profondément avec une amère ironie, doutant de son acceptation jusqu'au moment où il le vit prendre sur la table les parchemins et le collier, et les serrer dans ses vêtements. Alors il tira le cordon d'une sonnette. Toniella quitta Renaud, entra dans la chambre où étaient les deux diplomates, alluma son bougeoir et reconduisit de Saluces jusqu'à la porte de l'habitation. Celui-ci n'eut que quelques pas à faire pour arriver au bord du fleuve, où l'attendait un marinier dormant dans sa barque, et persuadé qu'il avait conduit un officier à un rendez-vous d'amour. Quelques instants après, le général espagnol sortit à son tour, mais prit une route opposée et regagna son quartier général, d'où il écrivit immédiatement à l'empereur, auquel il dépêcha un courrier.

On pourrait croire que, pour rendre ridicule cet odieux marquis de Saluces, nous avons inventé cette histoire des prédictions sur lesquelles il s'appuyait; il n'en est rien : ces prédictions couraient l'Italie, répandues par des hommes que soudoyait Charles-Quint, habile, comme on voit, à en préparer l'accomplissement, et c'est Saluces lui-même qui invoqua ces misérables motifs pour colorer sa trahison aux yeux de du Bellay-Langei, son intime ami.

Lorsque, après avoir accompagné Antonio de Leyva jusqu'à la porte, Toniella remonta auprès de Renaud; sa figure était livide comme celle d'une morte, ses regards étaient fixes, elle tremblait.

Liobard était rentré dans la chambre où venait de se conclure cet odieux marché. Assis sur l'ottomane, il tenait sa tête penchée sur ses mains, articulant des mots sans suite et en proie à une vive agitation. Toniella était devant lui, n'osant ni parler, ni faire un mouvement.

— Notre honneur, notre vie, les conquêtes achetées de notre sang, le misérable a tout vendu ! s'écria Renaud en levant son poing fermé vers le ciel.

Alors il s'aperçut que l'Italienne était là, et se tournant vers elle,

— Qui donc êtes-vous, lui cria-t-il, vous chez qui se nouent de pareilles trames?

— Je suis la veuve d'un officier de l'empereur, dit timidement Toniella, la veuve d'un diplomate habile en qui Charles-Quint avait confiance.

— Êtes-vous à la solde de l'Espagnol? fit aigrement Liobard.

— Charles-Quint est mon bienfaiteur, mon seigneur et mon maître, répondit Toniella. Il a ordonné, j'ai obéi; j'ai prêté ma maison pour une entrevue. Si je l'eusse refusée, cent autres se fussent ouvertes : les corrupteurs et les traîtres se devinent de loin et trouvent toujours moyen de se réunir.

—Et vous avez ainsi favorisé le marché qui me livre, moi et les miens!

— Je vous ai sauvés, vous, votre ami Bastien et tous les Bressans qui marchent sous vos ordres, dit Toniella.

Et prenant dans un tiroir de la table deux sauf-conduits en blanc, signés d'Antonio, elle les présenta à Liobard.

— Allons donc! s'écria le capitaine, on nous croirait les complices de Saluces : mieux vaut jouer sa vie que perdre son honneur!

Il déchira les deux pancartes et en dispersa les morceaux sur le tapis. Toniella frémit et l'enveloppa d'un regard plein d'admiration et d'amour.

— Je ne vous ai pas demandé, lui dit-elle en tremblant, pourquoi vous étiez revenu.

— C'est vrai, répondit Liobard, mais toute explication est inutile.

Toniella crut comprendre que Renaud était revenu par amour, par jalousie peut-être, mais qu'après ce qui s'était passé, il ne voulait plus avouer l'affection qu'il avait pour elle.

— Je ne sais pas ce que garde la guerre, lui dit-elle en baissant les yeux, mais ma maison vous sera toujours ouverte, et, si vous en avez besoin, vous y trouverez un asile où votre vie et votre liberté seront assurées.

Il y avait dans l'accent de la jeune femme tant de franchise et de dévouement que Renaud en fut touché, malgré la colère à laquelle il était en proie.

— Je vous remercie, dit-il avec effort.

— J'avais encore quelque chose à ajouter, reprit Toniella, mais le moment serait mal choisi; promettez-moi que je vous reverrai.

— J'y réfléchirai, répondit Renaud.

En même temps il jeta sur elle un regard profond : elle comprit et une larme mouilla ses yeux.

— Restez ici jusqu'au jour, si vous redoutez quelque embuscade au dehors, lui dit-elle en le regardant douloureusement.

— Le devoir m'appelle, fit Liobard, adieu!

Toniella l'accompagna, lui ouvrit la porte. Il salua gravement et disparut. Bastien donna un dernier baiser à Paola, sauta par-dessus la haie et rejoignit son capitaine. Paola monta dans sa chambre sans avoir été vue de sa sœur.

— Que s'est-il passé, demanda le Grand Bressan, et que signifie cette entrevue des deux généraux ennemis à pareille heure?

— Bénissez votre amour, mon cher poëte, je lui dois d'avoir découvert la plus infâme trahison, dit Renaud.

— L'avoir découverte ne suffit pas, s'écria Bastien, il faut la déjouer.

— J'y mettrai tous mes soins, fit Liobard.

Alors il raconta à son lieutenant ce qu'il avait vu et entendu, le honteux marché proposé par l'Espagnol, accepté par le marquis de Saluces.

— Et vous n'avez pas tué ce misérable! s'écria Bastien emporté par son indignation.

— Je ne l'ai pas tué... dit froidement Renaud. Le crime auquel il vient de s'engager est si grand qu'on n'y aurait pas voulu croire, et je n'aurais pas pu en fournir les preuves. François I[er] aime cet homme : j'aurais passé pour un traître

qui voulait livrer l'armée française en frappant son chef. Toniella qui voyait mon émotion, ma colère, a murmuré cela à mon oreille; elle avait raison.

— Vous ne pouvez cependant pas laisser le marquis de Saluces remplir tranquillement les conditions de son marché, trahir le roi et l'armée, reprit le Grand Bressan.

— Oh! je ne resterai pas oisif, répliqua Liobard; mais, dites-moi, Paola savait-elle quelque chose de ce qui se tramait?

— Tout entière à notre amour, à notre causerie entremêlée de baisers, elle était aussi étrangère que moi à ce qui se passait, fit Bastien; si elle eût été dans la confidence de l'entrevue, elle ne m'eût pas accordé un rendez-vous dans le jardin, d'où j'ai pu voir entrer les deux généraux.

— C'est vraisemblable, dit Renaud; allons, je sais ce qui me reste à faire.

Les deux officiers rentrèrent à Turin, puis se séparèrent, fort émus des étranges événements de la soirée, et vivement préoccupés des dangers auxquels la trahison exposait l'armée française, isolée en Italie.

CHAPITRE V.

Le gouverneur de Turin était le général d'Annebaut, homme de courage et de loyauté, soldat d'initiative, voyant juste et sachant agir à propos, un des plus rudes adversaires que la Ligue italienne et les Impériaux aient trouvés en Italie. Renaud de Liobard, après avoir mûrement réfléchi aux conséquences que pouvait avoir la trahison du général italien, aux devoirs que lui imposaient à la fois et son honneur et l'intérêt de ses frères d'armes, résolut de s'adresser à d'Annebaut et au général Montpesat et de leur faire connaître ce qu'il venait de découvrir si fortuitement.

Le lendemain de l'entrevue du marquis de Saluces et d'Antonio de Leyva, Renaud se présenta de bonne heure chez le gouverneur et demanda à lui parler en particulier; il fut immédiatement introduit.

— Qui vous amène si matin? dit gaiement le général, votre compagnie manque-t-elle de quelque chose, ou venez-vous aussi vous plaindre de l'inaction dans laquelle nous restons?

— Général, je ne me plains jamais, j'attends patiemment que vous nous donniez l'ordre d'agir, et, franchement, je crois que vous ne tarderez pas à recommencer les hostilités, répondit le jeune capitaine.

— Ah! qui peut vous inspirer cette pensée, lorsque l'on paraît travailler activement à la conclusion de la paix? dit d'Annebaut quelque peu étonné.

— Monsieur le gouverneur, répliqua Liobard, j'ai à vous révéler des choses de la plus haute importance, qui vous amèneront peut-être à partager ma croyance sur la prochaine reprise de la lutte.

— Asseyez-vous, monsieur, je vous écoute, dit d'Annebaut.

— Permettez-moi, poursuivit Renaud, de vous adresser une prière; ce que j'ai à dire doit être connu de vous et de M. de Montpesat; si vous vouliez envoyer chercher le général, nous éviterions, vous la perte d'un temps précieux, moi la douleur de répéter des révélations pénibles.

Renaud de Liobard n'avait, dans l'armée française, que le rôle d'un seigneur féodal dont le pays n'était pas encore bien classé dans la nouvelle organisation militaire créée par François Ier, organisation qui portait un rude coup à la féodalité militaire; mais la Bresse et le Bugey étaient à peine réunis à la France, et, dès la première campagne, Renaud avait amené trois cents hommes au service du roi; il s'était distingué au passage de la Doire, qu'il avait franchie avec son lieutenant Bastien avant tous les autres : puis, la charge brillante des Bressans contre les positions ennemies l'avait dès l'abord signalé comme un brave soldat, et, à ces divers titres, il jouissait auprès des chefs de l'armée d'une certaine considération.

En voyant l'air grave et triste du jeune capitaine, d'Annebaut comprit qu'il s'agissait de quelque profond mystère.

— Voulez-vous, lui dit-il, que nous nous rendions chez M. de Saluces? nous prendrons M. de Montpesat en passant, et vous pourrez, d'un seul coup, instruire de ce que vous savez les trois principaux chefs de l'armée.

— Non, général, répondit Renaud, M. de Montpesat et vous, êtes les seuls devant qui je doive m'expliquer.

Vivement intrigué de cette exclusion, d'Annebaut envoya un de ses officiers chez M. de Montpesat, et, un moment après, celui-ci arrivait chez le gouverneur. Les deux généraux s'enfermèrent seuls avec Renaud, et tous trois prirent des siéges.

— Parlez, monsieur de Liobard, dit d'Annebaut en regardant attentivement le capitaine.

— Ce que j'ai à vous révéler, messieurs, est tellement grave, et j'éprouve une si vive émotion qu'il faut, pour m'engager à parler et à prendre le rôle d'accusateur, la conscience des dangers que court l'armée française tout entière, depuis ses généraux jusqu'au dernier de ses soldats, et la connaissance que j'ai de la loyauté de ceux à qui je m'adresse, répondit Renaud dont la voix tremblait.

Les deux officiers supérieurs le regardèrent avec anxiété.

— Quel que soit le résultat de ma révélation, quelque suite que vous y donniez, reprit le capitaine, soyez bien persuadés, messieurs, que je n'obéis qu'à un sentiment d'honneur et de devoir.

— Nous en sommes convaincus, répondirent courtoisement les deux chefs.

Alors Liobard raconta la visite mystérieuse de la dame voilée introduite la veille par une petite porte dans la partie du palais qu'habitait M. de Saluces.

A ce récit, d'Annebaut tressaillit.

— Vous êtes bien instruit, dit-il à Renaud : les hommes qui veillent pour mon service particulier m'ont rendu compte de cette visite, mais ils n'y ont attaché aucune importance. Un général ne peut-il recevoir une jeune et jolie femme en secret sans compromettre son armée?

— C'était un motif politique qui amenait cette dame auprès du lieutenant général du roi, reprit Liobard.

— Vous la connaissez? demanda Montpesat.

— Je la connais, fit Renaud.

— Continuez, dit d'Annebaut, persuadé qu'il s'agissait tout simplement d'une affaire d'amour.

— Cette dame, répondit Liobard, venait fixer avec M. de Saluces l'heure d'une entrevue secrète demandée à celui-ci par le général de l'armée impériale, Antonio de Leyva.

— Eh bien! fit Montpesat, nous y assisterons : M. de Saluces nous en donnera avis ce matin, sans aucun doute.

— L'entrevue demandée et accordée a eu lieu cette nuit, poursuivit le capitaine. Les deux généraux se sont rencontrés dans une maison isolée, de l'autre côté du Pô.

— Ah! sitôt! c'est étrange, s'écria Montpesat. Et savez-vous ce qui s'y est passé?

— L'Espagnol, reprit Renoud, a offert à M. de Saluces, au nom de Charles-Quint, de l'argent, des dignités et un fief.

— Et M. de Saluces a refusé? dirent à la fois les deux généraux, interrompant Liobard.

— M. de Saluces a tout accepté, répondit froidement le capitaine.

— Les preuves! s'écria en frémissant le brave Montpesat, qui ne pouvait croire à cette trahison, vous avez des preuves!

— J'étais là, dans la maison, caché, invisible, mais posté de manière à tout voir et à tout entendre, dit Renaud.

— Et vous avez vu?... demanda le commandant d'Annebaut.

— J'ai vu, répondit le capitaine, le général espagnol étaler sur la table devant laquelle ils étaient assis tous deux un brevet de pension, un brevet et un collier de membre de la Toison d'or, un acte qui promet le Montferrat à M. de Saluces, et j'ai vu M. de Saluces s'emparer des brevets, du collier et de l'acte, et les mettre dans sa poche.

— Et quel prix met à toutes ces faveurs l'empereur Charles-Quint, qui, dit-on, n'est pas fort généreux d'ordinaire? demanda Montpesat.

— Pour prix de ces faveurs, répliqua Liobard, M de Saluces livrera Turin, Fossano, Coni et l'armée française.

Les deux généraux s'agitaient sur leurs siéges, le rouge au front, voulant douter encore, et cependant vivement frappés de la parole de Liobard, nette, précise et empreinte de loyauté.

— J'ai tout dit, reprit le capitaine. Cette révélation était un devoir pénible, je l'ai rempli dans l'intérêt de la France, du roi et de l'armée. Nous sommes deux qui savons ce secret; l'un et l'autre nous garderons le silence pour vous laisser toute liberté d'agir.

— Nous vous remercions de l'avis que vous nous donnez, dit le gouverneur : si nous ne pouvons empêcher la trahison,

nous nous efforcerons, par notre courage, d'en rendre les effets moins désastreux.

Liobard se leva, salua les généraux et se retira. Au moment où il sortait, Montpesat lui pressa vivement la main.

Les paroles du capitaine avaient un tel cachet de vérité, que les deux chefs français ne doutèrent pas de sa sincérité.

— J'avais peu de confiance dans les talents militaires de M. de Saluces, dit d'Annebaut, mais je n'aurais pas soupçonné une aussi lâche trahison.

— Incapable de conquérir ce qu'il ambitionne, il l'achète, répliqua Montpesat; François Ier lui a refusé le Montferrat, qui n'est pas encore à nous, il le demande à Charles-Quint. Si on l'en croyait, ce principillon deviendrait le chef d'un puissant Etat en Italie.

— Qu'allons-nous faire, monsieur de Montpesat? dit le gouverneur. Quel moyen emploierons-nous pour nous assurer que la trahison de M. de Saluces est bien réelle et, si nous parvenons à acquérir cette certitude, à quel parti nous arrêterons-nous?

— Je ne sais, et le cas est embarrassant, répondit Montpesat. le marquis a toute la confiance du roi; il est son lieutenant général en Italie, le commandant en chef de l'armée, et, par conséquent, notre supérieur. Il nous est impossible de le faire arrêter sur le seul témoignage de M. de Liobard, sans preuves matérielles

— Peut-être saisirait-on chez lui les actes qui constatent sa trahison, hasarda le gouverneur.

— Quand même on parviendrait à mettre la main sur les brevets, les actes et le collier, répliqua Montpesat, M. de Saluces se défendrait avec succès en disant que l'empereur a, en effet, essayé de le gagner par ses offres, mais qu'il n'a lui-même rien accepté, rien promis et rien fait qu'on lui puisse reprocher.

— Vous avez raison, fit d'Annebaut: l'inaction de l'armée n'a pas permis à M. de Saluces d'agir en faveur de Charles-Quint; le marché date d'hier, c'est maintenant qu'il va commencer à en remplir les conditions; tenons-nous sur nos gardes pour l'en empêcher, c'est tout ce que nous pouvons.

Les généraux étaient dans un réel embarras : l'arrestation d'un général en chef, sa déposition par ses inférieurs, eussent été une si haute atteinte portée à la discipline, qu'ils avaient le droit d'hésiter; le roi regarderait de pareils actes contre son favori comme des actes de rébellion, de haute trahison, et les deux généraux payeraient peut-être de leur tête leur fidélité.

D'un autre côté, divulguer la révélation de Liobard sans agir contre M. de Saluces, c'était jeter la défiance dans l'armée, affaiblir son moral, provoquer sa désorganisation, et cela en pays étranger, en face de deux armées ennemies : les généraux ne pouvaient encourir une telle responsabilité.

Ils s'arrêtèrent au seul parti qu'ils avaient à prendre dans cette situation délicate : c'était de garder le silence, d'agir avec M. de Saluces comme par le passé, comme s'ils n'avaient aucun soupçon, et, en même temps, de prendre dans leurs commandements respectifs, dans l'étendue de leurs attributions, toutes les mesures capables de déjouer la trahison.

Les rapports entre les deux généraux et le lieutenant-général du roi restèrent donc les mêmes qu'auparavant. L'armée française occupait, entre autres places, trois positions importantes : Turin, Fossano et Coni. De leur conservation dépendait le maintien de la conquête; malheureusement, les fortifications de Turin n'étaient pas achevées, Montpesat avait commencé à en élever autour de Fossano, Coni était ouverte, et c'était là que M. de Saluces avait établi son arsenal.

Sans prendre conseil du lieutenant général, d'Annebaut fit proclamer partout qu'il était prêt à s'enfermer dans Turin, certain qu'il était de défendre cette place avec avantage, malgré l'inachèvement actuel des fortifications. M. de Saluces ne fit pas d'opposition à ce projet, mais il proposa de se borner à l'occupation de cette ville.

Montpesat comprit la pensée du traître, visita Fossano et déclara qu'il se faisait fort de fortifier cette place, si on voulait lui en fournir les moyens. La Roche du Maine, autre officier supérieur de l'armée française, homme de tête et de cœur, considérant que Coni était plus dans l'intérieur des terres, d'un abord moins facile que Fossano, penchait pour la conservation de Coni, de préférence à celle de Fossano, dans le cas où les Français ne pourraient défendre que l'une de ces deux places.

Cette diversité d'opinions, bien naturelle dans des circonstances difficiles, servait à M. de Saluces pour ajourner toute décision. Mettant la ruse au service de la trahison, il envoya au roi un courrier porteur de dépêches dans lesquelles il lui retraçait la situation et lui demandait l'autorisation de se borner à la défense de Turin. Bien que d'Annebaut et Montpesat ne témoignassent aucun doute sur la loyauté du lieutenant général, leur conduite était tellement opposée à ses vues, qu'il crut devoir se plaindre de ne pas trouver dans ces officiers supérieurs la soumission nécessaire au bien du service.

Le traître calculait bien en prenant ainsi les devants; il voulait rendre inutiles les efforts que ces officiers pourraient faire afin d'éclairer le roi sur ses manœuvres. Le calcul était habile.

Cependant François Ier, dans ses lettres à M. de Saluces, à d'Annebaut et à Montpesat, insistait vivement pour que l'on défendît en même temps Turin, Coni et Fossano; il voulait qu'on arrêtât à tout prix les Impériaux pendant quelques semaines, car il allait envoyer à son armée d'Italie des renforts qui permettraient de reprendre l'offensive.

Les ordres du roi étaient formels. Saluces feignit d'obéir. Montpesat et ses officiers déclaraient que les soldats aidés de huit à neuf cents pionniers pourraient en peu de temps élever à Fossano des travaux de défense qui permettraient de résister à l'ennemi. Ces travaux avaient été commencés par Montpesat avec les soldats seulement; il ne s'agissait que de les achever.

— Comment donc, messieurs, s'écria M. de Saluces, vous êtes admirables de courage et de dévouement! Dès demain, je vais engager tous les pionniers disponibles.

Il y avait, en effet, dans le pays une assez grande quantité de travailleurs dont la pioche et la brouette étaient au service de qui les payait. Piémontais et Italiens, placés entre une armée espagnole et une armée française, il leur était assez indifférent de travailler sur la rive droite ou sur la rive gauche du Pô, pourvu qu'on les payât

Le soir du jour où le marquis de Saluces avait promis d'inviter les pionniers à venir travailler aux fortifications de Fossano, il se retrouva seul dans son appartement avec un homme qui était son confident intime, son âme damnée, le comte de Poquepaille. Ce dernier parlait facilement le français, l'italien, l'espagnol; il était toujours par voie et par chemin, prenant tous les costumes, sans que personne, à l'exception du marquis, sût bien ce qu'il faisait.

— Eh bien! Poquepaille, lui dit M. de Saluces, tu as entendu l'engagement que j'ai pris? Ces enragés de Montpesat et de la Roche du Maine veulent absolument défendre Fossano.

— Et, s'ils y parviennent, répondit Poquepaille, vous perdez le Montferrat, car vous avez promis à Antonio de Leyva de lui livrer Fossano.

— Oui, et je vais lui expédier un courrier secret pour l'aviser de ce qui se passe. Veux-tu te charger de cette mission? dit M. de Saluces.

— Je suis toujours prêt à vous obéir, fit le comte : si vous me l'ordonnez, je pars; mais il y a peut-être un moyen plus facile et plus simple de se tirer d'affaire.

— Ah! tu crois? dit le marquis; voyons ton moyen.

— Il faut, disent les officiers français, huit à neuf cents pionniers.

— Oui, c'est le nombre qu'ils demandent.

— Où les prendront-ils?

— Il y en a partout, dans toutes les cabanes, dans toutes les fermes, depuis Carignan jusqu'à Fossano et Coni, dit M. de Saluces; on en trouvera autant qu'on en voudra.

— Sans doute, si on les y laisse, répliqua Poquepaille.

— Je ne puis pas les chasser, reprit vivement le marquis; ce serait dévoiler mes intentions.

— Les chasser! fi donc! il suffit d'employer des moyens de persuasion, dit le comte en souriant.

— Si tu en connais, fit M. de Saluces, tu vas me tirer d'un cruel embarras.

— Laissez-moi faire, reprit Poquepaille, et demain vous pourrez faire un appel à tous les pionniers : il n'y en aura pas un. Les Français ne pourront pas vous accuser de reculer, et vous aurez rempli vos promesses à Antonio, en mettant Montpesat dans l'impossibilité d'élever des remparts autour de Fossano.

— Va donc, s'écria le marquis avec joie, je te donne carte blanche.

Une heure après, et pendant toute la nuit, un homme vêtu en ouvrier du pays, monté sur un bidet, frappait aux portes des cabanes, des fermes, des auberges, sur les deux rives du Pô, et embauchait les pionniers pour aller travailler au quartier-général espagnol, à Villanova et à Asti. Il parlait au nom d'Antonio de Leyva et promettait double paie à ceux qui arri-

veraient les premiers. A ceux qui hésitaient, il donnait d'avance, à l'instant même, quatre jours de solde.

La nouvelle de cette bonne aubaine se répandit avec rapidité, colportée par les pionniers eux-mêmes qui, en partant, éveillaient et entraînaient leurs camarades. Durant toute la nuit, on vit filer des masses d'hommes traînant ou portant leurs outils du côté du camp des Impériaux. Le général espagnol, averti à temps de cette émigration, accueillit et occupa ces travailleurs.

Le lendemain, M. de Saluces fit proclamer un appel aux pionniers; il ne s'en trouva point : tous avaient disparu.

Montpesat frappait du pied avec impatience, avec colère, flairant la trahison, n'osant pas accuser le marquis de Saluces, qui n'avait pas quitté sa demeure depuis la veille.

— Rassurez-vous, général, s'écria tout à coup M. de Saluces comme frappé d'une inspiration soudaine, les ouvriers nous ont abandonnés, je vais vous en faire venir de mes Etats, qui seront bien supérieurs à ceux qui se sont enfuis.

— Que de temps perdu, que nous ne réparerons pas! disait Montpesat.

— Mais au contraire, répliquait M. de Saluces; ceux que je vais appeler sont de braves gens, propres à tout, également habiles à la manœuvre militaire et aux travaux de terrassement; ils seront à la fois de bons soldats et d'infatigables travailleurs.

Les jours se passaient, les pionniers n'arrivaient pas. M. de Saluces les promettait toujours.

— Mordieu! lui disait La Roche du Maine impatienté de toutes ces lenteurs, hâtez-vous donc, monsieur, car nous sommes bien décidés : notre zèle nous tiendra lieu de ce qui nous manque, et, si vos ouvriers n'arrivent pas, nous serons nos pionniers nous-mêmes : nous défendrons Coni ou Fossano.

— Toutes les deux! s'écria le marquis; je ne veux abandonner aucune de ces places. Fossano est la plus faible, je la défendrai en personne contre l'ennemi.

— Oh bien! lui dit l'officier, je connais un homme sur qui vous pouvez compter, qui s'engage à s'enfermer avec vous dans la place, et qui se fera un plaisir de vous obéir comme son devoir l'y oblige, et cet homme, c'est moi.

— J'y compte, monsieur, répliqua le lieutenant général.

Les officiers se séparèrent, mais le lendemain La Roche du Maine se présenta devant son chef.

— Je suis prêt, monseigneur, lui dit-il; quel jour aurai-je l'honneur de vous accompagner à Fossano?

— Rien ne presse, répondit le marquis; nous aviserons plus tard : la nuit porte conseil, les paroles du matin ne sont pas toujours celles du soir.

— Pour moi, répliqua tranquillement du Maine, mes pensées sont toujours les mêmes, au soir et au matin.

— Oh! non pas les miennes, dit M. de Saluces, du moins cette fois.

M. de Saluces se retira à Coni, d'où il devait envoyer les munitions nécessaires à la défense de Fossano. Montpesat et La Roche du Maine s'enfermèrent dans cette dernière place, et le général espagnol fut secrètement averti de la facilité qu'il trouverait à s'en emparer dans l'état de délabrement où étaient les travaux de défense.

Cependant Montpesat travailla avec ardeur à fortifier et à armer Fossano; il fit faire très-rapidement des levées en terre de six pieds de hauteur, qui, précédées d'un fossé, pouvaient arrêter le premier choc de l'ennemi et donner à François Ier le temps d'envoyer au secours de la place. Mais il ne suffisait pas d'avoir fait des remparts, il fallait les garnir de canons, et Montpesat en manquait, tandis que l'arsenal de Coni était abondamment pourvu.

Le commandant de Fossano faisait tous les jours demander au lieutenant général, artillerie et munitions. Les Espagnols étaient de l'autre côté de la rivière la Stura, qui couvrait les deux places, assez rapprochées l'une de l'autre et reliées par une route où les convois pouvaient passer sans danger. Il envoyait courrier sur courrier. M. de Saluces promettait tout et ne livrait rien, tenant ainsi les conditions de son marché avec Charles-Quint.

Au milieu de ces lenteurs, dont la révélation de Liobard semblait lui indiquer le but, M. de Montpesat monta à cheval, courut à Coni et réclama avec vivacité les munitions promises.

— Vous venez à propos, lui dit M. de Saluces, voici un convoi qui va partir pour Fossano, et vous en recevrez d'autres tous les jours, jusqu'à ce que votre armement soit complet.

Le général, en voyant les chevaux attelés aux canons et aux caissons, sentit évanouir sa colère, retourna à Fossano, où bientôt arrivèrent en effet deux canons, cinq barils de poudre et une provision de boulets. Les soldats qui les déchargèrent firent la remarque singulière que pas un des boulets n'était du calibre des deux pièces. Mais les chefs n'en conçurent pas d'ombrage : ce n'était là qu'un premier convoi, d'autres allaient se succéder sans interruption; il arriverait des canons pour ces boulets et des boulets pour ces pièces.

Le moment de la crise était venu : les convois promis à Montpesat, et composés de munitions de guerre, de provisions de bouche destinées à la garnison de Fossano, sortirent en effet de Coni; mais, au lieu de prendre la route de la place où les Français les attendaient, ils furent dirigés sur Revel, ville appartenant au marquisat de Saluces. C'est un des traits les plus piquants de l'histoire de ce rusé seigneur : il volait la France, il trompait l'Espagnol, et s'appropriait l'artillerie confiée à sa garde.

Il n'y avait pas moyen de dissimuler encore; les Français ne pouvaient plus douter de la trahison, et M. de Saluces n'attendit pas les mesures que les généraux auraient pu prendre contre lui. Dans la nuit suivante, il prit le chemin qu'avait pris son convoi, abandonnant Coni et Fossano à leur sort, et se rendit à Asti, où Charles-Quint venait d'arriver.

La trahison était consommée et avouée publiquement. Le général en chef d'une armée jusque-là victorieuse, conquérante, maîtresse des principales villes du pays envahi, l'homme comblé des bienfaits de François Ier, désertait à l'ennemi. L'histoire n'a pas assez de verges pour fustiger un tel homme.

CHAPITRE VI.

Tout avait été concerté entre Saluces et Antonio de Leyva : instruit par le traître de la triste situation de Fossano, le général espagnol ne voulut pas laisser aux Français le temps de s'y fortifier; il quitta son quartier et marcha en avant, sans déclaration de guerre. Il laissa le général Senlenghe devant Turin et se porta en personne devant Fossano que défendaient Montpesat, et sous ses ordres, La Roche du Maine et d'autres vaillants capitaines parmi lesquels M. de Belmont et le sire d'Holypherne.

De Leyva arriva à la hauteur de Fossano quelques jours après, passa la Stura, et se logea entre cette rivière et la place, à une portée d'arquebuse des remparts; il établit son quartier général dans un couvent de Saint-François, que Montpesat n'avait pas eu le temps de démolir.

Piémontais et Espagnols regardaient les Français comme perdus; on n'admettait pas qu'il leur fût possible de tenir, avec de simples levées en terre, dominées de plusieurs côtés, et qui devaient tomber bientôt sous les coups de l'artillerie ennemie.

L'armement de la place était incomplet, presque nul; les vivres étaient rares, l'eau manquait, les Français ne pouvant plus aller la puiser dans la Stura, dont l'ennemi tenait les deux rives. De Leyva connaissait parfaitement la situation de Fossano, et espérait faire la garnison prisonnière; mais il avait compté sans le courage des Français.

Trahis, abandonnés, à peine abrités derrière des fortifications insuffisantes, ceux-ci déployèrent un courage dont ils devaient donner souvent la preuve sur cette terre d'Italie partout arrosée de leur sang. De Leyva envoya des sommations qui restèrent sans réponse; il donna des assauts qui furent repoussés avec une énergie qu'il n'avait pas soupçonnée dans une position aussi fâcheuse, et il se vit obligé de faire un siége dans toutes les règles.

D'Annebaut bravait derrière les murs de Turin les attaques de l'ennemi. Il envoya à Montpesat les renforts dont il pouvait disposer. Renaud et Bastien arrivèrent à Fossano avec leur compagnie par le côté opposé à la Stura, et qui n'était pas occupé par l'Espagnol.

Les Français se battirent avec acharnement; mais, dès le troisième jour du siége, les batteries espagnoles avaient détruit tous les ouvrages de défense de la place. Un coup hardi pouvait seul sauver la garnison : celle-ci le tenta avec une incroyable audace, bien qu'elle eût devant elle des forces infiniment supérieures. Montpesat jugea avec une grande sûreté da coup d'œil des mesures à prendre, et ordonna une double sortie de la cavalerie d'un côté, de l'infanterie de l'autre.

L'infanterie, abritée par un chemin creux, marcha droit aux lansquenets impériaux et les attaqua vigoureusement; en même temps, la cavalerie, faisant un brusque mouvement de côté, les prit en flanc et en fit un assez grand carnage. Antonio de Leyva envoya un gros d'Espagnols au secours des lansquenets, et ce renfort fit changer un moment la face des choses; mais La Roche du Maine et les gentilshommes français, Belmont, Luyrieux, Liobard et les Bressans, se précipitèrent sur l'ennemi avec une fureur devant laquelle rien ne put tenir et les culbutèrent sur tous les points.

La déroute des Espagnols fut complète; les tranchées qu'ils avaient creusées furent comblées, et ceux qui les gardaient taillés en pièces. De Leyva lui-même n'échappa qu'à grand'peine. Atteint de la goutte, qui ne lui permettait pas d'agir librement, il fut porté à la hâte dans une chaise et déposé dans un champ de blé qu'heureusement pour lui on ne traversa pas, et il resta caché au milieu des épis, jusqu'au moment où les Français, trop peu nombreux pour songer à tenir la campagne, rentrèrent dans la ville que leur courage venait de sauver.

Cette défaite amena quelque mésintelligence entre les lansquenets et les Espagnols, qui s'accusaient mutuellement; mais cette victoire d'un jour, que l'on ne pouvait poursuivre, ne changeait pas la triste situation des Français manquant de vivres, de munitions, en face d'une armée bien pourvue et qui pouvait sans peine combler les vides qu'y faisait le combat. François Ier put alors sentir la faute qu'il avait commise en rappelant une partie de son armée. Le siége avait duré seize jours, lorsque Montpesat, visitant les magasins et voulant juger de ses ressources, trouva qu'il restait à peine des provisions pour quatre ou cinq jours et de la poudre pour soutenir un dernier assaut.

De son côté, le général espagnol ne pouvait comprendre cette résistance prolongée, cette constance dans une lutte sans espoir, et par une pensée toute naturelle, pensée de défiance qui est la première punition des traîtres, il soupçonnait M. de Saluces de l'avoir trompé. Afin de s'assurer de la situation des assiégés, de Leyva envoya à Montpesat un trompette intelligent, chargé de traiter de la rançon d'un officier fait prisonnier par les Français; mais en même temps le trompette avait pour mission secrète d'examiner, autant que possible, ce qui se passait dans la place. Antonio fit, par son émissaire, présenter ses compliments à La Roche du Maine, qui avait été son prisonnier à la bataille de Pavie, et lui fit demander s'il ne s'ennuyait pas de ne boire que de l'eau. L'Espagnol, comme on voit, mêlait un peu de plaisanterie aux plus sérieuses affaires.

Le soldat remplit fidèlement auprès de du Maine sa double mission; mais quand il parla au capitaine de l'ennui de ne boire que de l'eau, celui-ci se mit à rire.

— Parbleu! s'écria-t-il, le général est bien bon de compatir à nos peines, de s'inquiéter de notre sort; mais qui donc a pu le tromper ainsi? Je n'en suis point réduit à cette extrémité fâcheuse, tu vas le voir.

Il fit aussitôt apporter deux flacons d'excellent vin, les remit au parlementaire en le chargeant de les donner de sa part à Antonio de Leyva. La réponse était spirituelle, mais le capitaine faisait un réel sacrifice dans ce moment d'extrême pénurie.

— Eh! fit le général espagnol en recevant les flacons, puisqu'ils ont du vin de dessert, je vais leur envoyer des fruits.

En effet, il fit porter à Montpesat quelques paniers de fruits et une invitation à dîner pour La Roche du Maine.

Montpesat comprit que de Leyva était disposé à entamer une négociation; lui-même ne pouvait plus la repousser dans l'état où se trouvaient la place démantelée, la garnison affamée, incapable de résister longtemps. Il donna ses instructions à La Roche du Maine. Celui-ci se rendit au camp des Espagnols; il y fut reçu avec la plus grande distinction; beaucoup d'officiers vinrent le complimenter sur la belle défense de Fossano, et Antonio de Leyva, au lieu de l'attendre à son quartier général, se fit porter dans sa chaise au-devant de lui. Il était impossible de traiter plus courtoisement un ennemi.

Après le dîner se passa entre le général espagnol et La Roche du Maine une scène bien différente de celle qui avait eu lieu quelque temps auparavant entre le premier et M. de Saluces. Dans la maison de Toniella, où tous deux étaient venus comme des conspirateurs qui se cachent, le marquis transfuge avait été avide et hypocrite, de Leyva avait été froid et railleur. Dans la tente du général, où il s'était rendu en plein jour, au milieu des témoignages d'estime des ennemis, La Roche du Maine fut noble et digne, Antonio fut grand et généreux. Les hommes de guerre n'accablent pas un ennemi qui a montré de la constance et dont le sort trahit le courage. Le capitaine français obtint une des plus honorables capitulations qui aient été relatées dans les annales de la guerre.

Les principales conditions furent que les Français garderaient Fossano pendant un mois; que les Impériaux, pendant ce temps, fourniraient, contre argent, des vivres aux assiégés; que l'armée espagnole se retirerait derrière la Stura; que si, le délai expiré, les Français n'avaient pas été secourus, ils sortiraient de la ville avec les honneurs de la guerre, enseignes déployées, emportant armes et bagages; ils devaient seulement abandonner l'artillerie et quelques chevaux du train.

Montpesat signa ce traité dû au courage de la garnison, au talent qu'il avait déployé, et qui mettait à couvert l'honneur des soldats. Pour en garantir la fidèle exécution, il donna en otage La Roche du Maine, La Palice, fils du maréchal de Chabannes, d'Assier, fils du grand écuyer Galiot de Genouillac.

Charles-Quint trouva que son général avait été bien généreux pour les Français; cependant il ratifia la convention. L'article qui contrariait le plus vivement l'empereur était le délai d'un mois accordé à la garnison de Fossano. Cette capitulation est du 24 juin 1536, et Charles-Quint s'impatientait de voir son armée retenue en Italie pendant trente jours encore; il préparait l'invasion de la France, et ne cachait pas même ses espérances aux gentilshommes que Montpesat avait donnés en otage.

— Monsieur de La Roche du Maine, demandait-il un jour à ce dernier, combien me faudra-t-il de journées de marche pour aller d'Asti, où nous sommes, jusqu'au cœur de la Provence?

— Sire, répondit le capitaine français sans se déconcerter, il ne faut que dix journées, si l'assaillant n'est pas mis en déroute à la première affaire.

Charles-Quint sourit et continua ses préparatifs d'invasion.

— La Provence, disait-il, a fait partie du royaume d'Arles, elle appartient donc à l'Empire; les Provençaux sont mes sujets, et je vais leur faire visite.

— Votre Majesté les trouvera bien désobéissants, lui répondit La Roche du Maine.

— Quand ils verront ma belle armée, répliqua l'empereur, ils ne pourront pas s'empêcher de l'admirer.

— Oui, sire, fit le capitaine, si on ne leur en montre pas une plus belle.

Les jours de la trêve passaient ainsi. Il restait à savoir si François Ier n'enverrait pas de secours à ses braves soldats d'Italie qui tournaient leurs regards vers les Alpes ouvertes par leurs victoires.

En attendant que leurs espérances se réalisassent, la garnison se remettait de ses fatigues, les malades pansaient leurs blessures; Renaud songeait à Clémence; le Grand Bressan, qui s'était bravement battu sur les remparts ruinés et, dans la sortie victorieuse contre Antonio de Leyva, avait été constamment à la tête de ses cavaliers, chargeant avec ardeur, fredonnait maintenant des chansons italiennes apprises de la belle Paola, et qu'il avait traduites en patois bressan, à la grande joie de ses compatriotes.

Mais il avait épuisé bientôt son répertoire. Ce calme qui succédait à la tempête de la guerre était trop grand pour lui: il se fatiguait à regarder inutilement tous les jours sur la route de l'Apennin et sur la route des Alpes, par lesquelles les Français pouvaient venir; il s'ennuyait et commençait à trouver le temps bien long loin de la belle Romaine qu'il adorait.

Si la Stura, qui passait devant Fossano, avait coulé vers Turin, il eût été capable de construire un radeau avec quatre planches et de s'y embarquer, au risque de recevoir quelque coup d'arquebuse des Espagnols; mais elle l'eût mené, à travers mille détours, à Alexandrie, et ce n'était pas de ce côté qu'il voulait aller.

Les Impériaux, en se retirant sur la rive droite de la Stura, avaient laissé libre la route de Fossano à Turin, où le Bressan désirait ardemment se rendre. Il y avait d'une place à l'autre, pour les besoins du service, un échange fréquent de courriers entre Montpesat et d'Annebaut. Bastien s'en aperçut en allant se promener sur cette route où ses pensées le ramenaient souvent.

En voyant ces hommes courir librement vers Turin, il se demanda s'il ne pourrait pas se transformer pour un jour en courrier. Il y avait une grave difficulté: la garnison, si elle n'était pas secourue, devait rentrer en France et ne pouvait laisser aucun homme à Turin; les otages répondaient de la stricte exécution du traité. Bastien ne pouvait donc obtenir l'assentiment du général. Il alla au plus court et s'entendit avec un courrier qui consentit à le laisser partir à sa place.

Il fallait encore le consentement de Renaud; il le lui demanda.

— Vous allez faire quelque folie, lui dit le capitaine. Si vous n'alliez qu'à Turin, il n'y aurait pas grand danger; mais ce n'est pas là le but de votre voyage. Or, les avant-postes espagnols viennent jusqu'aux bords du Pô, Turin est fermée, le pont n'est pas libre, et la rive droite, en face de la ville, doit être fort dangereuse.

— Voulez vous me donner un message pour madame Toniella? dit gaiement Bastien.

— Non, répondit Liobard.

— M'autorisez-vous, au moins, à lui porter vos compliments? reprit le Grand Bressan.

— Pas davantage, fit Renaud; je craindrais d'assumer la responsabilité de votre mort.

— Diable! voilà qui va compliquer la situation, dit Bastien.

— Comment cela? demanda en souriant le capitaine qui comprenait parfaitement la pensée de son lieutenant.

— C'est bien simple, fit celui-ci, qui ne prit plus la peine de cacher une partie de son projet: si vous m'aviez donné un message pour madame Cassio, j'allais droit chez elle; comment, je n'en sais rien, mais enfin j'y allais, je lui remettais votre lettre et je voyais en même temps ma belle Paola.

— Croyez-moi, reprit Renaud, allez à Turin puisque vous le voulez; faites savoir à Toniella et à sa sœur que vous y êtes venu dans l'espérance de les voir, mais ne traversez pas le fleuve, ou vous courrez grand risque de ne pas revenir.

Bastien ne répondit pas; Renaud reprit:

— Si vous n'êtes pas tué, ne tardez pas à rentrer à Fossano, car je vais être inquiet sur votre sort.

— A la garde de Dieu... et de l'amour! fit le Grand Bressan.

Bastien s'éloigna. Muni des papiers du courrier qu'il remplaçait, il s'élança sur la route de Turin, la joie au cœur, — son cheval avait des ailes, et arriva rapidement. Il remit les dépêches qu'il apportait au général d'Annebaut, et comme il ne devait repartir que le lendemain, il ne songea plus qu'aux moyens de voir sa chère Paola.

Dans les circonstances actuelles, il n'était pas facile à un officier français d'arriver à la demeure de Toniella: Turin n'était pas investie, mais assiégée, et les Espagnols occupaient devant la place la rive droite du fleuve.

Le pont était gardé, du côté de la ville, par les soldats de François I[er], de l'autre, par les soldats de Charles-Quint; il fallait une passe de d'Annebaut pour sortir de la ville et y rentrer, une passe des chefs espagnols pour parcourir le territoire occupé par les Impériaux, ainsi que pour le quitter, et en supposant que Bastien obtînt la première, ce qui était douteux, il ne saurait sous quel prétexte demander la seconde. Pour abréger les formalités, il résolut de se passer de l'une et de l'autre.

Le jour même de son arrivée, il sortit de Turin, vêtu en paysan piémontais, par la porte à laquelle aboutit la route de Chivas, armé d'un excellent poignard caché sous ses vêtements, portant à la main un grossier bâton dans lequel était artistement cachée une épée. Il arriva jusqu'à la petite Doire, la traversa sur le pont de la route, et suivit sa rive gauche jusqu'à l'endroit où elle se jette dans le Pô; là, il n'y avait pas de pont, le fleuve était large, il faisait encore jour, et passer à la nage c'eût été éveiller des soupçons, dans le cas où les Espagnols auraient surveillé la rive.

Bastien aperçut un pêcheur, lui fit signe de s'approcher et lui demanda en italien de le transporter de l'autre côté. Celui-ci secoua la tête en examinant ce paysan de si bonne mine, mais l'officier tira quelques pièces d'argent qui parurent lever les difficultés.

— Venez et couchez-vous dans le bateau, dit le pêcheur.

Bastien se coucha et le batelier, tout en ayant l'air de suivre le courant, manœuvra habilement et aborda au-dessous d'un petit bois qui s'avançait sur le fleuve.

— Dans deux heures je reviendrai ici, dit l'officier avant de quitter la barque; voulez-vous m'attendre et me ramener à l'autre bord? je triplerai la somme que je vous ai donnée tout à l'heure.

— Je vous attendrai, répondit le pêcheur, et je ne vous demande pas où vous allez...

— A un rendez vous d'amour, interrompit vivement Bastien, à qui n'avaient pas échappé les regards curieux de l'Italien.

— Bien, bien! reprit celui-ci, je ne veux pas savoir vos affaires; mais, croyez-moi, en quittant la barque, tournez le dos au fleuve et marchez droit devant vous jusqu'au premier chemin. Alors, allez où vous voudrez; mais tenez-vous sur vos gardes en passant près des taillis, et surtout n'entrez pas dans ce bois qui est là sur votre droite: il y a souvent des Espagnols en observation, et je crois qu'ils guettent les voyageurs pour les dépouiller autant qu'ils surveillent les Français.

— Je vous remercie, dit Bastien, je suivrai vos instructions.

Il sauta sur le rivage, et marchant en effet droit devant lui, il atteignit le chemin. Là, il s'orienta; il était tout à fait nuit et il se trouvait en dessous et assez loin de la maison de Toniella. Il évita le bois en faisant un détour et passa sur le penchant de la colline. Plusieurs fois il crut entendre sous les arbres et dans les herbes des sussurrements indiquant la présence de quelques hommes; mais il marchait avec précaution, et, sans savoir s'il avait été aperçu, il arriva auprès de la demeure de Toniella, se demandant s'il entrerait par la porte ou par la haie, et fort indécis sur cette question délicate.

— Cette femme est aux Espagnols, se disait-il: c'est son droit, et je n'ai rien à y voir; mais il peut y avoir chez elle quelque officier de l'armée impériale, et ma présence la compromettrait. D'un autre côté, je n'ai pas le droit de pénétrer dans cette demeure en sautant par-dessus la haie, quand on ne m'attend pas, comme un maraudeur.

Et Bastien cherchait un troisième moyen, mais n'en trouvait pas.

Liobard et lui n'avaient revu ni Toniella, ni Paola, depuis la nuit où M. de Saluces avait vendu son armée aux Espagnols. La jeune veuve était déjà fort éprise de Renaud, mais l'indignation qu'il avait montrée en voyant ce honteux marché, la colère avec laquelle il avait déchiré les sauf conduits qu'elle lui offrait, l'avaient tout à fait subjuguée. Il se mêlait bien quelques calculs politiques à sa pensée d'attacher Renaud à elle, — sans doute elle espérait l'amener à servir un jour la cause de Charles-Quint, — mais en réalité l'amour l'emportait sur toutes les autres considérations.

De Leyva, quand il avait porté son quartier général en face de Turin, au bord du Pô, était venu faire une visite de cérémonie à madame de Cassio, accompagné de plusieurs officiers de son état-major. Depuis, quelques-uns de ces derniers, frappés de la beauté des deux sœurs, avaient écrit et demandé la faveur de les visiter quelquefois. Toniella avait refusé poliment en alléguant la réserve que lui imposait son veuvage; mais le véritable motif de son refus était la crainte que Liobard, s'il apprenait ces visites, en conçût quelque ombrage. Elle conservait donc l'espérance de le revoir bientôt.

Complétement étrangère à la politique, aux combinaisons de sa sœur, Paola aimait le beau Bressan sans songer à Charles-Quint, ni à François I[er], disposée à suivre sans lutte le parti que son mari embrasserait. Bien souvent Paola regardait du côté de Turin, bien souvent elle allait rêver sous les orangers où elle avait passé de douces heures avec Bastien. En apprenant que les Bressans avaient été envoyés à Fossano, en voyant une partie de l'armée espagnole s'éloigner de Turin pour aller faire le siége de Fossano, la pauvre Paola avait pleuré: ceux qui partaient allaient se battre, celui qui devait tuer le Grand Bressan était peut-être là sous ses yeux.

Souvent Paola s'accoudait à la fenêtre qui ouvrait sur le chemin, à l'heure où Bastien avait coutume de venir; elle écoutait les pas, elle regardait les rares passants, et la tristesse se faisait de plus en plus dans son cœur.

Le soir où Bastien traversait le fleuve pour se rendre auprès de Paola, obéissant à une pression inconnue, à une puissance mystérieuse qui s'exerce sur le corps et sur l'âme sans que nous en ayons conscience, la jeune fille était agitée, inquiète, sans avoir aucun motif de l'être ce jour-là plus que la veille. Elle allait de sa chambre au jardin, regardait par-dessus la haie, remontait chez elle, passant dans l'appartement de sa sœur, sans précipitation, mais sans pouvoir tenir en place.

Tout à coup, elle sentit son cœur se dilater; sa poitrine oppressée respira plus à l'aise; elle sourit en jetant à sa sœur étonnée un regard splendide où se peignaient en même temps l'amour et le bonheur, et courut à la fenêtre, l'ouvrit avec rapidité, se pencha et poussa un cri de joie.

— Qu'est-ce? fit Toniella.

— Bastien! dit Paola avec un nouveau sourire plein d'une joie ineffable.

Toniella tressaillit en pensant à Liobard. Paola appela une servante, lui ordonna d'aller ouvrir, mais dans son impatience elle y courut elle-même.

— Ma Paola! dit Bastien, vous m'avez donc vu?

— Je t'ai vu dans mon cœur, je t'ai senti venir dans ma pensée, fit Paola ivre de bonheur.

Ils montèrent rapidement chez Toniella; mais, après que le

Grand Bressan fut entré, celle-ci regardait encore la porte.
— Vous êtes seul? dit-elle avec anxiété.
— Je suis seul, répondit Bastien.

Toniella pâlit; ses yeux s'attachèrent sur Bastien, cherchant sur sa figure l'annonce d'un malheur; mais elle n'y vit que la joie qui rayonnait de son cœur sur son visage.
— Où est-il? lui dit-elle.
— A Fossano, répliqua l'officier.
— Il est blessé?
— Non; il est triste.
— Pourquoi n'est-il pas venu?
— Cela n'est pas possible.
— Mais vous!...
— Oh! moi, dit Bastien en jetant à Paola un regard dont elle comprit toute la signification, mais que sa sœur ne vit pas, moi... je pouvais m'absenter sans inconvénient; le chef d'une compagnie ne le pouvait pas.
— Il ne vous a pas donné de lettre pour moi? reprit Toniella.
— Je suis parti à l'improviste, sur un ordre du général.
— Sans voir M. de Liobard?
— Je l'ai vu, nous avons parlé de vous, mais il ne voulait pas croire que je pourrais arriver jusqu'ici.
— En effet, comment vous y êtes-vous pris? demanda Toniella.

Bastien raconta ce qu'il avait fait, et les deux sœurs s'aperçurent seulement alors qu'il portait des vêtements de paysan. Toniella regardait sa sœur, puis Bastien qui avait bravé les périls pour la voir un moment, et blessée au cœur, mais résignée, elle pensait à Liobard.

Le beau lieutenant de Renaud songeait sérieusement à épouser Paola, qu'il aimait avec ivresse; Paola ne cachait pas le bonheur que lui donnait cette pensée, et Toniella promettait d'obtenir le consentement de ses parents. Mais au milieu de la lutte, à ce moment surtout où il était impossible de prévoir les événements, il ne fallait pas songer à un mariage. Bastien voulait, au surplus, avoir l'assentiment de son père, et, d'un commun accord, le mariage fut remis à la conclusion de la paix entre les Français et les Espagnols, ou, si la guerre durait trop longtemps, à un moment du moins plus favorable.

L'heure du départ était venue; Bastien devait rentrer à Turin dans la nuit et en repartir le matin pour Fossano; il dit adieu à Toniella, pressa Paola contre son cœur et se mit en route pour regagner le bord du fleuve où il comptait trouver le bateau. Le bonheur lui faisait oublier les recommandations du pêcheur: il marchait assez vite; car, au lieu de deux heures, il en avait passé trois auprès des deux sœurs; il avait le sourire aux lèvres et avait pris le chemin le plus court sans songer aux dangers du bois devant lequel il arrivait. Tout à coup un halte-là! prononcé en espagnol retentit à ses oreilles et deux soldats armés se trouvèrent devant lui.

Brusquement tiré de sa rêverie, de ses doux songes d'amour, le Grand Bressan s'arrêta, regarda les deux soldats et leur dit en italien:
— Que voulez-vous? Laissez-moi passer!
— Qui êtes-vous? Que faites-vous ici au milieu de la nuit et où allez-vous? demanda l'un des soldats.

Ces paroles avaient été prononcées en espagnol; Bastien ne les comprit pas; il en devina le sens, grâce à quelques mots qui sont des points de repère dans toutes les langues dérivant du latin, et il répondit en italien:
— Je suis habitant de Chivar, je viens de faire mes affaires et je retourne chez moi.

Les Espagnols ne comprirent pas un mot et ne devinèrent rien.
— Suivez-nous, dirent-ils.

Bastien ne bougea pas. Un des soldats lui montra la route qu'il venait de parcourir, Bastien lui montra la route opposée qu'il voulait suivre. Les soldats se mirent à rire; l'un d'eux saisit le bras de Bastien, pendant que l'autre, regardant la tournure militaire, la haute taille du jeune homme, murmurait en espagnol:
— C'est un espion français!

CHAPITRE VII.

Il y a des injures que l'on comprend sans savoir la langue dans laquelle on les prononce. A ce mot d'espion, le rouge monta au front de Bastien, et en même temps une affreuse pensée lui traversa l'esprit: il était Français, officier, armé et sur le territoire occupé par l'ennemi. Conduit en présence d'un chef espagnol, son déguisement ne donnerait peut-être pas le change; il n'oserait pas prendre un faux nom, indiquer un faux domicile, dans la crainte de voir découvrir la ruse.

Reconnu ou non pour appartenir à la garnison de Fossano, on pouvait le prendre pour un espion, ainsi que le disait le soldat et, à ce titre, le faire arquebuser, ou lui infliger le supplice ignominieux de la corde, sans lui donner le temps de se faire réclamer.

Invoquer le témoignage de madame Cassio était une ressource, mais ce moyen offrait un autre danger: Antonio de Leyva aurait sans doute égard à ce témoignage, mais le gouverneur de Turin, mais le commandant de Fossano, qui le croyaient dans la place, s'ils connaissaient les menées diplomatiques de cette dame, ne pourraient-ils le prendre pour un traître?

Espion d'un côté, traître de l'autre, c'était affreux des deux côtés. Toutes ces idées passèrent dans son esprit avec une rapidité extraordinaire; il en fut un moment atterré, anéanti.

Tout à coup, il releva la tête avec vivacité, ses yeux brillaient d'un éclat sauvage: son plan était arrêté. Il regarda attentivement le soldat qui le tenait encore vigoureusement par le bras et celui qui, sans le toucher, le serrait de très-près: il les vit se faire des signes d'intelligence fort significatifs, et comprit qu'il courait un troisième danger auquel il n'avait pas songé d'abord. Les paroles du pêcheur lui revinrent à l'esprit; ces hommes n'auraient pas la patience de le conduire au quartier général, ni à leur capitaine: ils allaient l'assassiner dans l'espérance de trouver sur lui quelque argent ou quelques bijoux.

Cette nouvelle perspective n'était guère plus agréable que les autres, et Bastien prit soudain son parti. Il fit encore quelques pas tranquillement au milieu des deux soldats, examinant son terrain; puis, choisissant bien le moment favorable, d'un violent coup de coude dans la poitrine, et d'un vigoureux coup de genou, il étendit au milieu de la route celui qui lui serrait le bras, sauta par-dessus et s'enfuit à toutes jambes dans la direction du bateau.

Ces mouvements avaient été si prompts que les deux soldats n'avaient pas eu le temps de soupçonner ses intentions. Mais ils n'étaient pas hommes à abandonner leur proie. L'Espagnol tombé se releva promptement et, suivi de son camarade, se mit à la poursuite du fugitif avec une rage qui doublait la rapidité de ses pas.

Léger, bien découplé, et leste comme un chamois, le Grand Bressan gagnait du terrain. Les Espagnols craignirent de voir leur aubaine leur échapper, et, au risque de la partager avec d'autres, l'un d'eux poussa un cri particulier. Aussitôt Bastien entendit sortir des champs et des halliers plusieurs voix qui répétèrent le même cri.

La situation devenait de plus en plus périlleuse: les voix partaient de tous les côtés, à droite, à gauche, en avant, en arrière; un moment encore, et c'en était fait, Bastien était enveloppé, l'ennemi allait venir dans toutes les directions.

Tout à coup, Bastien s'arrêta et fit volte-face: l'Espagnol, qu'il avait renversé tout à l'heure et qui était le plus rapproché, se précipita sur lui avec fureur; mais au même instant, il tomba de nouveau. Cette fois, il ne se releva pas: le poignard du Grand Bressan était entré jusqu'au cœur. Le soldat ne poussa pas un cri. Malheureusement, en retirant son poignard, Bastien en brisa la lame, qui était prise dans une boucle de fer du fourniment.

Il ne restait à l'officier que l'épée cachée dans le bâton, que les Espagnols ne lui avaient pas enlevé; mais il n'eut pas le temps de la tirer: l'autre soldat avait dégainé et il arrivait; il fondit sur Bastien, l'épée droite et tenue par un bras solide, de manière à le percer de part en part. Le Bressan, qui n'avait pas bougé, para le coup avec son bâton. Il était temps.

L'Espagnol furieux saisit vivement le bâton de la main gauche et porta un second coup d'épée de la main droite. Bastien fit un saut de côté et tira vivement l'épée du bâton que le soldat tenait fortement de l'autre bout. Au même instant, l'Espagnol roulait par terre, mortellement frappé.

D'autres soldats arrivaient, répétant leurs cris; mais les premières voix qui les avaient appelés ne parlaient plus, et, dans l'obscurité, ils ne savaient dans quelle direction aller. Bastien comprit à leurs cris les positions qu'ils occupaient et essaya de passer entre deux groupes encore à une certaine

distance l'un de l'autre. Il y parvint en courant et arriva au bord du Pô.

La barque n'y était plus

Le pêcheur avait attendu longtemps, bien au-delà de l'heure fixée; il serait probablement resté là toute la nuit, mais, quand il entendit les appels des soldats, il devina ce qui se passait et dit en soupirant :

— Allons, le malheureux est pris! Je retournerai seul à l'autre bord.

Quelques minutes après il s'éloigna de la rive, craignant, s'il était aperçu en station en cet endroit, de recevoir un coup d'arquebuse ou une flèche. Les soldats de ce temps-là étaient d'assez mauvais chrétiens qui, pour passer le temps, pouvaient bien prendre un pauvre homme pour but de leurs coups, comme s'ils tiraient à la cible.

Il quitta donc le rivage, mais le cœur gros, comme s'il abandonnait un homme en péril, comme s'il désertait. Ce pêcheur, habitué à l'eau sur laquelle il vivait autant que dans sa maisonnette, connaissait les remous, les *dormants* du fleuve, endroits où un bateau peut s'arrêter sans être entraîné à la dérive par le courant. Sans savoir s'il pourrait être utile à celui qu'il avait conduit sur la rive espagnole, retenu par ce sentiment indéfinissable qui ne nous permet pas de nous éloigner du théâtre d'un drame sanglant avant que tout soit fini, le pêcheur se réfugia dans un de ces *dormants*, où un coup de rame donné de temps en temps maintenait sa barque sans effort.

De cette station au milieu de l'eau, il suivait les péripéties de l'action qu'il ne pouvait voir et dont son oreille lui indiquait les phases. Il entendait les voix des soldats errant à droite et à gauche, et s'étonnait de ne plus ouïr celle des deux hommes qu'il avait jugé marcher dans la route, qui avaient jeté les premiers cris auxquels les autres répondaient.

— Cela est étrange, se dit tout bas le pêcheur : il y en a là deux qui, tout à l'heure, appelaient leurs camarades et qui maintenant ne parlent plus. Ce paysan que j'ai passé pourrait bien être un rude jouteur avec son modeste bâton!

Il donnait un nouveau coup de rame et attendait encore.

Le malheureux Bastien, ne trouvant plus la barque, craignant de se tromper d'endroit, ému de tout ce qui venait de se passer, courait le long du fleuve, revenait sur ses pas, n'osant pas appeler dans la crainte de révéler sa présence aux soldats, essayant de percer l'ombre et ne découvrant rien dans la zone assez restreinte que son regard pouvait embrasser. Cependant, il avait été vu et entendu par des soldats espagnols qui, ayant veillé dans le silence et l'obscurité de la nuit, percevaient les moindres bruits et voyaient dans l'ombre. Ils s'approchaient de différents côtés, formant un demi-cercle dont le fleuve était la corde; la fuite était impossible. Bastien allait inévitablement tomber entre leurs mains; il n'avait plus qu'une chance de salut... et des plus douteuses. Il n'hésita pas et se précipita dans le fleuve, après avoir passé son épée dans une boutonnière de son vêtement. Les Espagnols étaient au bord... ils n'avaient que des épées et des hallebardes; ils virent le Grand Bressan, après avoir plongé, reparaître à la surface, mais n'osèrent pas le suivre.

Le Pô était large, rapide et profond. Bastien était un habile nageur, mais tout à coup il ressentit au bras droit une douleur qu'avivait la fraîcheur de l'eau : dans sa lutte avec les deux soldats, il avait été blessé et ne s'en était pas aperçu; maintenant il sentait son bras se paralyser. Quelque inaccessible que l'on soit à la peur sur un champ de bataille, entouré de soldats amis et ennemis, enflammé par le combat, on peut être saisi d'une profonde horreur, d'une espèce de vertige en se trouvant, au milieu de la nuit, emporté par le fleuve, blessé, sachant des ennemis sur la rive que l'on quitte, n'espérant pas trouver une main secourable sur celle que l'on désire atteindre.

Bastien nageait encore, mais ses forces faiblissaient; le courant, qu'il ne maîtrisait plus, commençait à l'entraîner, à le rouler à travers les vagues... Il se sentit perdu et jeta involontairement, par un acte tout mécanique, un long cri de désespoir, un de ces cris poignants, terribles, qui sortent de la poitrine seulement dans les moments suprêmes et qui vont remuer, déchirer instantanément l'âme de celui qui les entend.

Nul cri ne répondit à celui du Grand Bressan. L'officier enfonçait... Il n'avait point encore perdu connaissance, il sentit qu'il touchait le fond. Alors, dans un dernier effort, poussant vigoureusement ses pieds contre le gravier, il remonta droit à la surface, la moitié du corps hors de l'eau.

A ce moment, une main vigoureuse le saisit, l'enleva, et il tomba dans le bateau, exténué et tout sanglant.

Le pêcheur avait entendu son cri d'angoisse, avait compris, et s'était dirigé avec rapidité vers le point d'où la voix était partie.

Sans prononcer une seule parole, manœuvrant de manière à ce que ses avirons ne fissent pas clapoter l'eau, le pêcheur rama vigoureusement vers la rive gauche, qu'il toucha enfin. Il remonta jusqu'au point de départ et aborda. En sortant du bateau, il conduisit Bastien à sa demeure, le déshabilla, fit sécher ses habits devant un feu de menu bois et de vergnes recueillis sur les bords du fleuve, et pansa aussi bien que possible la blessure qu'il avait reçue au bras, qui heureusement n'était pas dangereuse.

La femme et les enfants du pêcheur dormaient dans une pièce voisine de celle où celui-ci était avec Bastien. Habitués aux absences nocturnes du pêcheur, ils étaient sans inquiétude et ne s'éveillèrent pas.

Après les premiers soins donnés à son hôte, le pêcheur lui servit quelques mets et plaça sur la table une pinte d'un gros vin noir d'Italie que, dans ce moment, Bastien trouva du meilleur goût et auquel tous deux firent honneur.

Ils avaient jusque là échangé peu de paroles; mais les verres se choquaient et les langues se délièrent. Le pêcheur prit la lame d'acier qu'il avait retirée des vêtements de l'officier, en examina le fini, la solidité, et lui dit en souriant :

— Il paraît que vous vous êtes bien servi de votre épée : vous avez, si je ne me trompe, étouffé la voix dans la poitrine des deux premiers qui ont crié pour appeler leurs camarades.

Bastien, à son tour, examinait cet homme qui devinait si juste, et, satisfait de son examen, il répondit sur le même ton :

— Il y allait de ma vie, et j'ai fait de mon mieux.

— Eh bien! reprit le pêcheur d'un air mystérieux, avez-vous vu ce que vous vouliez voir, et chasserez-vous bientôt ces Espagnols maudits et ces reîtres allemands de l'autre bord?

— Je vous ai dit la vérité, répliqua le Grand Bressan, j'allais à un rendez-vous d'amour; il a failli me coûter cher, mais je ne pensais pas ce soir à autre chose.

— Ah! vous êtes méfiant, fit le pêcheur d'un air mécontent; moi, je n'ai passé une partie de la nuit à vous attendre que parce que je vous ai pris pour un soldat et un Français.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit Bastien, en tendant la main à son sauveur, je suis l'un et l'autre; je me suis battu au passage de la Grande Doire, j'ai pris part à la défense de Fossano, tant qu'a duré le siége; mais, franchement, je viens de voir une jeune et belle fille dont j'ai fait la connaissance quand j'étais en garnison à Turin, avant la défection de M. de Saluces.

— Dieu punisse le traître, sauve les Français et l'Italie! réplique le pêcheur d'une voix triste.

—Puissent Dieu et François I[er] vous entendre! s'écria Bastien.

Le jour commençait à paraître. Bastien cacha son épée dans une branche de sureau que le pêcheur évida, dit adieu à son hôte et voulut lui faire accepter sa bourse.

— Non, dit le pêcheur, je ne veux rien; je suis heureux de vous avoir sauvé, ne me gâtez pas mon bonheur. Où allez-vous d'ici?

— A Turin, et de là à Fossano, répondit Bastien.

— Eh bien! vous reviendrez de ce côté, puisque vous êtes amoureux : venez me voir, c'est tout ce que je vous demande; et si votre armée quitte l'Italie, que ce ne soit pas pour longtemps!

Les deux hommes se séparèrent sur le seuil de la maison du pêcheur, et pendant que celui-ci allait prendre quelque repos, Bastien retourna à Turin. Dans la matinée, il reçut les dépêches du général d'Annebaut pour M. de Montpesat, monta à cheval et reprit la route de Fossano, où il arriva souffrant et accablé de fatigue, après une nuit si doucement commencée, où les heures d'amour avaient été suivies de tant de périls.

Liobard attendait impatiemment son arrivée, se reprochant déjà sa complaisance. En le voyant pâle et défait, mais s'efforçant de faire bonne contenance, il secoua tristement la tête, sans demander aucune explication, sans paraître s'apercevoir de sa blessure. Le Grand Bressan lui raconta son entrevue avec les deux sœurs, et ne dit pas un mot des dangers qu'il avait courus. Au bout de quelques jours, sa blessure était guérie; il oublia ses angoisses au milieu des Espagnols pour ne se souvenir que de l'amour de Paola.

Les dépêches de d'Annebaut n'étaient pas de nature à satisfaire Montpesat et à encourager les espérances de la brave garnison de Fossano : les troupes si imprudemment licenciées n'étaient pas reformées; l'armée qui devait aller au secours de Turin, de Fossano et de Coni, n'existait pas. Le roi avait dit aux généraux d'Italie : « Gardez trois places et comptez sur des renforts, j'irai moi-même vous délivrer. » La petite

armée avait obéi aux ordres du roi, et on a vu avec quel courage, quel dévouement, au prix de quels sacrifices; mais le roi ne tenait pas ses promesses : pas une légion, pas une compagnie ne gravissait les Alpes.

Le délai d'un mois stipulé dans la capitulation accordée par Antonio de Leyva allait expirer, et nulle troupe ne paraissait. Le général espagnol repassa la Stura et reprit la position qu'il occupait lors du siége, et Charles-Quint put se flatter de l'espérance que bientôt rien n'arrêterait plus sa marche triomphante.

Les Français restèrent à Fossano jusqu'à la dernière heure fixée par la convention, et jetant un regard de tristesse sur cette ville, sur ces remparts qu'ils venaient de relever et qu'ils laissaient aux ennemis, ils sortirent et défilèrent, enseignes au vent, en présence de l'armée impériale dix fois plus nombreuse que la garnison, et qui admirait leur constance dans le malheur.

Cette sortie honorable où les soldats étaient justement fiers de ce qu'ils valaient, des périls bravés, des douleurs souffertes, fut leur dernière satisfaction, le dernier moment où éclatait encore leur puissance. Une morne tristesse s'empara d'eux dès qu'ils eurent dépassé les lignes de l'armée impériale, dont ils entendirent les fanfares annoncer la prise de possession de Fossano.

Forcés, après une courte occupation, d'abandonner l'Italie où leurs premiers pas avaient été si rapides et si glorieux; inquiétés dans leur marche par les gens d'armes qui, au mépris de la capitulation, sortaient des villes occupées par les troupes ennemies et attaquaient les soldats isolés; assaillis par les paysans des montagnes qui se courbent sans résistance devant le conquérant, tuent et pillent le vaincu, les Français de Fossano prirent la route de Briançon par Fenestrelles.

Ils s'en allaient, la rage au cœur, la mort à l'âme, la malédiction aux lèvres, regardant venir derrière eux une armée espagnole, allemande et italienne, qui allait, conduite par Charles-Quint en personne, envahir les champs plantureux de la Provence.

Il ne restait plus aux Français de leurs conquêtes en Piémont que la ville de Turin, mais dès ce moment cette place était enveloppée de tous côtés par les Impériaux.

La compagnie de Liobard, faisant partie de la garnison de Fossano, allait rentrer en France, ainsi que les troupes bressanes commandées par les sires d'Holypherne et de Belmont. Ces deux derniers contenaient mal leur douleur et leur indignation contre François Ier, qu'ils avaient bravement servi et dont l'abandon pouvait leur être si fatal. Liobard voyait au terme de sa route la douce et gracieuse figure de Clémence, et, distrait par l'amour, oubliait sa situation politique. Son lieutenant Bastien ne quittait qu'avec peine l'Italie, où il laissait Paola, et il eût volontiers pris la place d'un autre officier dans la garnison de Turin, tout assiégée qu'elle était, si cela eût été possible. Mais il n'y fallait pas songer.

La troupe commandée par Renaud et Bastien était placée à l'avant-garde, qui recueillait les détachements épars sortant des petits cantonnements de Savigliano, Carmagnola, de Pignerol, et leur indiquait leur ordre de marche.

Moment douloureux que celui où l'on abandonne un pays conquis! on se compte, on s'appelle, on est inquiet sur le sort d'un camarade, d'un ami que l'on ne voit pas dans les rangs; on craint d'oublier des hommes que l'on ne retrouvera plus

Cette avant-garde avait dépassé Fénestrelles et se dirigeait vers Sézame en suivant la rive gauche de la Cluzone lorsque, à un détour de la route, deux femmes voilées et montées sur des mules sortirent d'un groupe inoffensif de paysans qui regardaient passer les soldats. L'une alla droit à Liobard, l'autre mit sa monture au pas du cheval de Bastien, et toutes deux alors levèrent leur voile.

Surpris de cette apparition inattendue, Renaud, en voyant Toniella, ne put réprimer un mouvement de mécontentement qui n'échappa point à la jeune veuve.

Quant à Bastien, étonné et charmé tout à la fois, bénissant l'heureuse inspiration qui lui permettait de revoir celle qu'il aimait, il tendit la main à Paola en souriant et la jeune fille mit sa main dans celle de son amant.

— Monsieur, dit Toniella à Renaud, je regretterais vivement d'être venue de Turin jusqu'ici dans le seul but de vous voir, si ma présence vous était pénible.

— Pardonnez-moi, madame, répliqua Renaud : au moment où vous m'êtes apparue, je regardais cette armée vaincue, fugitive, et je pensais avec amertume à M. de Saluces, qui a préparé notre défaite.

— Laissons de côté le souvenir de cette nuit douloureuse où vous avez vu les deux généraux chez moi, reprit Toniella avec émotion : je n'étais pas un agent, mais une confidente, et j'aurais voulu vous le cacher. Aujourd'hui, le désir de vous servir personnellement, vous, monsieur de Liobard, m'a conduite ici; me permettez-vous de m'expliquer?

Renaud la regarda et, sans répondre, fit un signe d'assentiment.

— Le moment est suprême, poursuivit la dame : les armes vont décider d'une manière définitive entre l'Espagne et la France. Les préparatifs des Impériaux sont immenses, leur armée formidable; le choc sera terrible. J'ai voulu vous révéler, des plans de Charles-Quint, ce qui touche votre province et peut, en conséquence, intéresser votre maison et votre fortune. Êtes-vous disposé à m'écouter?

— Parlez, madame, répondit Renaud, frappé du ton grave et triste de Toniella.

— L'empereur descend les Alpes et envahit la Provence, reprit celle-ci.

— C'est le bruit public, dit Renaud, et sans doute le roi François Ier opposera quelque résistance à l'empereur.

— Les armes décideront, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, fit Toniella. Je suppose l'empereur victorieux : la Provence conquise, il en distribuera les terres, les seigneuries, les fiefs, à ses officiers, aux veuves de ceux qui l'ont servi fidèlement.

— J'apprendrai avec joie, madame, que vous aurez eu part aux libéralités de l'empereur, répondit Renaud courtoisement et sérieusement.

— Merci, dit la jeune veuve; l'empereur me l'a promis et j'y compte. Mais Charles-Quint ne veut pas se borner à la conquête de la rive gauche du Rhône : il entend s'emparer de la Bourgogne.

— Cela sera peut-être bien difficile, fit Renaud; son armée pourra être arrêtée à chaque pas.

— Sans aucun doute, répondit Toniella, mais ce qui sera moins difficile, c'est de rendre la Savoie, la Bresse et le Bugey au duc Charles, qui y compte beaucoup d'amis et de partisans. C'est là l'intention formelle de l'empereur. Afin d'éviter les obstacles dont vous parlez, il compte attaquer la Bourgogne par la Bresse.

— Eh bien?... fit Liobard devenu tout à fait sérieux.

— Eh bien! votre châtellenie de Saint-Sorlin vous échappera, et je ne sais pas ce que fera le duc à l'égard des seigneurs bressans qui servent contre lui, dit Toniella.

— Nous avons des armes, fit Liobard, et, comme vous avez pu le voir, nous savons nous en servir. Nous invoquerons Dieu et notre épée.

— La victoire trahit les plus braves quelquefois, reprit la dame.

— Sans doute, répondit Liobard, c'est la chance commune. A quoi bon prévoir le malheur, quand on est décidé à faire tous ses efforts pour le conjurer? Riche et puissant, je suis soldat : si la guerre m'enlève mes domaines, il me restera mon nom et mon bras.

— Dans ce cas, monsieur, il vous restera plus encore, si vous le voulez, dit gravement Toniella. La veuve du capitaine Cassio n'a jamais aimé que son mari; sa conduite a été à l'abri de tout soupçon et son cœur est pur. Estimée et honorée de l'empereur, elle recevra de lui une seigneurerie, et si un brave capitaine, dépossédé par le duc de Savoie, lui offrait sa main, Charles-Quint donnerait à celui-ci un apanage qui le rendrait tout à fait indépendant de sa femme.

— Je suis profondément touché, madame, de vos offres généreuses et de la dignité que vous y mettez, dit Liobard ému, et je vous dois une confidence que j'aurais dû vous faire plus tôt. Avant de venir à l'armée d'Italie, j'ai donné mon cœur et ma foi à une jeune fille. Son père sert dans cette armée. Elle m'aime, elle m'attend : je dois la demander en mariage à mon retour. Manquer à la foi promise serait indigne d'un chevalier.

Toniella essuya une larme.

— Monsieur, reprit-elle, la victoire vous avait amenés de ce côté des Alpes; vous n'êtes vaincus ni par la ligue italienne, ni par les Espagnols; vous êtes abandonnés par François Ier. Souvenez-vous de moi, et si jamais mon intervention peut vous être utile, invoquez-la; je n'y mets pas de condition.

— Merci, madame, je n'oublierai jamais votre générosité, je serai heureux si les événements me permettent un jour de vous prouver toute ma reconnaissance, répliqua Renaud avec émotion.

Les choses se passaient tout autrement, à quelques pas de

là, entre Bastien et Paola. L'officier témoignait toute sa joie de la bonne pensée qui avait amené sur son passage la belle Romaine. Paola racontait la douleur qu'elle avait éprouvée, la crainte dont elle avait été assaillie en apprenant, le lendemain de sa visite, qu'une lutte avait eu lieu durant la nuit entre des Espagnols et un inconnu qui en avait tué deux. Bastien souriait.

— Ma belle amie, dit-il gaiement, j'ai couru grand risque de ne pas vous revoir. Si le Pô m'avait emporté près de votre demeure, je me serais consolé en pensant que je serais enterré par vos soins, et que vous mettriez des jasmins sur ma tombe; mais il me roulait à la dérive; vous n'auriez pas su ce que j'étais devenu et vous m'auriez cru infidèle : mon âme en eût été grandement affligée.

Paola regardait son amant avec joie, souriait comme lui du danger passé, et, sans en prévoir d'autres, tous deux se promettaient de se revoir bientôt.

Tuniella salua Renaud, Bastien embrassa Paola. L'armée continuait sa marche. Les deux sœurs disparurent, l'une triste et rêveuse, l'autre le cœur plein d'amour et d'espérance.

Pendant que l'armée française, après tant de courage dépensé en pure perte, tant de souffrances héroïquement supportées, s'acheminait à travers les Alpes, abandonnant un pays si rapidement conquis, si malheureusement perdu, devançons les troupes bressannes sur les bords de l'Ain.

CHAPITRE VIII.

Les trois filles d'Holypherne, en l'absence de leur père, vivaient solitaires dans leur immense château, dont les étrangers franchissaient rarement la porte. Elles se réunissaient d'ordinaire dans une salle commune, autour de Gertrude, se livraient aux travaux ou aux amusements qu'elles préféraient, et, de ces quatre femmes groupées dans ce salon, on eût pu faire un délicieux tableau.

Gertrude avait alors cinquante ans : sa figure, sillonnée de rides, était empreinte de calme, de placidité, sans manquer de distinction; ses cheveux étaient entièrement blancs et faisaient ressortir des traits qui avaient dû être beaux vingt-cinq ans auparavant. Comme autrefois, gouvernante des trois sœurs, elle exerçait dans le château une autorité réelle, mais qu'elle savait rendre douce. C'était un de ces vieux serviteurs qui ont vu quelquefois naître plusieurs générations dans la même famille, *ont fait leurs enfants des enfants de leurs maîtres*, les ont élevés, les ont vus grandir, ressentant leurs chagrins, leurs plaisirs, grondant le matin, se dévouant le soir; qui, fidèles dans l'adversité plus encore que dans les jours heureux, restent parfois seuls, vivants débris oubliés par le temps, à pleurer sur la tombe de ceux qu'ils ont vus naître.

Gertrude était venue au château avec mademoiselle de Menthon, lors de son mariage avec le sire de Luyrieux; elle élevait les enfants de la jeune femme, morte sitôt, gémissant sur le caractère dur et inflexible de Georges, cherchant à secouer le froid glacial qui, dans cette solitude, tombait sur le cœur des trois jeunes filles, qui n'avaient plus de mère.

Brune comme une Italienne, Philiberte, douée d'une voix très-belle, chantait souvent les ballades nouvelles, accompagnant les notes de sa voix pleine et suave des sons d'une harpe, instrument alors fort en usage. Cette harpe, en ébène, faisait ressortir la blancheur de son bras et la transparence de ses doigts effilés. Elle était d'une beauté angélique, lorsque, promenant ses doigts sur les cordes, elle levait les yeux vers le ciel, comme pour lui demander l'inspiration musicale.

Sous son front lisse, ombragé par une puissante chevelure noire, de beaux sourcils formaient une ligne pure, nette et légèrement arquée. La peau de Philiberte avait le riche éclat de la jeunesse, et ses joues fines, polies, duvetées comme la pêche, n'appâlissaient point le rose de ses lèvres diaphanes et ressemblant à de la cornaline. C'était un de ces admirables types que l'imagination du peintre peut enrichir, mais qu'il ne reproduit jamais tel qu'il est. Sous ces formes suaves et bien modelées, on devinait une âme active, un cœur qui n'attendait qu'une étincelle pour brûler du feu de la passion.

Loyse faisait de la tapisserie; sa main effleurait délicatement son métier à broder, sur lequel sa tête s'inclinait, et cette pose faisait ressortir ses belles épaules et la cambrure de sa taille fine et élégante. Rien n'était plus gracieux que le profil de sa tête ovale et mignonne, plus correct et plus pur que les lignes de cette figure, modèle vivant d'une Vierge de l'Albane ou du Corrége. De longs cils de jais voilaient ses yeux, et l'ombre qu'ils projetaient semblait entourer ses paupières d'une légère teinte d'azur. Brune comme Philiberte, Loyse avait plus de pâleur. Il y avait en elle moins d'animation; son regard était moins vif, mais plus velouté; ses mouvements ondulaient et trahissaient je ne sais quoi de mélancolique et de voluptueux qui faisait rêver.

Huguette, toute jolie, avec ses seize ans, ses cheveux blonds qui tombaient naturellement bouclés sur son col de neige, était appuyée sur le bord d'une fenêtre ouverte. Svelte et gentille comme une gazelle, elle avait toute l'insouciance de son âge, toute cette grâce de la jeunesse qui commence, de l'enfance qui dure encore. Ses formes délicates et frêles semblaient se développer entre l'innocence qui tout ignore et les premières aspirations de la puberté ; oiseau qui vit son premier printemps, essaie ses premiers chants, étend pour la première fois ses ailes au milieu d'un espace inconnu. Accoudée sur la fenêtre, de l'une de ses mains elle soutenait sa tête, de l'autre elle effeuillait des fleurs de jasmin dont les branches grimpaient le long du mur, s'épanouissaient autour de la fenêtre, cherchant à pénétrer dans l'appartement. Elle était au milieu d'une auréole diaprée, comme une fleur de lotus à travers les larges feuilles, comme une perle dans les algues marines.

Les trois sœurs formaient encore un groupe des plus gracieux lorsque, assises sous les arbres de la terrasse et brodant au même métier une riche tapisserie, elles devisaient avec animation des pensées de leur cœur; elles étaient plus belles encore lorsque, se tenant par la main, elles dansaient sur la pelouse aux accords d'un instrument manié par quelque mendiant aveugle qu'on avait laissé pénétrer dans l'intérieur du château; il y avait un charme indicible dans leurs mouvements, quand, entrelaçant leurs bras pour se donner plus de force et assurer leurs pas, elles descendaient le sentier escarpé qui, en dehors des murs du château, conduisait au bord de la rivière; mais rien n'était plus coquet, plus joli que le tableau qu'elles présentaient quand, attachées l'une à l'autre par leurs bras tendus et leurs écharpes flottantes, elles gravissaient les rochers comme trois beaux oiseaux qui dédaigneraient un moment de se servir de leurs ailes.

Vraiment, il leur fallait bien cette animation de la jeunesse, pour supporter la vie que leur faisait le sir d'Holypherne dans sa forteresse triste et déserte! Elles avaient besoin de la brillante fantasmagorie qui, à dix-huit ans, pare toute chose d'une auréole de plaisir et de bonheur; les beaux rêves de la pensée pouvaient seuls faire oublier la réalité. Leur imagination riche et luxueuse ne s'arrêtait jamais. Que de brillants chevaliers erraient dans les nuages, montés sur de beaux palefrois et armés de longues lances, accourant au tournoi que l'on voyait s'étendre sur un autre point du ciel! Que de longues files de cavaliers se déroulaient dans la vallée au crépuscule du soir, quand les dernières lueurs du jour se projetaient par les découpures du Revermont! La nuit, quand les rayons de la lune illuminaient la rive opposée, que d'amoureux attentifs ne trouvait-on pas dans les pointes de roc qui s'élevaient silencieuses au-dessus des flots!

Quand le monde extérieur vous manque, on se renferme en soi-même, on cherche dans son cœur les émotions qui ne viennent pas du dehors, et en l'absence de tout mouvement imprimé par une impulsion extérieure, on vit de sa pensée. Ainsi faisaient les trois jeunes filles d'Holypherne, réellement séparées du monde comme si elles eussent été prisonnières dans le donjon. La répulsion que les seigneurs bressans et bugistes éprouvaient pour Georges de Luyrieux, les soupçons qui planaient sur lui, sa cruauté, son orgueil, condamnaient ses enfants à l'isolement, élevaient un mur autour d'elles.

Plusieurs fois les jeunes seigneurs avaient été émus de la beauté de ces belles filles qui apparaissaient de loin en loin dans les fêtes, rares comme le martin-pêcheur que l'on voit, à de longs intervalles, confier ses ailes brillantes et son col azuré aux vents qui se brisent sur les rives de l'Ain. Ces magnifiques vierges passaient dans les rêves de ces jeunes hommes; la pensée bâtissait pour Loyse, pour Philiberte, pour Huguette, des boudoirs charmants dans les tourelles solitaires qui baignent leurs pieds dans le Surand, la Reyssouse, la Valserine, le Rhône et l'Albarine; l'imagination leur avait construit des barques pavoisées pour aborder sur les îles solitaires et fleuries, avait animé la solitude d'un château par les cris joyeux des enfants que ces belles épouses devaient donner à l'amour. Et toujours douces pensées, rêves sédui-

sants, imaginations aventureuses avaient dû s'arrêter, se briser, replier leurs ailes devant des volontés invincibles.

Nul seigneur ne voulait que son fils s'alliât avec le seigneur d'Holypherne, entrât dans la famille du brigand de la montagne. On aimait les jeunes filles, on ne pouvait pas les épouser; elles trouvaient de la sympathie dans tous les regards, elles comprenaient instinctivement l'amour qu'elles inspiraient, et nul prétendant ne se présentait, nul père ne venait demander à Georges de Luyrieux la main de l'une de ses filles pour son fils.

De tous les seigneurs ses voisins, Renaud avait le premier touché le territoire français, et il avait immédiatement gagné le Bugey. A Juzerieux, il laissa la direction des affaires militaires à Bastien. Il n'y avait en ce moment ni danger à braver, ni combat à soutenir : il courut à Belmont, où Clémence et sa mère le reçurent avec joie : pour l'une, c'était le bien-aimé qui allait devenir l'époux; aux yeux de l'autre, c'était l'ami, le brave chevalier qu'elle appellerait bientôt son gendre; et puis il apportait une bonne nouvelle, celle du retour du mari et du père qui devait combler toutes les espérances.

Clémence aimait Renaud sincèrement, de toute la puissance de son âme; mais c'était une de ces natures qui ne manifestent pas bruyamment les mouvements de leur cœur : eaux qui paraissent calmes précisément parce qu'elles sont les plus profondes, dont la surface ne dit pas les tempêtes qui agitent le fond. Elle parlait peu, mais elle contemplait le beau Liobard de son œil bleu, de son regard limpide, s'enivrait doucement de sa voix, de ses paroles, et sentait au cœur un bonheur qu'elle n'aurait pas pu exprimer, mais qui était cependant vif et énergique.

Le jeune capitaine, que nous avons vu si déterminé devant l'ennemi, avait le bon goût de ne pas amener la conversation sur les périls de la campagne, sur les combats auxquels il avait pris part, sans y être directement provoqué par madame de Belmont qui, depuis longtemps habituée aux récits de guerre, y prenait toujours un vif intérêt. Ces racontances de batailles, de simples rencontres, de siéges et d'assauts, étaient alors les légendes qui charmaient les châtelaines et leurs filles.

En revanche, Liobard parlait beaucoup plus de son amour, des souvenirs que, sur les bords de la Sesia, du Pô et de la Stura, il gardait de celles qui habitaient le Valromey; il redisait d'une voix pleine de séduction les douces pensées qui l'avaient occupé durant les jours d'absence, les gracieux mirages que sa fantaisie créait et déroulait dans les contrées alpestres qu'il venait de parcourir. Clémence était heureuse de se savoir si tendrement aimée, et sa mère, à qui Liobard rappelait ainsi les beaux jours de sa jeunesse, souriait aux paroles de Renaud et au bonheur de sa fille.

Le beau capitaine, tous les jours, franchissait l'espace de Saint-Sorlin à Belmont, passait quelques heures au château et s'en retournait le soir, toujours plus épris de Clémence. L'image fugitive de Toniells ne passait pas dans ses doux rêves et ne jetait pas d'ombre sur son amour.

M. de Belmont et Georges de Luyrieux étaient restés à l'arrière-garde de la petite armée d'Italie. Leurs vieilles bandes marchaient avec une lenteur calculée, prêtes à tourner bride au premier signal, s'il arrivait un secours inespéré, recueillant sur leur route tous les soldats qui n'avaient pu suivre les premières colonnes. Les deux seigneurs qui, sur les bords de la Sesia, avaient conclu un double pacte d'alliance, ne rentrèrent donc en France que quelques jours après Renaud.

Ils suivirent les pentes des Alpes, traversèrent le Rhône et bientôt touchèrent aux limites du Valromey. La troupe d'Holypherne continua sa route vers la citadelle, sous la conduite d'un lieutenant, et M. de Belmont emmena avec lui son compagnon d'armes, qu'il voulait présenter à sa famille. Celui-ci se fit accompagner seulement de quelques hommes d'armes et de quelques pages.

Le soleil était près de disparaître derrière le Revermont lorsque les cavaliers aperçurent de loin les tourelles de Belmont. Ses derniers rayons faisaient étinceler les neiges et les glaces éternelles qui couvrent les hauts cimes des Alpes d'un manteau d'hermine, et sur ces blancs tapis ressortait le noir mat des lugubres sapins et des fayards.

Le fond de la vallée ne recevait aucun éclat de ces dernières lueurs du jour, et le bois que la troupe avait encore à traverser, avant d'arriver au pied de Belmont, était déjà plongé dans cette demi-obscurité qui porte à l'âme le recueillement. C'était un grand bois de chênes aux longues branches rapprochées les unes des autres qui s'élevaient depuis cent ans pour trouver un peu de soleil au dessus de ces profondeurs. De la montagne avaient roulé d'énormes blocs de rocher, et c'était un spectacle pittoresque et étrange que celui de ces blocs détachés, que nulle terre végétale ne recouvrait, et sur lesquels cependant s'élevaient des arbres cramponnés au roc par des racines étendues entre toutes les fissures, serrées entre toutes les crevasses.

Au moment où Belmont et Luyrieux sortaient du bois, Renaud s'éloignait d'un autre côté, descendant du château et songeant à Clémence près de laquelle il avait passé plusieurs heures. Il avait abandonné les rênes de son cheval habitué à cette route qu'il parcourait tous les jours, et s'en allait, le cœur plein de toutes les douces espérances que donnent la jeunesse et l'amour.

La bannière du Valromey arriva devant les murs du château : M. de Belmont commanda de faire halte et fit sonner d'une longue trompe par un héraut d'armes; bientôt des sons semblables à ceux qu'on venait d'entendre répondirent du manoir où tout sembla s'agiter, dont les fenêtres s'illuminèrent et dont on vit la cour d'honneur resplendir de la lumière des torches de résine. Le héraut d'armes sonna de la trompe une seconde fois et les chaînes du pont-levis s'abaissèrent en grinçant.

Bientôt M. de Belmont fut dans les bras de sa femme et de sa fille, et la soirée fut toute joie et fête. Cependant la présence de Georges apporta quelque gêne aux épanchements de la famille; Clémence, dont le cœur s'ouvrait à l'amour, qui rend clairvoyant et susceptible, trouva plus d'une fois le regard du sire de Luyrieux attaché sur elle, et ce regard lui parut si étrange qu'elle en fut intimidée.

Le lendemain, les premières lueurs du matin avaient à peine frappé les hauteurs de Belmont que Clémence descendit sur la terrasse, où la veille elle avait entendu avec bonheur Liobard parler de son amour et de ses projets d'avenir. Le sommeil de la jeune fille avait été agité, troublé par des songes pénibles. Elle rappelait tous les doux souvenirs du jour précédent, cherchait sur le sable l'empreinte des pas de son amant, et abandonnait les boucles de sa belle chevelure blonde au vent frais du matin, comme s'il devait emporter la tristesse qui voilait son front et emplissait son cœur, sans qu'elle en devinât la cause.

Ses regards se promenaient vaguement dans l'espace, et des larmes tombaient en perles sur ses joues, semblables aux gouttes de rosée qui, à mesure que le soleil s'élevait, scintillaient sur les fleurs et se coloraient de leurs reflets de rubis et d'émeraude. Elle ne jouissait pas du délicieux spectacle déroulé autour d'elle, où tout était souriant et calme; elle essayait de secouer la terreur vague, sans motifs, qui l'oppressait et qu'elle ne pouvait s'expliquer.

L'Océan s'émeut dans la profondeur de ses abîmes, il fait entendre de sourds mugissements, il a ses tempêtes intérieures et cachées alors que le ciel est encore pur, la foudre en repos, et que le vent silencieux ne soulève pas les flots à la surface. Cependant, averti par un pressentiment qui ne l'égare jamais, ou par une science inconnue à l'homme, l'alcyon gagne le rivage, et à ce signe le pilote inquiet promène ses regards sur tous les côtés de l'horizon, découvre un point noir à peine visible, mais destiné à s'étendre bientôt comme un voile sinistre sous la voûte du ciel, et devine la tempête.

Clémence était l'alcyon : à l'accablement de son cœur, elle sentait venir l'orage; mais moins habile que lui, elle ne prévoyait pas d'où il éclaterait, et moins heureuse, elle ne pouvait pas le fuir.

Pendant ce temps, un grand mouvement régnait dans le château. Les valets empressés allaient d'un appartement à l'autre, enlevaient les housses des meubles, époussetaient et s'efforçaient de rendre à toutes choses l'éclat un peu terni durant l'absence du maître. M. de Belmont avait ordonné d'ouvrir et de disposer avec luxe le grand salon d'honneur qui ne servait qu'aux grandes cérémonies d'apparat et avait été complétement abandonné depuis la guerre.

Cet ordre et ces préparatifs causaient quelque surprise, car le bruit des revers de l'armée d'Italie s'était répandu dans le pays et on savait bien que les soldats qui revenaient n'avaient pas de victoire à célébrer.

Le retour de M. de Belmont et de sa compagnie fut connu en quelques heures dans les environs, et bientôt on vit arriver au château une foule de seigneurs, parents, alliés ou voisins, une foule de notables des communes du ressort de la seigneurie de Belmont, qui venaient saluer le chef du Valromey. Celui-ci les reçut avec cordialité et les retint à un banquet improvisé en leur honneur.

Le vieux soldat mit ses convives à l'aise en déployant lui-même une grande gaieté. La conversation roula naturellement

sur la guerre d'Italie, et M. de Belmont trouva l'occasion de raconter les hauts faits du sire d'Holypherne, comment il lui avait sauvé la vie sur la Doire, et surtout comment il avait décidé le sort du combat de Fossano en chargeant à propos les Espagnols. Il parla de l'amitié qu'il lui portait, de la dette contractée envers lui et que rien ne pourrait acquitter; il en fit le héros de la fête, si bien que les seigneurs qui ne connaissaient pas personnellement Luyrieux regardèrent comme des calomnies les bruits répandus dans le pays sur ses cruautés.

CHAPITRE IX.

Liobard était arrivé chez M. de Belmont dans le milieu de la journée, ne pouvant pas se douter de ce qui se préparait, certain de l'amour de Clémence et de l'appui de sa mère. Il n'était pas venu seul comme la veille, mais il s'était fait accompagner de plusieurs membres de sa famille et de ses amis les plus intimes; il portait ses plus magnifiques vêtements, et les femmes qui le voyaient passer sur son fringant cheval, la plume flottante, sa bonne mine rehaussée par l'espérance, disaient en souriant : Voilà monseigneur Liobard qui s'en va en conquête!

Renaud fut surpris et quelque peu attristé de voir la foule qui remplissait le château. M. de Belmont ne vit dans l'apparat de sa visite que le désir de fêter avec éclat son retour et un hommage à sa haute position, et s'en montra fort satisfait; la femme et la fille du vieux seigneur comprirent mieux l'intention du jeune capitaine, et elles se regardèrent d'un air d'intelligence, lorsqu'il leur apprit en particulier que le soir même il demanderait la main de Clémence.

Mais jusqu'à l'heure du dîner M. de Belmont fut constamment entouré d'une foule nombreuse, ou occupé à donner des ordres, à recevoir les nouveaux venus; et, quand on se mit à table, Renaud n'avait pas pu trouver un moment favorable pour entretenir le vieux seigneur d'une aussi grave affaire.

Pendant ce repas, qui aurait eu peu de charmes pour elle sans la présence de Renaud, Clémence resta préoccupée, dominée par la crainte d'un malheur inconnu, regardant son amant à la dérobée, évitant le regard de Luyrieux qui lui faisait froid au cœur, s'isolant autant que possible par la pensée, songeant que Renaud, lui aussi, aurait sauvé la vie de son père, s'il en eût trouvé l'occasion, comme il avait honoré l'étendard du Valromey dans les champs d'Italie.

Le dîner terminé, les convives passèrent dans le salon d'honneur, immense pièce dallée en marbre, autour de laquelle régnait une bordure en mosaïque formant encadrement. Dans le milieu s'épanouissait un roson représentant trois montagnes groupées et supportées par des atlantes. Cet ensemble avait un aspect sévère et grandiose.

Le plafond, fort élevé, s'arrondissait en voûte et se divisait en quatre compartiments dans lesquels un maître inconnu avait peint à fresque quatre faits d'armes auxquels avaient pris part des membres de l'ancienne famille de Belmont. Les murs étaient couverts de portraits disputant à l'oubli le souvenir de la grandeur ou de la nullité de ceux qu'ils représentaient.

M. de Belmont prit place sur un fauteuil à dossier droit et plat, à supports d'ébène tournés en spirale et garnis d'une serge rouge à laquelle pendaient de longues franges d'or. Puis, après une heure donnée aux conversations particulières, aux remarques sur les tableaux, aux anecdotes sur les hommes dont les figures y étaient reproduites, M. de Belmont ramena la conversation sur la dernière campagne d'Italie.

— Messieurs, dit-il tout à coup au milieu de l'attention générale, je vous ai vanté tout à l'heure le courage du chevalier d'Holypherne, seigneur de Luyrieux, de Montvéran, de Cule, de Prougin et de la Velière. Le possesseur de ces fiefs importants, le soldat dont le courage a tant de fois décidé de la victoire, le chef respecté des rois de France eux-mêmes, devient aujourd'hui l'allié du Valromey; dans les circonstances difficiles où nous pouvons nous trouver bientôt placés, il s'engage à défendre nos domaines en même temps que les siens. Un traité à cet égard a été conclu entre lui et moi; j'en suis heureux, car il me permet de récompenser dignement les services du chevalier en lui donnant ce que j'ai de plus cher.

Et soudain, se levant, et montrant sa fille qui, absorbée dans ses pensées, ne prêtait aucune attention aux paroles de son père, il ajouta :

— Voici, messieurs, le gage de l'alliance.

En même temps, il prit Clémence par la main et la présenta à Georges en disant :

— Ma fille, voilà ton époux.

L'étonnement était général, et un silence glacial accueillit cette déclaration. Clémence s'était laissé conduire sans comprendre l'intention de son père et ne soupçonnant pas que les louanges prodiguées à M. de Luyrieux fussent le prélude de l'annonce de son mariage; mais aux dernières paroles de son père, coup de foudre inattendu, elle poussa un terrible cri de douleur et sentit son cœur se serrer: une pâleur de mort couvrit son visage, et la malheureuse enfant alla tomber évanouie sur les genoux de sa mère, qui était à la fois étonnée, émue et courroucée, car M. de Belmont ne lui avait pas dit un mot de son projet.

Renaud ne put comprimer les élans de son cœur : il se leva vivement et courut vers Clémence. Madame de Belmont l'arrêta d'un regard, et son mouvement rapide ne fut pas remarqué au milieu de la confusion que fit naître l'évanouissement de Clémence. Madame de Belmont, sans mot dire, mais le rouge de la colère au visage, entraîna sa fille hors du salon et lui prodigua des soins qui lui rendirent bientôt le sentiment de sa situation.

Georges de Luyrieux s'était levé en voyant tomber Clémence; il reprit sa place quand elle eut quitté l'appartement; Renaud s'agitait fiévreusement, contenant avec peine son désespoir; autour d'eux, les jeunes gens échangeaient des regards significatifs et douloureux; quelques-uns chuchotaient bien bas. M. de Belmont, demeuré impassible, expliqua du ton le plus simple la cause de ce qui venait d'arriver: sa femme et sa fille, dit-il, avaient jusque-là ignoré ses intentions qu'il aurait déclarées seulement quelques jours plus tard, s'il n'eût pas trouvé dans la réunion imprévue et spontanée de ce jour l'occasion de les faire connaître aux seigneurs, ses amis et ses voisins; dès lors l'émotion de Clémence devait paraître toute naturelle : elle était l'effet de la surprise.

Quelques vieux seigneurs donnèrent à ces paroles un sourire d'assentiment, complimentèrent Georges sur son prochain mariage, sur la beauté et la jeunesse de sa fiancée. Mais cette scène laissa une impression pénible dans l'esprit de ceux qui connaissaient les habitudes et les mœurs du sire d'Holypherne. Peu à peu ceux-ci prirent congé de M. de Belmont, prétextant l'éloignement de leur demeure, et bientôt il n'y eut plus au château que les parents et les amis intimes de la maison. Liobard resta, avec ces derniers, en proie à la plus poignante anxiété, mais ne voulant pas s'éloigner sans avoir des nouvelles positives de Clémence, et attendant une occasion de parler à madame de Belmont.

En ce moment, un domestique vint prier M. de Belmont de passer dans la chambre de sa femme, et le vieux seigneur le suivit. Madame de Belmont était debout, pâle, la lèvre tremblante; Clémence était assise dans un fauteuil, le sein haletant, dans un état de prostration complète.

— Comment se fait-il, monsieur, dit madame de Belmont avec dignité, que la compagne de votre vie, la mère de votre enfant, n'ait pas reçu la confidence de vos projets, qu'elle en soit réduite à les apprendre quand vous voulez bien les divulguer aux étrangers?

— Une occasion s'est présentée, je l'ai saisie, répondit le vieux seigneur. Cette nouvelle doit vous être agréable : à moins de donner à Clémence un roi pour mari, il est impossible de rêver une alliance plus haute et plus utile.

— Monsieur, reprit la mère, le sire de Liobard est d'une maison aussi grande, aussi noble que celle de Luyrieux; il aime votre fille, il en est aimé; il allait ce soir même vous demander sa main, et, je dois vous l'avouer, j'ai encouragé des espérances que je comptais vous voir combler.

M. de Belmont fronça le sourcil, regarda sévèrement sa femme sans répondre.

—Je connais la bonté de votre cœur, continua celle-ci sans se laisser intimider par ce regard, vous aimez votre fille qui vous chérit, vous l'avez toujours entourée de soins, vous ne voudrez pas aujourd'hui la condamner à un malheur qui durerait toute sa vie.

M. de Belmont continuait à garder le silence; l'agitation de son âme se devinait à la contraction de ses traits. Clémence se leva, pâle et les cheveux en désordre, s'avança, tomba aux genoux de son père, et s'écria en sanglotant :

— Mon père, mon seigneur, ne me contraignez pas à ce cruel mariage : je ne saurais aimer de M. Luyrieux; vous

pouvez lui donner ma main, je ne puis, moi, lui donner mon cœur, qui appartient à un autre... Je vous en prie, mon père, au nom de Dieu, ne me jetez pas à cet homme... Vous ne l'avez vu qu'à la bataille; vous ignorez ses cruautés dans ses domaines... Ce mariage serait pour moi un affreux malheur, la mort peut-être...

Et la tête de la jeune fille s'inclina sur les mains de M. de Belmont, qu'elle couvrait de baisers et mouillait de larmes.

— Clémence, dit le vieux seigneur d'un ton froid et sec, vous méconnaissez mes droits sur vous et vos devoirs envers moi; l'aveu que vous venez de faire est un outrage à mon autorité, que je devrais punir s'il eût été entendu de quelque autre que votre mère et de moi. Levez-vous. L'époux que je vous donne vous rendra heureuse; nul n'est plus digne que lui d'entrer dans notre famille.

Puis, prenant un ton plus doux, il ajouta :

— Si j'eusse connu vos sentiments, peut-être eussé-je hésité; mais dans l'ignorance où j'étais, j'ai promis votre main à mon sauveur : cette promesse est sacrée; vous la remplirez, je le veux!

Alors se dégageant des étreintes de sa fille en proie au plus violent désespoir, il sortit de l'appartement. Avant de rentrer au salon, il se composa un visage calme; il reprit son air souriant et heureux et revint, la joie au front, rassurer ses amis sur la santé de sa fille. Il causa tout haut avec Liobard de choses indifférentes, étrangères à l'événement, puis, l'isolant peu à peu des groupes, il l'entraîna dans une chambre voisine.

— Monsieur de Liobard, lui dit il, d'un ton pénétré, ou qui le paraissait, je viens d'apprendre que vous aviez porté vos vues sur ma fille. Je regrette bien profondément de n'avoir pas connu plus tôt vos intentions : je me serais tenu pour très-honoré de votre alliance, je vous aurais nommé mon gendre avec un bonheur véritable. Mais, sur la terre ennemie, dans la campagne à laquelle vous avez pris une part glorieuse, j'ai donné ma parole à celui qui m'a sauvé, et vous êtes trop loyal chevalier pour ne pas comprendre que maintenant rien ne m'en peut dégager.

Ces paroles furent prononcées avec une gravité qui ne laissait aucune chance à la discussion. Renaud ne pouvait offrir à un seigneur riche et puissant, n'ayant qu'une fille, aucun avantage qui fît pencher la balance de son côté; il n'avait à invoquer que l'amour de Clémence pour lui; il le fit en termes pleins de dignité, et jeta quelques mots sur l'âge et sur la réputation de M. de Luyrieux. M. de Belmont, sans répondre directement à ces objections, exprima de nouveau le regret que Renaud se fût déclaré trop tard.

— Je suis heureux, monsieur, fit Liobard en souriant, que ce soit là le seul obstacle à vaincre; les douces paroles que je viens d'entendre m'encourageraient, s'il en était besoin, à disputer la main de Clémence au sire d'Holypherne. Si la chance m'est favorable, je vous rappellerai, monsieur, les assurances que vous venez de me donner.

M. de Belmont se mordit la lèvre; Renaud s'inclina et les deux hommes se séparèrent.

Dès le lendemain matin, deux jeunes gentilshommes amis de Renaud, accompagnant un autre seigneur qui remplissait pour cette affaire les fonctions de héraut d'armes, se présentèrent au château de Belmont et remirent publiquement à Georges de Luyrieux un cartel de Renaud de Liobard, dont ils étaient les tenants.

Georges sourit, tout prêt à accepter; mais M. de Belmont et un autre seigneur, choisis par lui pour ses tenants, délibérèrent et décidèrent que le sire d'Holypherne avait donné des preuves de courage telles, qu'un refus de combat ne pouvait entacher sa réputation : on ne lui reprochait rien; Clémence n'était pas à disputer entre des rivaux, elle dépendait de son père; M. de Luyrieux l'avait demandée et obtenue loyalement, et il n'y avait pas lieu à un combat.

Les amis de Renaud lui rapportèrent cette réponse, nette, précise, irrévocable, et le malheureux jeune homme, déçu dans ses espérances, n'eut plus qu'à chercher par quel moyen il pourrait empêcher ce fatal mariage de s'accomplir.

Le soir même où M. de Belmont avait annoncé le mariage de sa fille avec le sire de Luyrieux, celui-ci avait expédié au château d'Holypherne un page qui portait un message aux jeunes filles. Au moment où les tenants choisis par M. de Luyrieux refusaient le cartel de Liobard, le page traversait la rivière d'Ain, en face du donjon. Les rêveries, les chants, le travail de Philiberte, de Loyse et d'Huguette furent interrompus par le son bruyant d'un cor qui retentit au pied de la montagne; Gertrude tressaillit à ces notes joyeuses annonçant une heureuse nouvelle, et courut à une fenêtre pendant que les trois sœurs prêtaient l'oreille, souriant d'avance à qui pouvait venir animer la monotonie de leur demeure.

Le cor jeta une seconde fois un long appel, et on comprit qu'il était déjà plus rapproché de la citadelle; une troisième fois il se fit entendre, et le son partait de la plate-forme, en face de la porte : on n'en pouvait plus douter, c'était un visiteur et un ami. Gertrude alors prit dans son escarcelle un sifflet d'ivoire et en tira un son aigre qui courut dans la vallée; les jeunes filles se mirent aux fenêtres pensant voir un archer qui venait annoncer le retour de leur père, dont la troupe était arrivée durant la nuit.

Mais elles ne virent qu'un jeune cavalier de bonne mine qui franchit lestement le pont-levis, dit quelques mots au majordome, descendit de son cheval en jeta la bride à un valet et se dirigea du côté du perron.

— C'est un message pour nous, dit Gertrude, et c'est un jeune page qui l'apporte; les sons du cor étaient joyeux, la nouvelle doit être agréable.

Un moment après, la porte s'ouvrit et le page de Georges entra dans l'appartement, fit trois pas et mit un genou en terre en disant :

— Salut aux filles du puissant seigneur d'Holypherne, mon maître! Nobles dames, je réclame de vous indulgence et pardon d'oser me présenter ainsi couvert de poussière : j'avais hâte de vous voir, et j'ai chevauché toute la nuit, sans faire halte, afin d'arriver plus tôt. M'est avis au surplus, ajouta-t-il en se relevant, que les nouvelles dont je suis porteur rempliront vos âmes d'une grande joie.

Le page remit alors à Gertrude un parchemin revêtu de la signature et des armes du seigneur de Luyrieux, puis s'inclina profondément et sortit.

Philiberte, Loyse et Huguette se groupèrent autour de leur gouvernante, déroulèrent le parchemin avec l'impatience et la curiosité de leur âge, que les paroles du page avaient encore excitées.

M. de Luyrieux faisait part à ses enfants de son mariage avec Clémence de Belmont, les engageait à accueillir leur belle-mère comme une amie et une sœur, et leur ordonnait de se rendre à Nantua, où elles devraient arriver trois jours après la réception de son message; elles emporteraient leurs parures, leurs bijoux, pour se montrer dignement aux fêtes par lesquelles il voulait célébrer son mariage.

Georges donnait en même temps des instructions détaillées sur le cortége qui devait accompagner ses enfants et représenter convenablement son nom, son rang et sa puissance; il désignait avec soin les présents que chacune de ses filles ferait à la nouvelle épouse.

Quand elles eurent achevé cette lecture, les trois sœurs se regardèrent quelques instants, muettes, interdites, tant ce qu'elles venaient d'apprendre les remplissait d'étonnement. Philiberte seule se rappelait confusément sa mère, qu'elle avait vue exposée sur son lit de parade, un jour avant ses funérailles; Loyse et Huguette n'en avaient pas souvenir et ne savaient d'elle, de ses chagrins, de sa mort, que ce qui leur avait été raconté par Gertrude.

La gouvernante avait appris aux enfants à aimer leur mère qui n'était plus, à la bénir absente, à prier pour elle; souvent les trois jeunes filles avaient pleuré aux récits de Gertrude et avaient mêlé leurs larmes aux siennes dans leurs pieuses visites à la tombe de leur mère.

Les années s'étaient écoulées, les jeunes enfants étaient devenues de grandes demoiselles, nulle autre femme n'avait pris le nom et la place de la dame d'Holypherne, et les trois sœurs s'étaient habituées à penser que jamais leur père ne songerait à un second mariage. Gertrude seule connaissait les intentions de M. de Luyrieux; mais elle avait jugé inutile de parler d'une éventualité qui devenait de jour en jour moins probable, d'attrister ses chères enfants par la crainte d'une belle-mère.

Ni Gertrude, ni les trois sœurs ne connaissaient la famille de Belmont; elles savaient seulement que c'était une maison puissante du Valromey, dont les domaines touchaient les leurs, mais bien loin du château d'Holypherne, où elles étaient confinées; elles ignoraient jusqu'à l'existence de Clémence.

M. de Luyrieux, dans la lettre à ses enfants, ne donnait aucun détail sur la femme qu'il allait épouser. Les jeunes filles firent revenir le page et lui demandèrent tout ce qu'il savait sur la maison de Belmont et surtout sur Clémence. Le page ne se fit pas prier et ne fut pas avare de paroles, ripostant avec vivacité aux questions qui lui arrivaient de quatre côtés.

Les trois sœurs écoutèrent avec intérêt tout ce qui avait rapport au vieux seigneur et à la dame de Belmont; mais

leur surprise fut au comble lorsqu'elles apprirent que leur père épousait une demoiselle de dix-huit ans, par conséquent plus jeune que l'aînée de ses enfants. A cette surprise fort naturelle se mêla une certaine satisfaction : dans le premier moment, elles avaient pensé avoir pour belle-mère quelque noble veuve d'un âge raisonnable, qui entrerait en souveraine maîtresse dans le château d'Holypherne, et dont les goûts, les idées, les habitudes apporteraient sans doute des changements notables dans leur manière d'être.

Ce n'est pas qu'elles eussent beaucoup de bonheur dans leur donjon, mais enfin elles y étaient maîtresses et elles allaient passer sous la domination d'une étrangère. Elles furent rassurées en apprenant que Clémence était jeune, qu'elle était belle, à ce que disait le page, fort prodigue d'éloges à son égard.

— M'est avis, ajouta le page en voyant la sérénité renaître sur les visages des jeunes filles, que c'est une sœur et non une mère que le seigneur d'Holypherne vous amène.

— C'est une compagne! s'écria Loyse.

— C'est une amie, dit Huguette en souriant.

— C'est une quatrième prisonnière, pensa Philiberte en essuyant une larme que ses sœurs ne virent pas.

Quels que fussent les sentiments particuliers des trois filles de Georges, il leur fallait obéir et se courber devant un fait dont elles ne pouvaient ni empêcher ni retarder l'événement; elles devaient accueillir avec respect celle que leur père prenait pour épouse; mais cette ère nouvelle s'ouvrait pour elles sous de joyeux auspices, puisqu'elle commençait par des fêtes. Jeunes filles privées de tout plaisir dans leur solitude, elles sourirent en songeant aux changements que cette jeune épouse y devait naturellement apporter.

— Notre père veut nous marier, dit gaîment Loyse, et comme il n'entend pas rester seul dans son château, il y amène une nouvelle compagne.

— Ah! voilà une bonne idée! s'écria Huguette; nous allons sans doute voir aux fêtes de son mariage les maris qu'il nous destine.

— Folles! murmura Philiberte, qui nous connaît? qui pense à nous?

— Personne, à présent, répliqua Loyse en secouant gracieusement la tête, mais quand on nous aura vues...

Huguette partit d'un éclat de rire aux paroles de sa sœur, dont elle était assez disposée à accepter les espérances.

— Hélas! qui voudra de nous, quand on saura le nom de notre père? se dit à elle-même Philiberte, devenue sérieuse et triste.

Après avoir longtemps devisé sur les probabilités et les hasards de l'avenir, les jeunes filles songèrent aux préparatifs du voyage, à leurs parures, aux moyens de remplir convenablement les intentions de leur père et de paraître avec splendeur dans les fêtes qu'il leur annonçait.

Riches étoffes depuis longtemps en réserve, parures brillantes, bijoux précieux qui servaient rarement, furent mis au jour dans cette circonstance importante. Des costumes furent inventés par la jeune imagination des trois sœurs, ou coupés suivant les modes nouvelles, et tous prestement improvisés. Gertrude présidait à toutes choses, encourageait cette activité, heureuse de voir briller ces jeunes filles auxquelles elle avait servi de mère, mais ne partageant pas les douces espérances de Loyse et d'Huguette.

Le même empressement régnait dans les autres parties du vieux manoir, dans les cours, dans les écuries. Les hommes de guerre polissaient leurs armures, que la campagne d'Italie avait quelque peu détériorées, dérouillaient le brillant de leurs casques, en faisaient disparaître la trace des coups d'arquebuse, nettoyaient leurs épées. Les palefreniers toilettaient les montures, rajustaient les courroies, assouplissaient les brides dont le temps avait raidi le cuir.

Sur les remparts, le lieutenant de Georges passait ses hommes en revue; il faisait en même temps réparer leurs costumes; les clairons répétaient leurs plus éclatantes fanfares : tout s'agitait comme à la veille d'un grand événement. Depuis longues années, les voûtes séculaires du château d'Holypherne n'avaient retenti de tant de bruit, n'avaient vu une pareille animation.

Au jour du départ, tout le monde était debout et prêt, avant l'aube naissante; les chevaux piaffaient impatients. L'horizon commençait à blanchir. Philiberte, Huguette et Loyse, accompagnées de Gertrude, suivies de quatre jeunes filles et de leurs femmes, parurent dans la cour d'honneur, où des pages tenaient par la bride trois mules richement caparaçonnées qu'elles allaient monter.

Les trois filles d'Holypherne se mirent prestement en selle, les trompettes sonnèrent le départ, et le pont-levis s'abaissa. La marche fut ouverte par un détachement d'archers, à la tête duquel flottait l'étendard de Luyrieux, le même qui avait brillé sur les bords de la Doire et sur les remparts de Fossano, avec des fortunes différentes.

Venaient ensuite, sur deux rangs, dix hommes armés de toutes pièces, puis deux pages élégamment vêtus portant l'un un écusson aux armes d'Holypherne, l'autre une oriflamme sur laquelle on lisait la devise :

BELLE SANS BLAME.

Philiberte, Loyse et Huguette marchaient immédiatement après, ayant à leur droite le lieutenant monté sur un fringant cheval, et à leur gauche Gertrude fièrement campée sur une belle mule. Cinq pages suivaient : ceux des trois sœurs, celui de Gertrude et celui du lieutenant. Enfin le cortége était fermé par des archers.

On se mit en marche au bruit des trompes et des cornemuses, dont les sons aigus frappaient les échos sonores des rochers et jetaient l'épouvante parmi les oiseaux de nuit que l'éclat du jour n'avait pas encore ramenés sur les créneaux du château ou dans les fentes des rocs.

Mais ce bel ordre de marche fut bientôt brisé par les difficultés d'une route abrupte; les instruments cessèrent de jouer et les conversations joyeuses leur succédèrent, au grand contentement des femmes et des pages, qui goûtaient assez peu les charmes de cette musique.

Le ciel était pur, l'air doux et frais; le soleil, que l'on ne voyait pas encore, commençait à teindre l'azur du ciel d'une couleur orangée; des bandes de pourpre aux bords enflammés et des rayons d'or, devenant de plus en plus vifs, annonçaient son apparition.

Les pics des montagnes se dessinaient sur ce tableau brillant et se revêtaient d'une teinte violette en même temps que s'élevaient, comme la fumée d'un vaste incendie, les vapeurs dégagées du fond des vallées par les premiers feux du jour, et couraient capricieuses et légères à travers les dentelures de ces pics, qu'elles enveloppaient, pour s'en éloigner bientôt.

De chaque côté du chemin les genêts balançaient leurs rameaux d'or au-dessus des bruyères fleuries dont les touffes se pressaient et s'enlaçaient. Parmi ces plantes voltigeaient de petits papillons bleus aux yeux d'argus, de grandes antiopes aux ailes veloutées, des abeilles toutes luisantes du suc des fleurs, et mille éphémères. A chaque pas le pays changeait d'aspect, les montagnes prenaient d'autres formes, d'autres couleurs, présentaient des pentes plus abruptes ou plus douces : un panorama mouvant qui se déroulait aux regards des voyageurs, des soldats insensibles à ces beautés, des jeunes filles heureuses de voir ces frais et riants tableaux, des pages joyeux de quitter le donjon.

Dans les bois qui bordaient la route, les rossignols disaient leur chanson, le loriot sifflait moelleusement, les fauvettes gazouillaient; on entendait dans l'air le cri perçant des freux et des aigles décrivant des courbes au-dessus des rochers. De hauts sapins rangés en magnifiques colonnades répandaient une odeur balsamique, et jetaient leur grande ombre mystérieuse qui fait rêver. Au-dessus des chemins cailloteux, ravinés par les pluies, s'étendaient des haies échevelées d'aubépine dont les fleurs roses apportaient leurs senteurs vives et enivrantes. Ailleurs, des tapis de verdure étalaient leurs diaprures et le velours des mousses gonflées par la rosée du matin. Partout brillait la vie de cette saison où tout est jeune.

La petite troupe venait de gravir la côte de Bétrian, un des plus splendides points de ce pays tout rempli de merveilles; arrivée au sommet, elle fit une halte de quelques instants pour laisser prendre haleine aux chevaux et aux mules, puis se remit en route afin de gagner du terrain avant que la chaleur fût devenue trop forte.

La caravane ne s'arrêta qu'à l'heure où, dans les champs, tout se tait et se cache, où les feuilles altérées se crispent sur leurs tiges, où les oiseaux n'ont plus de voix et se retirent dans les endroits les plus sombres de la vallée, où la lumière vive et flambante du soleil pénètre dans les taillis, semant d'étincelles éblouissantes les feuilles vernies des houx épineux et des buis flexibles.

Elle avait choisi pour lieu de repos une forêt de fayards qui couvre la gauche du sommet de Bétrian, et, sous les grands arbres élancés, une pelouse verte et fraîche où des eaux de source coulaient en abondance.

Les cavaliers et les pages accrochèrent aux arbres la bride de leurs chevaux; les mules qui portaient les provisions furent déchargées, et les mets furent servis sur un tapis de mousse.

Gertrude présidait à ce simple et joyeux festin qui lui rappelait les jours de sa jeunesse, depuis longtemps oubliés; elle regardait avec bonheur les trois fraîches enfants pour l'amour desquelles la pauvre femme s'était condamnée à une réclusion volontaire dans le triste manoir où elle avait accompagné mademoiselle de Menthon; elle se rappelait une promesse sacrée, et fidèlement tenue, qu'elle avait faite à sa jeune maîtresse au lit de mort, et, en voyant ses trois filles heureuses, elle éprouvait une satisfaction vive et profonde, qu'elle taisait parce que personne ne l'aurait comprise.

Les filles d'Holypherne avaient si peu de liberté, leur vie était si monotone, que cette excursion à travers les montagnes et les bois était un événement, une véritable fête. Entourées de leurs écuyers, de leurs pages babillards, de leurs femmes folâtres, reines de cette petite troupe, elles étaient radieuses et le bonheur donnait à leur beauté un nouvel éclat.

Après quelques heures de repos, de causeries joyeuses, on se remit en route et la troupe traversa le petit village d'Etable, aux maisonnettes couvertes de chaume. Epais, noirci par la pluie et la poussière, ce chaume étincelait en ce moment comme s'il eût été parsemé de paillettes d'or. Toutes ces chaumières dont les joubarbes et la mousse verdissaient les crêtes, dont les murs s'élevaient en cônes recouverts de débris de rocher, semblables à des écailles, étaient enveloppées d'un brouillard lumineux; les vapeurs de la terre et les millions d'atomes qui nagent dans l'air empruntaient aux feux du soleil un reflet éblouissant.

Bientôt la caravane, des hauteurs où elle cheminait, embrassa d'un coup d'œil les vastes plaines de Dortan et de Saint-Martin-du-Fresne, riantes et fertiles, que d'immenses murailles de granit entourent comme un jardin, et vit scintiller au loin sous ses pieds les eaux du lac de Nantua, au-dessus duquel se dressaient les montagnes du haut Bugey.

Elle touchait au terme du voyage; elle arriva à l'Écluse, alors simple hameau composé de quelques cabanes de pêcheurs, aujourd'hui village important que, par un phénomène inexpliqué, les eaux du lac menacent d'engloutir, dont elles ont, en 1857, enlevé plusieurs maisons.

Au-dessus de ce village s'élevait le château des sires de Thoire. C'est là que les trois filles d'Holypherne devaient attendre leur père et sa jeune épouse.

Pendant que les jeunes filles sont reçues par la dame de Thoire dans cette délicieuse résidence, dont la beauté contrastait avec la sévérité de leur forteresse, retournons au manoir de Belmont, où nous avons laissé Clémence en larmes, sa mère consternée et Luyrieux triomphant.

CHAPITRE X.

Clémence passa dans une horrible agitation le reste de la journée; les paroles dures et froides de son père ne lui laissaient plus une seule espérance à laquelle se rattacher. D'amères larmes coulaient sur ses joues, elle suffoquait et cachait sa tête dans ses mains, pensant à Renaud, se demandant comment il pourrait empêcher cette fatale union.

La nuit venue, elle se laissa mettre au lit pour complaire à sa mère; mais bientôt elle se releva, ouvrit une croisée qui regardait la montagne du Colombier et aspira à pleins poumons les brises tièdes de la nuit. Assise à cette fenêtre, la tête nue, baignée dans l'air, perdue dans un vague indéfinissable, elle repassa, entraînée malgré elle à ces souvenirs, les dix-huit années de sa vie. Son enfance, ses jeux, ses plaisirs, ses petits chagrins, les caresses de sa mère, sa jeunesse grandissant au milieu d'illusions chatoyantes qui promettaient le bonheur, défilèrent devant elle, douce et ravissante procession. Elle revit Liobard, ressentit les premières agitations de l'âme, ineffables et douces, révélant un monde inconnu, qui étonnent, saisissent; elle se complut longtemps à se rappeler leurs entrevues en présence de sa mère, ses paroles de tendresse, sa main effleurée par celle de son amant, son regard ardent et doux à la fois. Et tant d'espérances, tant de promesses de bonheur aboutissaient à une horrible union avec un homme détesté.

Elle regardait la montagne, y cherchait un point, une ombre, celui qui remplissait son cœur.

Cependant on faisait de grands préparatifs au château de Belmont; des valets s'étaient rendus à Belley, à Seyssel, à Tenay, portant des invitations aux seigneurs amis; d'autres étaient en quête de provisions. Le chapelain de Belmont, escorté de six hommes d'armes, prit le chemin de Saint-Rambert et alla inviter le prieur de cette puissante abbaye à venir donner la bénédiction nuptiale.

En même temps les chasseurs se répandirent dans les bois, accompagnés d'une meute nombreuse, et bientôt chevreuils et cerfs furent lancés de montagne en montagne, poursuivis de plaine en plaine.

La chasse traversait, ardente et nombreuse, les bois de Virieux-le-Grand, lorsque le piqueur de M. de Belmont, vigoureux garçon de trente ans, se trouva face à face avec Renaud.

Le malheureux amant de Clémence avait passé la nuit, en proie à son désespoir, inventant mille projets insensés, irréalisables, étincelles qui petillent au foyer et s'évanouissent sans éclairer ni brûler.

— Vous ici, seigneur chevalier! s'écria le piqueur étonné de cette rencontre; ce n'est certainement pas le plaisir de la chasse qui vous y amène.

— C'est le ciel qui t'envoie, mon bon Julien, répondit Renaud.

Et abordant franchement la question.

— Veux tu me servir, veux-tu m'aider dans le malheur qui me frappe? ajouta-t-il rapidement.

— Vous ai-je jamais refusé quelque chose, monseigneur, et pouvez-vous douter de moi? répondit le piqueur d'un ton de reproche.

— C'est qu'aujourd'hui il s'agit de choses plus graves qu'autrefois: il s'agit de mon bonheur, de ma vie, fit Renaud.

— Je comprends, dit Julien avec intérêt, ce mariage brise vos espérances.

—Oui, fit tristement Renaud, mais Clémence peut refuser...

— Refuser! s'écria le piqueur; mais quand elle le ferait, vous n'en seriez pas plus avancé: son père la force à ce mariage; il étouffera sa voix, si elle dit un mot; il passera outre à toute résistance.

— Oh! mon Dieu! murmura Renaud, mais sa mère se prêtera-t-elle à cette violence?

— Notre dame, malgré son amour pour sa fille et son amitié pour vous, sera contrainte de courber la tête devant la volonté inflexible de son seigneur et maître, répliqua le piqueur.

—Il me reste un jour, une nuit, je ne céderai pas sans lutte, s'écria Liobard.

Les deux hommes avaient continué de marcher en discourant et s'étaient enfoncés dans le taillis pour n'être pas vus ensemble par quelqu'un des chasseurs. Renaud s'arrêta devant une cabane de bûcheron élevée dans une éclaircie, en poussa la porte, y fit entrer le piqueur, l'invita du geste à s'asseoir sur un banc de bois joignant une table, ferma la porte avec soin et prit place sur un autre banc du côté opposé, la table entre eux deux.

— Julien, dit Renaud en regardant fixement le piqueur, je te donnerai cent écus d'or si tu veux m'aider à empêcher ce mariage. Si Clémence devient ma femme, je te ferai mon égal dans le château de mon père; je te ferai le compagnon de ma vie; je te ferai capitaine d'une compagnie.

— Je n'en veux pas tant, répondit le piqueur, mais vous pouvez compter sur moi: que faut-il faire?

— Je n'ai rien à espérer de M. de Belmont, rien de sa femme, tu l'as dit tout à l'heure, rien à espérer d'un combat, puisque M. de Luyrieux refuse de se battre; je ne puis compter que sur Clémence, dit Renaud.

— Eh bien! que puis-je faire en ceci, que voulez-vous? demanda Julien.

— Il faut que cette nuit j'arrive jusqu'à Clémence, que je lui parle en secret, et toi seul peux m'ouvrir la porte de ce château, inaccessible de tous côtés, fit Liobard.

Julien réfléchit un moment, semblant méditer aux moyens d'introduire Renaud auprès de la fille de son maître; puis après quelques minutes de silence, il hocha tristement la tête et répondit:

— Vous demandez l'impossible, monseigneur; il n'y a chez nous ni poterne, ni souterrain, ni porte secrète; on ne peut pénétrer dans le château que par le pont-levis, et ce soir, comme toutes les nuits, il sera levé. S'il n'était gardé que par une sentinelle on pourrait lutter avec elle, briser la chaîne, abaisser le pont; mais depuis hier, sous prétexte de faire honneur au sire d'Holypherne, à l'abbé de Saint-Rambert et aux invités, un poste a été établi à l'intérieur, à quelques pas de la porte. La chute du pont, dans la nuit, amènerait tout le monde hors du poste, en supposant que la main de l'audacieux essayant de briser la chaîne ne fût pas tombée dans le fossé sous le tranchant de l'épée de la sentinelle.

— Et tu ne pourrais pas m'introduire avant l'heure où on lèvera le pont, dussé-je prendre d'autres habits? demanda Renaud.

— Monseigneur oublie qu'il n'est personne au château dont il ne soit connu; que la première personne par laquelle il serait aperçu donnerait l'éveil; que, surpris dans le château d'un homme avec lequel il vient de rompre, auprès d'une personne qu'il aime et à la veille de son mariage, il serait exposé à des avanies que je n'ose prévoir, dit timidement le piqueur.

— Ainsi tu ne peux rien pour moi? fit Renaud avec découragement; j'avais mieux espéré de toi.

— Pour vous, repartit vivement le chasseur, je lutterais corps à corps avec un sanglier; pour vous, je franchirais des précipices sans regarder leur profondeur; mais demandez-moi ce qui est faisable, et je suis prêt.

L'expression franche et loyale de la figure du piqueur ne permettait pas le moindre doute sur sa sincérité; Renaud demandait une chose qui eût été facile avant le retour du sire de Belmont, mais qui, dans les conjonctures présentes, était absolument inexécutable.

Renaud et Julien ne parlaient plus et cherchaient, chacun de son côté, un moyen qui présentât quelque chance de succès, lorsque, de la cabane où ils étaient abrités, on entendit résonner au loin les sons du cor.

— Le sire d'Holypherne est-il à la chasse avec vous? demanda vivement Liobard qui, frappé d'une idée subite, s'était levé en caressant le manche de son poignard.

— J'aimerais mieux cela, fit Julien qui avait parfaitement compris l'intention de Liobard: il y aurait un combat, et Dieu déciderait. Mais le sire de Luyrieux n'est pas à la chasse. Sur les instances de M. de Belmont, il est resté au château.

Renaud laissa retomber sa main, reprit sa place sur le banc et courba la tête avec douleur.

— Rien, dit-il tristement, pas un moyen de la sauver, pas un moyen d'arriver jusqu'à elle!

— Je cherche en vain, fit le piqueur.

— Suis-je donc condamné à ne la revoir jamais! s'écria Renaud avec désespoir.

— Écoutez, reprit Julien en regardant le chevalier et en appuyant sur les mots: la cérémonie du mariage aura lieu demain à midi; aussitôt après viendra le repas de noces, et par des motifs que vous comprendrez mieux que moi, le seigneur d'Holypherne quittera Belmont après le banquet avec sa... avec dame Clémence, et se rendra, accompagné de tout son monde, au château de Réou.

— Au château de Reou, demain! s'écria Renaud animé d'une nouvelle espérance.

— Oui, dit Julien, c'est là que l'on passera la nuit; tout se prépare en ce moment pour les y recevoir.

— Je comprends, reprit Liobard, le vautour veut emporter la colombe à l'instant même; le sire d'Holypherne veut éloigner Clémence de sa mère, de ses amis. J'aurais voulu la voir aujourd'hui, avant qu'elle fût liée à cet homme: peut-être eussions-nous trouvé ensemble le moyen de fuir. Puisque cela est impossible, j'accepte la chance de succès que tu m'offres; on me prend Clémence par la violence, j'essaierai de la reprendre par la force.

— Monseigneur connaît le chemin qui conduit de Belmont au Reou, fit Julien, et il m'a parfaitement compris.

— Oui, répondit Renaud, je connais le chemin, la ruisseau qui le coupe, les rochers qui l'encadrent. Le nouveau marié trouvera au gué une garde d'honneur à laquelle il ne s'attend pas. Mais il faut seulement que ja prévienne Clémence de mes intentions.

Alors il tira de son ceinturon des tablettes d'ivoire, y écrivit quelques lignes et les tendit au piqueur.

— Remets ces tablettes à Clémence, aujourd'hui même, lui dit-il, et je puis encore la sauver.

Julien hésitait, ne voulant pas se faire messager d'amour.

— Comment! s'écria Renaud, tu m'indiques un moyen de la reconquérir et tu ne veux pas m'aider jusqu'au bout?

— Je vous donne le moyen, fit Julien, c'est à vous d'en profiter; mais je ne puis pas me mêler à cela.

— Voyons, reprit Renaud, il faut pourtant bien que j'instruise la jeune maîtresse de ce que je vais tenter, afin qu'elle reprenne courage, ne s'effraie pas de ce qui arrivera, et, au contraire, me seconde de son mieux: la moindre hésitation de sa part me ferait échouer.

En même temps il dénoua les cordons de son escarcelle et la lui tendit avec tout ce qu'elle contenait; mais Julien repoussa l'escarcelle et ne prit que les tablettes.

— Gardez votre or, dit-il à Renaud, vos raisons m'ont convaincu; plus tard, j'accepterai ce que vous voudrez, quand vous aurez réussi.

En ce moment le son du cor annonçait les abois du cerf. Les deux hommes sortirent de la cabane et se séparèrent.

— A demain! fit Renaud.

— Bonne chance! répondit le piqueur.

Julien rejoignit la chasse, Liobard alla préparer son coup de main.

Julien remplit fidèlement son message: il parvint, avec beaucoup d'adresse et en prenant de nombreux détours, jusqu'auprès de Clémence et lui remit les tablettes de Liobard. Celui qui venait au nom de son amant ne pouvait être qu'un ami, et la jeune fille parcourut l'écrit avec rapidité, dans l'espoir d'y trouver le pronostic de sa délivrance. Elle relut une seconde fois et tressaillit en songeant aux dangers que Renaud allait braver pour elle; puis, ses joues se colorèrent à l'espérance du succès. Mille pensées se repoussant, s'excluant l'une l'autre, venaient l'assaillir. Elle murmurait tristement:

— C'est impossible! c'est sa perte et la mienne!...

Puis, passant à la confiance en Renaud, elle reprenait avec un angélique sourire: — S'il réussissait!

Elle s'affermit dans cette dernière idée, l'adopta, la caressa, et résolut de seconder Liobard, dût-elle mourir avec lui dans la lutte qui se préparait.

Lorsque le moment fut venu, les femmes de Clémence la revêtirent de ses habits de noces. Sans prononcer une parole, comme une victime que l'on pare pour le sacrifice, la malheureuse enfant n'opposa pas une résistance inutile et laissa faire celles qui la couvraient de soie, de bijoux et de fleurs. Madame de Belmont, obéissant aux ordres formels de son mari, dévorant ses larmes, conduisit sa fille à l'autel.

Clémence n'entendit pas le bruit des fanfares, ne vit pas la foule réunie sur son passage, ne fut pas frappée du rayonnement des lumières qui formaient un dôme étoilé sous la nef. Elle ne fit pas la moindre attention aux riches costumes des seigneurs venus pour assister à la cérémonie; elle n'entendit pas le héraut d'armes proclamant par trois fois les noms et les titres du sire Georges de Luyrieux et de damoiselle Clémence de Belmont.

Mais lorsque la main du seigneur d'Holypherne toucha la sienne, elle sentit un froid mortel couler dans ses veines, et parut être réveillée en sursaut par une douleur violente. Georges ne sembla pas s'en apercevoir, et pâle, tremblante, les yeux hagards, Clémence tomba plutôt qu'elle ne se mit à genoux sur le coussin où elle devait recevoir la bénédiction nuptiale.

La contenance de la malheureuse enfant n'échappait à aucun des assistants. Les jeunes seigneurs regardaient Georges de travers, les jeunes filles plaignaient la pauvre sacrifiée. Le prieur de Saint-Rambert, habitué sans doute à ces drames intimes, semblait ne rien voir: sa figure était impassible, ses lèvres souriaient. Il murmura les prières d'usage sans que sa voix trahît la moindre émotion, comme une cloche qui rend un son.

Avant de proclamer l'alliance indissoluble des époux, le prêtre leur demanda s'ils s'acceptaient mutuellement. Georges répondit oui d'une voix nette et ferme. Interrogée à son tour, Clémence garda le silence; mais relevant la tête elle jeta au prieur un regard suppliant, qui lui demandait protection. Il eut l'air de ne pas comprendre, ou ne comprit pas cette prière de la victime, et, souriant avec douceur, il renouvela sa question.

Comme la première fois, Clémence resta muette. Les lèvres du prieur se plissèrent; Georges de Luyrieux regarda sa future d'un air étonné qui semblait dire:

— Répondez donc; n'avez-vous pas entendu?

Madame de Belmont était à genoux, immobile, anxieuse, ne voulant pas intervenir; mais le sire de Belmont s'avança, ému par la colère, et jetant sur sa fille un regard menaçant:

— N'obéirez-vous pas à votre père? lui dit-il avec dureté.

Clémence trembla sous la foudre de ce regard, ne répondit rien, mais courba la tête... Ce geste fut regardé comme un assentiment: le moine proclama l'union et bénit les deux époux.

Les fanfares éclatèrent dans la nef et couvrirent les chuchotements de ceux qui avaient vu de près cette scène douloureuse. Clémence quitta la chapelle au bras du maître que son père lui avait donné, et traversa la cour d'honneur, où les vassaux de la seigneurie de Belmont l'accueillirent avec des cris de joie, en exprimant tout haut des vœux pour le bonheur du nouveau couple. Cris de tradition, souhaits d'habitude qui brisaient le cœur de la pauvre enfant.

Lorsque les époux rentrèrent au manoir, des jeunes filles qui les attendaient sur le seuil offrirent à Clémence une couronne de fleurs naturelles, tandis que d'autres, suivant une coutume de ce temps-là perpétuée jusqu'à nos jours dans quelques contrées, jetaient sur les époux des grains de blé, comme un présage de bonheur et de fécondité. A ce moment, Luyrieux sentit frémir le bras de Clémence : elle était saisie d'un mouvement d'horreur à ce présage odieux pour celle qui aimait Liobard.

Le repas fut servi, pour les seigneurs chevaliers et hommes d'armes, dans la grande salle du château; pour les vassaux et les archers, dans la cour d'honneur. Sur les tables apparurent les grandes truites de la rivière d'Ain, les délicieuses petites truites saumonées de l'Albarine, les magnifiques brochets et carpeaux du Rhône, les délicates écrevisses de Nantua, les faisans et les coqs de bruyère des montagnes du Bugey, les paons rôtis parés de leurs plumes splendides, comme c'était alors la mode; un sanglier, plusieurs daims, un cerf rôti tout entier dans la grande cheminée d'une cuisine pantagruélique.

Les vins bourguignons et beaujolais coulèrent à flots et le dessert fut arrosé des vins d'Arbois couleur d'or, des vins blancs mousseux de Seyssel et de Saint-Rambert, estimés des gourmets, et les Bressans savourèrent avec délices les vins blancs et rosés de Gravelle-sur-Surand, qui mûrissent aux pieds du Revermont.

Cet immense repas dura une partie du jour; mais quand les sapins millénaires de la forêt de Virieux-le-Grand commencèrent à s'interposer entre la vallée de Belmont et le soleil qui descendait à l'occident, la voix stridente des clairons, le bruit des fanfares, le son rauque des cornemuses annoncèrent que le moment du départ était venu. Le sire de Luyrieux allait emmener la jeune épousée. Il y eut alors une grande agitation au château; les avenues qui y conduisaient se peuplèrent de paysans, de vassaux, accourus pour jouir du coup d'œil et saluer une dernière fois la fille du seigneur de Belmont.

C'était quelque chose de pittoresque, de gracieux, que le spectacle de cette nombreuse foule d'hommes et de femmes dont les costumes bizarres formaient une sorte de mosaïque : les hommes revêtus de la *blaude*, portant des bas gris arrêtés par une jarretière de laine noire; les femmes coquettement parées de robes de drap bleu, au corset de couleur éclatante lacé par devant, aux larges manches, à la jupe galonnée et plus courte que la robe, au tablier de cotonnade gracieusement coupé.

Les adieux furent pénibles. Mme de Belmont, suffoquée par la douleur, pressait sa fille contre son cœur; Clémence sanglotait et attachée au col de sa mère protestait par ses larmes contre la violence qui lui était faite. M. de Belmont mit fin à cette scène, et baisant sa fille au front :

— Madame, lui dit-il, vous vous souviendrez de la devise de vos ancêtres :

Plutôt que choir mieux vaut mourir!

Clémence baissa la tête en frémissant et s'éloigna éperdue. Quand la nouvelle dame de Luyrieux parut dans la cour; de nouveaux cris de joie se firent entendre; on saluait celle qui partait. Les enfants lançaient leurs chapeaux en l'air, en signe d'allégresse, tandis que les jeunes filles faisaient de tous côtés voltiger des fleurs d'églantier, d'aubépine et de marguerite, qui venaient tomber aux pieds de l'épousée.

Pâle comme le narcisse des prés, entourée de son père, de la dame de Belmont, d'un grand nombre de gentilshommes dont les costumes semés d'or et d'argent contrastaient avec la bure des villageois, Clémence traversa la foule, fut placée sur un cheval richement caparaçonné, et quitta le château qu'elle ne devait jamais revoir. Un héraut d'armes ouvrait la marche et les paysans escortaient la nombreuse troupe de gens d'armes, d'archers et de pages, et chantaient en chœur des ballades et de joyeux refrains du pays sur le bonheur des mariés.

— Pour Dieu, madame, dit Georges à Clémence en se penchant vers elle, vous avez l'air de ne rien voir et de ne rien entendre, comme une madone inanimée; souriez donc à ces braves gens qui vous fêtent et font des vœux pour votre bonheur.

Clémence ne répondit pas, hocha la tête tristement au mot de bonheur, se tourna à droite et à gauche du côté des paysans et leur envoya des sourires glacés. La foule, qui la voyait richement parée, entourée d'une cour brillante et l'objet de tant de sympathies, ne se doutait pas que le chagrin rongeait le cœur de la pauvre femme et que la reine de cette fête eût en ce moment échangé volontiers ses titres, son rang, sa fortune, contre la position de la plus infime villageoise libre et maîtresse d'épouser celui qu'elle aimait.

Livrée aux plus pénibles réflexions, isolée au milieu de son cortége, Clémence abandonna sans y penser les rênes de son cheval, qui suivit à son gré le chemin jeté comme un ruban onduleux sur les flancs des rochers. Elle regardait sans crainte les abîmes profonds creusés sous ses pas; elle écoutait les bruits lointains, elle regardait autour d'elle autant que le permettaient les dernières clartés du jour, et peu à peu l'espérance revint à son cœur.

Renaud avait couru le pays pendant toute la nuit précédente, afin de réunir une petite troupe de soldats déterminés et dévoués. Il avait réussi, et, dès le matin, il avait expédié ses hommes par des routes différentes, par des sentiers que les habitants connaissent, vers un point où ils devaient tous se trouver réunis à une heure indiquée. Afin de n'être pas reconnu, il prit des habits de montagnard et gagna seul un petit chemin sur le bord du Séran, qu'il remonta jusqu'à l'endroit où le cortége était absolument forcé de le traverser pour gravir ensuite les pentes qui conduisaient au château de Réou.

Ce château, alors dans toute sa splendeur, et dont il reste encore aujourd'hui quelques vestiges après trois siècles, a été bâti sous la domination romaine par un gouverneur de la Gaule lyonnaise qui en fit une prison d'Etat. Les Romains l'appelaient *Castellum reorum*, château des coupables; les Bugistes trouvèrent que ce nom était trop long et ils l'abrégèrent. On croit, et cela est fort probable, que l'on enferma dans ce donjon un prisonnier de distinction, dont on parlait beaucoup dans le pays et qu'on ne désignait autrement que par le mot *Reus*, que les latins prononçaient Réous, et que le nom bugiste s'est trouvé ainsi tout fait. Cette étymologie n'a, du reste, rien de choquant, puis qu'il est bien constaté que c'est là le *Castellum reorum* de l'époque romaine.

Au temps où se passent les événements que nous racontons ici, le château de Réou, reconstruit en partie, appartenait au seigneur d'Antioche; il dominait un pic extrêmement élevé au-dessus de la vallée du Seran, alors complétement nu et privé de toute végétation, ce qui semblait indiquer un certain abandon dans ce pays où les hommes portent volontiers de la terre végétale sur les plus hauts sommets où ils espèrent voir fleurir quelques arbustes. Cette cime grisâtre, crevassée, abrupte du château de Réou, pour peu qu'on eût voulu la défendre par quelques ouvrages, eût été réellement inabordable; mais les prisonniers d'État n'y étaient plus, et cette résidence n'était pour les seigneurs d'Antioche qu'une maison de plaisance admirablement située, d'où l'œil pouvait embrasser les montagnes dentelées de la Savoie, du Dauphiné et du Lyonnais.

Le lieu que Renaud avait choisi pour exécuter son projet se prêtait merveilleusement à un coup de main de ce genre, et offrait réellement des chances de succès. Sous l'amoureux on pouvait distinguer l'officier qui avait étudié son terrain. Le cortége du seigneur d'Holypherne et de sa jeune épouse devait traverser le Seran au gué, et le lit du ruisseau était tellement encombré par les quartiers de roche tombés de la montagne, que deux personnes ne pouvaient traverser de front ce gué entretenu et déblayé toujours par les paysans de la contrée, parce qu'il servait de point de jonction à deux routes. Toutes les personnes qui composaient ce cortége devaient donc passer une à une, et la rive gauche, où allait se poster Liobard, s'élevait assez au-dessus du torrent pour qu'il fût facile d'arrêter par un expédient quelconque celui qui voulait y aborder.

Les hommes convoqués par Renaud furent exacts au rendez-vous. Ils s'y rendirent tous à cheval, les armes cachées sous le manteau, mais isolément, et laissèrent leurs montures dans un endroit convenu, sous les grands arbres d'un bois. Ils se trouvèrent réunis au point indiqué vers cinq heures du soir, c'est-à-dire avant le départ des mariés du château de Belmont, et, sous les ordres de Renaud, commencèrent aussitôt les préparatifs.

Un arbre qui s'élevait sur la rive gauche fut scié par le pied aux cinq sixièmes et maintenu debout, en équilibre, au moyen de perches solides fichées en terre. Des blocs de rocher qui surplombaient le gué furent déchaussés et amenés dans une position convenable.

Un tiers du cortége précédait Clémence; le sire d'Holypherne était à l'arrière-garde. Tous les hommes qui marchaient devant mademoiselle de Belmont passeraient le gué les premiers et s'engageraient dans la montée qui conduisait au château de Réou. A peine Clémence aurait-elle touché la

rive gauche que, à un signal donné par Renaud, l'arbre scié s'abattrait dans le lit du torrent, les rochers déchaussés y rouleraient, couperaient le cortége en deux en interceptant le passage du gué.

Si les hommes d'armes qui précédaient la nouvelle dame d'Holypherne revenaient sur leurs pas, la troupe de Liobard se jetterait sur eux, l'épée au poing, et la lutte s'engagerait. Quelques instants suffiraient à Renaud, pendant le désordre d'un combat, pour entraîner la monture de Clémence dans un chemin couvert qui débouchait sur la route, à quelques pas de là. Ainsi, grâce à la disposition du terrain, à l'éloignement du sire de Luyrieux, retenu forcément sur la rive opposée, à l'obscurité favorable de la nuit, l'enlèvement de Clémence était à peu près certain.

En s'éloignant du théâtre de l'action, les deux amants n'auraient plus rien à craindre; une fois réunis, ils fuiraient ensemble à toute bride, traverseraient dans la nuit le défilé de la montagne du Colombier et, sans que personne pût se douter de la direction qu'ils avaient prise, ils arriveraient dans la nuit à Seyssel, sur les bords du Rhône.

Là, il y avait un bac; mais, dans la crainte que le marinier ne voulût pas traverser le fleuve pendant la nuit, Liobard avait envoyé à Seyssel un homme chargé de s'assurer d'un bateau. Les deux fugitifs et deux hommes passeraient donc le Rhône à Seyssel et, bientôt hors d'atteinte sur la rive gauche, gagneraient les terres du Genevois en quelques heures.

Quoi que pût faire le sire d'Holypherne, il serait impuissant à reprendre mademoiselle de Belmont à l'étranger, et il ne déterminerait pas François Ier à déclarer la guerre à Genève pour en obtenir la remise : le roi avait d'autres affaires plus sérieuses.

Le plan de Renaud était hardi, aventureux, mais il était bien combiné. Toutes les mesures avaient été prises pour le faire réussir, et il avait de grandes chances de succès. L'amour et l'audace pouvaient avoir raison de la violence exercée à l'égard de mademoiselle de Belmont.

CHAPITRE XI.

Renaud était couché au milieu des arbustes qui tapissaient de leur verdure la rive escarpée du Seran; il était agité, bouillant d'impatience : dans cette lutte qui se préparait, il y allait du bonheur de Clémence, du sien, de son amour, de sa vie. Le moindre bruit produit par le vent agitant les feuilles, le moindre son venant du bord opposé et répercuté par les échos de Réou, faisaient battre son cœur.

De temps en temps il appuyait l'oreille contre le rocher, retenant son souffle, apportant toute la puissance de sa volonté à l'audition des murmures qui traversaient le torrent, imperceptibles dans toute autre circonstance, interprétant la plus légère pulsation qui arrivait jusqu'à lui, épiant la plus légère crépitation dans l'air.

Enfin des cris, confus d'abord, puis bientôt plus distincts, se firent entendre. Le cœur de Renaud se dilata; il respira plus à l'aise : le convoi approchait; ces cris lointains étaient les chants des villageois qui accompagnaient la noce. Dans quelques instants Clémence serait auprès de lui, dans ses bras.

A ces chants, Liobard et les siens répondirent par d'autres chants d'amour, dans un mode doux et tendre. C'était un moyen de justifier la présence de tous ces hommes sur ce point, de tromper la surveillance, si toutefois la route était éclairée par des émissaires de Luyrieux; on ne devait voir là que des amis attendant les mariés pour leur faire fête au passage.

En même temps, le jeune capitaine plaçait silencieusement chacun de ses soldats à son poste, examinait avec attention tous les préparatifs, s'assurait que l'arbre et les blocs de pierre qui devaient intercepter le gué rouleraient dans le torrent au premier choc. Tout était prêt. Celle qu'il aimait allait être à lui.

Mais, au lieu de se rapprocher, le bruit des chants s'éteignait peu à peu; quelques vagues modulations, à peine perceptibles, se perdaient dans l'air. Sans doute, pensa Renaud, les paysans avaient cessé de suivre la noce et regagnaient leurs villages éloignés. Il appuya de nouveau son oreille contre la terre nue : la vibration produite par les pas des chevaux, qu'il avait entendue distinctement quelques minutes auparavant, allait maintenant en décroissant.

Bientôt il n'entendit plus rien, absolument rien que les gémissements des cascades tombant des sommets sur les pointes des rocs, et ceux de l'eau du ruisseau battant les pierres qui lui faisaient obstacle. La nuit, qui était descendue sur la vallée, devenait de plus en plus sombre, et bientôt le chef ne pouvait plus voir ses soldats immobiles à quelques pas de lui.

Sans aucun doute, le convoi avait changé de direction. Nulle autre route ne pouvait le conduire au château du Réou; il n'y venait donc pas. Julien s'était il trompé? Le seigneur d'Holypherne avait-il deviné le projet de Renaud, ou reçu quelque avis secret de ce qui se préparait?... Dans tous les cas, où conduisait-il Clémence? Restait-il un moyen de l'attaquer en route?

Il était impossible de résoudre ces questions, que Liobard s'adressait mentalement, et ce n'était pas en restant sur la rive gauche du Seran qu'il en trouverait la solution. Le temps pressait, il fallait prendre un parti promptement. Le capitaine rallia sa troupe autour de lui, repassa le ruisseau et rejoignit la route qui descendait de Belmont, et s'avançait dans le plat pays. Dans l'incertitude de la direction prise par le convoi, il s'engagea vivement dans cette route, sauf à décider ce qu'il conviendrait de faire quand il aurait retrouvé la trace du seigneur de Luyrieux.

Renaud, qui marchait en avant de ses hommes, avait à peine fait deux cents pas dans la route, tournant le dos à Belmont, quand une voix sortit d'un taillis et chanta dans l'idiome bressan :

> Lo beau sire de Thoire,
> Dans son joli château,
> Sur le coteau,
> Lo dimanche va boire
> Avec la blanche Cathau,

— Hé! hé! l'ami, s'écria Renaud qui ne voyait pas le chanteur, sais-tu où se dirige la noce de monseigneur d'Holypherne?

Le chanteur ne répondit pas directement à la question, mais il reprit, comme s'il répétait le refrain de sa chanson :

> C'est au château de Thoire
> Que le sire va boire
> Avec la blanche Cathau!

Cette fois, Liobard reconnut la voix de Julien et comprit l'intention du chanteur lui donnant avis de la nouvelle direction prise par le cortége de la mariée. Il désirait quelques détails sur les motifs de ce changement, et il s'avança dans le taillis vers l'endroit d'où la voix était partie. Mais il n'y trouva personne : Julien avait disparu. Il consentait à donner un renseignement à Renaud, mais il ne voulait pas être aperçu par les hommes qui l'accompagnaient dans une circonstance aussi grave; il aurait pu payer cher une telle imprudence, quelle que fût l'issue des événements.

Renaud retourna sur la route. Il aurait voulu non pas suivre le cortége, mais le devancer, lui couper le chemin. Pour cela, il fallait faire un détour de trois ou quatre lieues par des sentiers difficiles; les hommes et les chevaux n'arriveraient sur le cortége qu'exténués de fatigue et peu propres au combat. Pendant ce temps, Georges gagnait du terrain dans une direction absolument opposée à celle où Renaud avait organisé ses moyens de fuite; le convoi s'éloignait de Seyssel et, par conséquent du Rhône, qui devait être la première barrière entre les fugitifs et ceux qui les poursuivraient.

A moins d'attaquer le seigneur d'Holypherne à l'instant, de le mettre en déroute, de ramener Clémence au gué du Seran et de reprendre l'exécution du premier plan, la malheureuse jeune fille était à jamais perdue pour Liobard.

Tout cela fut dit, discuté, et parfaitement compris par la troupe en quelques minutes.

— Eh bien! fit Renaud, résumant la discussion en soldat, en avant, bride abattue, l'épée au poing, et tombons sur le cortége!

Tous s'élancèrent avec ardeur dans la direction que suivait le sire de Luyrieux.

Mais dans la nuit, malgré le bruit du convoi, le retentissement de cette course rapide arriva bientôt aux oreilles de Georges, qu'en toute circonstance il était difficile de surprendre, et qui en ce moment se tenait sur ses gardes. Instruit par M. de Belmont et par le cartel de Renaud de l'amour de celui-ci, averti par la résistance de Clémence, soupçonnant que Liobard tenterait quelque coup de main, il avait envoyé sur la route de Réou deux de ses plus habiles lieutenants,

pendant qu'au château de Belmont on célébrait le mariage par le repas pantagruélique dont nous avons parlé.

Les deux officiers explorèrent les lieux en hommes qui sont en pays ennemi et savent leur métier. Les allures des hommes réunis par Liobard les frappèrent, et sans paraître s'apercevoir de leur présence, ils battirent si bien les alentours qu'ils finirent par découvrir les chevaux sous les arbres les plus touffus du bois et une sentinelle qui gardait l'entrée d'un chemin creux.

Il n'en fallait pas tant pour éveiller les soupçons de Luyrieux. Il garda le silence, prit part à la fête, envoya un messager au château de Réou et quitta la résidence de Belmont, laissant tout le monde persuadé qu'il allait traverser le gué du Séran.

Arrivé à l'endroit où le chemin du gué rejoint la route, il dit tout bas quelques mots à l'officier qui marchait en tête, et, au lieu de tourner vers la rivière, le convoi continua de s'avancer dans la direction de Nantua. Au moment où M. de Belmont faisait ses adieux à son gendre, ils échangèrent quelques paroles que personne n'entendit, mais bientôt une petite troupe d'hommes d'armes descendue de Belmont vint renforcer la troupe de Luyrieux.

Lorsqu'il entendit le bruit des chevaux qui couraient sur lui, Georges devina Renaud et prit immédiatement ses dispositions pour repousser l'attaque. Il fit marcher les femmes en avant sous la garde des pages, auxquels il ordonna de tuer sans merci tout étranger qui toucherait à la bride d'un cheval. Ses hommes d'armes, restés à l'arrière, furent mis en ordre sur autant de rangs que le voulait la largeur de la route; tous les rangs furent espacés de vingt pas.

Lorsque Georges jugea que l'ennemi était proche, il ordonna au convoi de s'arrêter, car il avait formé les rangs en marchant; il fit faire volte-face à ses hommes, les laissa sous les ordres des officiers et alla se placer auprès de Clémence, l'épée à la main.

Il vit tressaillir la pauvre enfant, et lui jetant à la dérobée un regard narquois :

— Eh! madame, lui dit-il en souriant, je vous ai conquise sur la terre d'Italie, je vais vous défendre sur la terre du Bugey. Les conquêtes qui nous donnent le plus de peine sont celles que nous aimons le mieux. Mais rassurez vous, bientôt vous serez délivrée des poursuites de ces damoiseaux. Vous allez voir leur déroute.

Clémence ne répondit pas et leva les yeux vers le ciel.

La troupe de Liobard arrivait rapidement, le chef en tête. Elle attaqua avec impétuosité et en un clin d'œil enfonça le premier rang; elle se rallia dans l'espace laissé entre les deux rangs, chargea et brisa le second. Elle se rallia de nouveau et se précipita sur le troisième. Celui-ci tint bon; le premier choc était amorti, les hommes de Renaud n'avaient ni assez de champ, ni toute la liberté de leurs mouvements. En arrière d'eux, les soldats des deux rangs enfoncés se reformèrent sur une ligne serrée, compacte, ne laissant pas le plus petit espace libre, et alors la troupe de Liobard se trouva enveloppée de toutes parts.

La mêlée fut terrible; les cris que les combattants poussaient pour se reconnaître dans la demi-obscurité de la nuit, le bruit des épées retentissantes tombant sur les armures, les mouvements des chevaux, produisaient un tumulte effroyable.

Clémence tremblait et pleurait, mais on ne voyait pas ses larmes.

Renaud combattait avec fureur, irrité des obstacles qu'il voyait constamment se placer devant lui, essayant de se frayer un passage jusqu'à Georges demeuré immobile, impassible, mais prêt à agir au besoin. Dix fois Liobard s'élança, frappant de son épée, pour percer ce fatal troisième rang qui ne cédait pas; dix fois les lourds chevaux des hommes d'armes le repoussèrent plus encore que les épées et les haches.

Georges avait des forces supérieures, grâce à la troupe de Belmont qui avait augmenté la sienne; il avait, au surplus, très-bien compris et organisé son plan de défense. Liobard n'avait pas pu prévoir ce renfort dû à des circonstances particulières; comptant sur son courage, et dans l'ardeur qu'il mit à accourir sur les traces de Clémence, il n'avait pas songé à garder une réserve qui, arrivant au fort de la mêlée, eût pu changer le sort du combat et décider la victoire.

Impuissants contre le nombre, dans cette route étroite où le courage n'avait pas la liberté de ses mouvements, les soldats de Liobard commençaient à plier et à lâcher pied. Leur chef, qui faisait des efforts héroïques, fut entouré et reçut une profonde blessure. Tout sanglant, combattant néanmoins, il allait succomber; mais il avait affaire en ce moment aux hommes de Belmont, et il fut reconnu malgré son déguisement.

L'un de ces hommes, ému de pitié, comprenant bien les causes de cette lutte, saisit la bride du cheval de Liobard et la coupa, après avoir tourné la tête du cheval vers un sentier qui s'enfonçait dans les bois; un autre, de la pointe de son épée, piqua vivement le cheval qui s'enfuit dans la route ouverte devant lui, emportant Renaud désespéré, plein de colère, de honte, et impuissant à ramener son cheval sur le lieu du combat, où il aurait voulu mourir.

Des deux côtés quelques hommes restèrent sur le champ de bataille; beaucoup furent blessés; mais aucun des assaillants ne fut pris vivant. Georges remercia sa troupe du courage qu'elle avait déployé, fit donner des secours à ceux qui en avaient besoin, promit une gratification à ses soldats à leur retour au château d'Holypherne, et en distribua une sur-le-champ aux soldats de Belmont.

Par un raffinement d'ironie, il voulut que celle-ci fût donnée par Clémence; mais il insista vainement : Clémence resta immobile sur sa monture, et il ne put en obtenir ni une parole, ni un mouvement.

— Ceux qui nous ont attaqués ainsi sont-ils des chevaliers, ou des routiers? demanda le sire de Luyrieux en distribuant de l'argent aux soldats de Belmont.

Personne ne répondit.

— Ah! fit Georges, vous n'en savez rien; mais si l'obscurité n'a pas permis de bien les voir, vous avez pu les juger à leurs coups.

— Les coups étaient rudes, dit un des blessés dont on venait de panser le bras.

— Et vous n'avez reconnu personne? reprit le seigneur.

Cette fois encore il n'obtint pas de réponse. Ceux qui avaient reconnu Renaud n'étaient pas disposés à le trahir; ils l'eussent servi dans toute autre circonstance, et si livrer la fille de leur chef n'eût pas été un acte de félonie, ils eussent volontiers combattu pour le sire de Liobard contre le sire d'Holypherne.

Georges jugea qu'après la déroute de son ennemi, il n'avait plus de surprise à redouter. Il congédia les hommes de Belmont, qui regagnèrent la montagne, et le convoi reprit sa marche longue et pénible. Georges, silencieux, irrité, marchait à côté de Clémence, qui ne voyait rien, n'entendait rien, et dont l'esprit, troublé par les émotions de la journée et le désespoir de cette nuit, n'avait plus le sentiment de ce qui se passait autour d'elle.

Le convoi, harassé, triste, sombre, après avoir chevauché toute la nuit, arriva au matin au château de Thoire.

Le Grand Bressan n'avait pas fait partie de cette malheureuse expédition, où sa force et son courage ne l'eussent pas bien servi contre une troupe nombreuse qui ne pouvait être défaite que par surprise; mais son absence fut fatale à Renaud; car, plus calme, plus réfléchi, Bastien n'aurait jamais consenti à attaquer sans connaître les dispositions de son ennemi: il l'eût suivi jusqu'au moment où quelque accident de terrain lui eût offert des chances de succès.

Mais, après avoir donné quelques jours aux soins de la compagnie, Bastien avait traversé la rivière d'Ain et gagné le mandement de Jasseron, où résidait sa famille, à la grande joie de sa mère, qui, instruite par son mari du courage qu'avait déployé Bastien au passage de la Duire, accueillit son fils avec des transports d'orgueil maternel bien légitimes.

Bastien raconta son amour pour Paola et obtint le consentement de ses parents pour l'épouser; mais il fallait attendre la solution des événements, la fin de la guerre et savoir si le pays de Bresse retournerait au duc de Savoie.

A l'exception des gens de service, tout le monde dormait encore au château de Thoire lorsque Georges y arriva. La nouvelle circula rapidement, chacun se leva, et les trois filles d'Holypherne coururent au devant de leur belle-mère. Présentées à celle-ci par le sire de Luyrieux, elles complimentèrent Clémence, la comblèrent de caresses, puis déroulèrent à ses yeux tous les présents qu'elles lui apportaient.

Mais bientôt leur empressement fit place à la stupéfaction. Ces jeunes filles ne comprenaient une nouvelle mariée que la joie au front, le sourire aux lèvres, le bonheur rayonnant dans toute sa personne; au lieu de l'idéal rêvé, elles trouvaient une femme pâle, abattue, les lèvres glacées et les mains brûlantes, trahissant la fièvre.

Loyse et Huguette attribuèrent cet état à la fatigue d'une longue route de nuit. Plus réfléchie, plus observatrice, Philiberte devina dans le maintien de Clémence la douleur morale et le désespoir; mais entre elle et la femme de son père

il ne pouvait pas y avoir de confidences : elle n'en provoqua pas, elle n'en reçut point. Après avoir mûrement pensé au rôle qu'il lui convenait de prendre vis-à-vis d'une belle-mère que son mariage rendait évidemment malheureuse, elle préféra lui paraître superficielle et légère que de lui demander la cause de ses chagrins.

Dès ce moment, pendant que Loyse et Huguette s'empressaient auprès de Clémence, s'efforçaient de la distraire, l'accablaient de folles questions sur les causes de sa tristesse, de ses larmes, Philiberte se bornait à lui témoigner un intérêt presque respectueux, une amitié qui ne se démentait pas, mais restait calme et réservée.

Le bruit de l'attaque nocturne dont le cortége avait été l'objet ne pouvait rester secret; mais aucun des hommes d'Holypherne n'avait reconnu Liobard, et, sans soupçonner que le châtelain de Saint-Sorlin en fût l'auteur, Philiberte ne douta pas que ce coup de main ne fût l'œuvre d'un amant désespéré.

Clémence comprit bien vite qu'elle avait été devinée, et sut beaucoup de gré à Philiberte de ne pas provoquer des confidences qu'elle ne pouvait pas faire et de se tenir à cet égard dans une sage réserve.

CHAPITRE XII.

M. de Luyrieux voulut célébrer son nouveau mariage avec la jeune héritière de la maison de Belmont par des fêtes qui eussent un grand retentissement dans le pays. C'était un moyen de distraire Clémence d'une douleur qu'elle ne dissimulait pas; il pensait que l'éclat, le bruit de la foule, les attentions, les compliments dont elle serait l'objet, chasseraient peu à peu les souvenirs du passé et lui feraient accepter avec plus de résignation sa position nouvelle.

Il voulait en même temps donner quelques plaisirs à ses filles, si longtemps prisonnières dans son château-fort, et se berçait de l'espérance que leur jeunesse, leur beauté toucheraient le cœur de quelques-uns des jeunes hommes conviés à ces fêtes.

L'espèce d'ostracisme, d'interdit, dont lui et ses enfants étaient naguère l'objet, venait d'être levé à son égard d'une façon trop brillante pour ne l'être pas aussi à l'égard de ses filles; telle était, du moins, la pensée du père.

M. de Luyrieux convoqua plusieurs jeunes seigneurs des environs pour avoir leur avis sur les divertissements à donner aux dames, et l'on fut quelque peu surpris de voir le sire d'Holypherne s'occuper de ces idées qui lui étaient restées jusque-là fort étrangères.

— Le vieux sanglier devient galant, dit tout bas un des jeunes gens à ses amis.

— Laissez donc! fit un autre : sa dame lui tient rigueur; le vieux Hercule va nous proposer un tournoi où il compte triompher; sa dame alors ne pourra plus lui refuser la palme du vainqueur.

— Mordieu! si vous voulez me seconder, dit un troisième, nous l'empêcherons bien de jouter. Approuvez ce que je proposerai tout à l'heure, et nous le mettons tout net hors de combat. Quant à sa dame, elle ne peut que gagner à en couronner un autre.

Les jeunes seigneurs se réunirent gravement autour de Georges de Luyrieux, qui leur posa la question en souriant. Les tournois étaient fréquents à cette époque et offraient toujours un puissant intérêt; aussi tous ceux qui parlèrent les premiers proposèrent-ils un tournoi. Seulement chacun l'organisait à sa façon : celui-ci voulait une course avec un seul quadrille de combattants; celui-là une joute où il y aurait deux partis opposés; un autre un carrousel avec quatre partis, suivant les usages de l'époque.

Le seigneur qui avait promis d'exclure de la lutte le sire de Luyrieux était un Dombiste, riverain de la Saône. Les mariniers de cette rivière, dont le courant est à peine visible dans les eaux ordinaires, avaient, à l'imitation des seigneurs, imaginé des combats sur l'eau qu'ils nommaient la joute. Le jeune seigneur avait assisté à ces jeux tout nouveaux alors, et y avait pris beaucoup de plaisir; il voulait les proposer au sire d'Holypherne, mais en se gardant bien d'avouer leur origine, et de dire surtout qu'ils étaient célébrés le jour de la fête de Saint-Nicolas et accompagnaient le tir à l'anguille et à l'oie.

— Messieurs, dit-il, quand vint son tour de donner son avis, les Arabes sont nos maîtres en chevalerie; ce sont eux qui ont inventé les tournois et les ont enseignés aux Français.

— Nous les avons perfectionnés et répandus par toute l'Europe! s'écria l'un de ceux qui avaient parlé précédemment.

— Oui, reprit l'habitant de la Dombes, mais les Arabes ne nous ont pas appris tout ce qu'ils savent en ce genre. Un de mes parents, qui a quelque temps habité parmi eux, a plusieurs fois assisté à des luttes qui se livraient sur un lac, à la grande joie d'une foule immense accourue sur les rives pour jouir d'un spectacle aussi gracieux qu'amusant.

Un vif mouvement de curiosité se manifesta parmi les assistants et tous les regards invitaient l'orateur à continuer. Il poursuivit donc :

— Voici comment ces combats se livrent : au lieu d'être montés sur de pesants coursiers bardés de fer, les hommes qui disputent le prix de la force et de l'adresse sont placés sur une plate-forme à l'arrière d'une légère barque courant avec rapidité sous les vigoureux efforts de dix rameurs. Les longues lances dont ils sont armés portent à l'une de leurs extrémités une garniture de fer très-courte en forme de trident; le bouclier et la cuirasse sont remplacés par un plastron de bois découpé en petits carrés par des arêtes saillantes, et fixé sur la poitrine. Du reste, ni brassards, ni cuissards, ni jambières; une légère toque sert de casque, et les jouteurs renversés, au lieu de tomber lourdement sur le sable, font un plongeon dans le lac, aux grands éclats de rire de la foule.

La majorité du conseil se mit à rire : la cause était à moitié gagnée. L'orateur reprit :

— Je vous raconte cela trop succinctement, et je dois ajouter que les cérémonies, les marches, le défilé devant la tribune des dames et des juges du camp, avant et après la joute, les tentes élevées sur le rivage, permettent de déployer les plus riches costumes, les bannières de tous les seigneurs, et font de ces jeux des fêtes ravissantes.

— Mais comment organiser des joutes que nous n'avons jamais vues? dit un des seigneurs.

— Mon parent, répliqua le jeune homme, m'a donné des détails si précis, des explications si nettes sur ce qu'il a vu chez les Arabes, que si vous voulez m'en confier la direction, je me chargerai volontiers d'organiser la fête.

Les amis du seigneur dombiste appuyèrent chaudement, et la joute sur le lac de Nantua fut acceptée avec acclamation.

Le programme d'un divertissement à peu près inconnu dans la contrée, et auquel le jeune seigneur voulait donner des développements qui en faisaient une nouveauté, piqua la curiosité, et de toutes parts les chevaliers et les dames accoururent pour prendre part à la fête.

Le sire de Belmont ne pouvait pas manquer à cette solennité, et le dame de Belmont y vint avec l'empressemet d'une pauvre mère qui porte des consolations à sa fille sacrifiée malgré elle.

Les préparatifs durèrent huit jours; on appropriait à la joute les barques achetées ou louées sur les rives du lac, qui en comptait alors plus qu'aujourd'hui; on les peignait de couleurs brillantes; on élevait les constructions et les mâts; on dressait les tentes; on garnissait de velours grenat et de franges d'or la poignée des lances; dans les compartiments des boucliers ou plastrons de bois, on peignait les armoiries, les devises des tenants déjà inscrits.

Les bateaux couraient sur le lac, répétant les évolutions qu'ils devaient faire; les rameurs s'exerçaient à élever, à abaisser leurs avirons en mesure, à ramer avec un ensemble qui, en imprimant plus de rapidité à la barque, donnait plus de force au champion qu'elle portait; les jouteurs cherchaient les poses les plus gracieuses et en même temps les plus avantageuses, et préludaient au grand combat par des luttes partielles.

Les chevaliers s'étaient divisés en deux camps. Leurs costumes, en tous points semblables et d'une légère étoffe, variaient, quant à la couleur, selon le parti auquel ils appartenaient. Dans un camp, on portait le haut-de-chausses bleu, ainsi que la toque, celle-ci galonnée d'argent. Une ceinture tramée de soies de diverses couleurs complétait ce costume à la fois riche, simple et gracieux.

Au jour venu, les jouteurs suivis de leurs écuyers, escortés des rameurs, se rendirent dans la cour d'honneur du château de Thoire; les fanfares éclatèrent et bientôt le cortége se mit en marche pour descendre vers le lac. Quatre hommes portant hallebardes et quatre arbalétriers, dont l'un tenait l'oriflamme de la maison de Thoire, allaient gravement en tête. Après eux, quatre pages vêtus aux couleurs des deux camps portaient les deux lances et les deux boucliers qui devaient

servir à la joute. Les chevaliers du tournoi venaient ensuite sur deux lignes entre lesquelles se trouvaient la dame de Belmont, Clémence, les dames de Thoire, Philiberte, Loyse et Huguette, toutes montées sur des palefrois que des pages conduisaient par la bride. Le sire de Belmont, le seigneur d'Holypherne et ceux qui ne devaient pas entrer en lice fermaient la marche du cortége, entouré et suivi d'une foule immense accourue pour jouir du spectacle de la joute.

Au bord du lac, et s'avançant sur l'eau, s'élevait une tente ou tribune, richement décorée. Au premier rang se placèrent la nouvelle mariée, les dames de Belmont et de Thoire, M. de Belmont, Georges de Luyrieux et quelques autres seigneurs et leurs dames; au second rang allèrent s'asseoir les trois filles d'Holypherne en compagnie des filles des seigneurs, jeunes comme elles; des chevaliers, de riches hommes, non nobles, mais libres, et des bourgeois occupaient les derniers rangs.

Deux tentes parallèles s'élevaient, l'une à droite, l'autre à gauche de la tribune; surmontées, la première, d'une oriflamme bleu; la seconde, d'une oriflamme blanche. Elles étaient exclusivement destinées aux chevaliers de la joute, et sur toutes deux on lisait cette devise :

JE TIENS LE DEFI.

Les jouteurs, au signal des trompettes, sortirent de leurs tentes et, arrivant de deux côtés, se joignirent sur le radeau qui s'étendait en avant de la tribune, saluèrent les dames et attendirent les ordres des juges du camp.

Le seigneur de la Palud se leva, et, déposant sur le large rebord de la tribune et sur un coussin de velours une couronne d'argent ciselé, marquée de ses armes :

— Messieurs, dit-il, voilà le prix de la victoire; il appartiendra à celui qui, trois fois de suite, sera resté debout sur sa barque en renversant son adversaire.

La foule applaudit; les conditions de la victoire étaient dures, mais elles ne firent qu'exciter l'enthousiasme des combattants.

Le sire de Belmont se leva ensuite et, tirant d'un écrin un bracelet d'or d'un travail remarquable et d'une grande valeur, qu'il avait apporté d'Italie, il le déposa sur un coussin de velours placé de l'autre côté de la tribune.

— Moi aussi, dit-il, je veux offrir un prix à votre adresse, en souvenir de l'accueil bienveillant que ma famille et moi avons reçu ici. Clémencence, ma fille, dame d'Holypherne, remettra ce bracelet à celui de deux jouteurs, l'un et l'autre deux fois vainqueurs, qui remportera sur son rival un troisième triomphe.

Les mêmes applaudissements suivirent les paroles du sire de Belmont; les dames regardaient curieusement ce riche bijou et faisaient des vœux pour qu'il fût gagné par le chevalier qui portait leurs couleurs.

Le sire de Luyrieux se leva à son tour et fit un signe en se penchant sur un des côtés de la tribune. A l'instant même, un magnifique cheval sortit de dessous la tribune, où il était caché par les tentures, et fut conduit sur le radeau, où toute la foule put admirer les formes et la riche encolure d'un coursier de bataille.

— Ce prix, s'écria Georges, sera gagné le premier, car il appartiendra à celui qui sera le premier deux fois de suite vainqueur.

La magnificence du présent souleva un tonnerre d'applaudissements. Les jouteurs se dirigèrent vers les deux barques qui devaient les recevoir tour à tour et les attendaient, se balançant au bord du radeau.

Une foule nombreuse était venue de Nantua sur des barques et des radeaux; les dames étaient parées comme aux jours de fête, et les embarcations, après avoir parcouru une longue distance, s'étaient rangées en demi-cercle autour de l'espace réservé aux jouteurs. En dehors de cette ligne, des batelets se croisaient et tous sens, obéissant à la rame ou à la voile qui s'agitait comme l'aile blanche des mouettes.

C'était un tableau charmant sur cette mer trop petite pour avoir des tempêtes, et du milieu du lac on jouissait d'un autre spectacle plus pittoresque encore et plus grand : c'était celui des montagnes voisines, sur le versant desquelles les villageois étaient venus s'étager, depuis la base jusqu'aux cimes, vaste cirque aux gradins mouvants, bariolés de couleurs.

Le héraut d'armes donna le signal : les barques s'élancèrent, glissèrent avec rapidité sous l'effort des rames qui se levaient et s'abaissaient ensemble; elles passèrent en se croisant devant la tribune, les rameurs saluèrent en élevant leurs rames, puis elles prirent du champ, se retournèrent et s'avancèrent l'une contre l'autre, se rasant au plus près, chacune tenant sa droite. Les jouteurs étaient debout sur une plate-forme, à l'arrière du bateau, le plastron fixé sur la poitrine et la lance en arrêt, la jambe gauche en avant, la main gauche tenant la lance le plus loin possible, la main droite la serrant vigoureusement à l'extrémité inférieure et reposant sur la cuisse droite.

Le premier choc fut violent et les coups si bien portés de part et d'autre, et en même temps si bien soutenus, que les deux champions restèrent tous deux fermes sur leur bateau, aux applaudissements frénétiques de la foule.

Le coup en effet était rare et beau; la joute débutait bien. Les barques prirent la place l'une de l'autre, pour donner à chacun des champions l'avantage du vent ou du soleil et égaliser les chances. Ceux-ci allaient faire une nouvelle passe. La curiosité était vivement excitée; les assistants engageaient des paris, qui pour l'oriflamme blanche, qui pour la bleue. Les champions comprenaient l'intérêt qu'ils inspiraient et cherchaient à prendre la pose la plus solide, à s'affermir sur leurs pieds.

Les rameurs levèrent leurs avirons, les abaissèrent, frappèrent les flots en cadence et les barques partirent de nouveau, au milieu d'un silence général; elles se rasèrent et, cette fois, les coups furent si vigoureusement portés de part et d'autre que les adversaires furent tous les deux renversés dans le lac, d'où ils regagnèrent à la nage les bateaux qui les attendaient.

Ceux qui leur succédèrent étaient deux jeunes gens n'ayant pas encore une grande habitude de la lance, que l'on n'apprend à manier qu'après de longs exercices. On le comprit bien vite en les voyant se poser avec quelque gêne. L'un d'eux manqua le bouclier de son adversaire; celui-ci plus heureux le frappa droit et ferme, et l'enleva comme un mannequin de paille. Il pirouetta dans l'air et s'enfonça dans l'eau; les battements de mains et les éclats de rire se firent entendre de tous côtés.

Le jeune vainqueur dut faire une seconde passe contre un nouveau jouteur; celui ci était plus adroit et plus fort que le précédent : on le vit à ses premiers mouvements; mais le triomphe qu'il venait de remporter avait doublé l'énergie et la force du jeune homme, et il précipita dans l'eau ce second adversaire. Toutes les voix crièrent de longs bravos.

Appuyé sur sa longue lance, pendant que les barques prenaient leurs positions, qu'un troisième concurrent montait sur celle qui avait eu déjà deux défaites, le vainqueur saluait les dames, qui l'applaudissaient et admiraient sa jeunesse et sa beauté. Sa toque était tombée dans la lutte, et ses longs cheveux noirs et brillants flottaient sous la brise. Son nom était dans toutes les bouches : c'était le jeune Amédée de Montrevel, fils du grand-bailli de Bresse, sous lequel Bastien avait fait ses premières armes.

A la troisième passe, Amédée fut renversé à son tour : plusieurs dames en murmurèrent, mais il avait gagné le prix du sire de Luyrieux, et, s'il ne pouvait prétendre au prix de M. de la Palud, il avait encore le droit de concourir pour celui de M. de Belmont. La journée était belle pour lui.

Durant les luttes suivantes, les chances s'alternèrent : le pavillon bleu eut longtemps le dessus; le pavillon blanc prit à son tour l'avantage; quelques jouteurs, par leur force et leur adresse, excitèrent de longs applaudissements et ce jour de combat nautique se passa rapide et joyeux.

Deux champions avaient été trois fois vainqueurs; deux autres l'avaient été deux fois. Les prix offerts par M. de la Palud et par M. de Belmont devaient être disputés par ces quatre jouteurs. Deux dernières passes décidèrent de la victoire.

Le prix de M. de la Palud fut gagné par un noble chevalier du pays de Dortan. Des applaudissements éclatèrent quand on vit Amédée de Montrevel venir disputer le second. Si un regard attentif se fût alors arrêté sur Loyse, on l'eût vue rougissante, émue, murmurant des paroles inarticulées, mais qu'on aurait pu prendre sans se tromper pour une prière en faveur du jeune Montrevel.

Les sympathies des dames portèrent bonheur à celui-ci : il fut vainqueur et gagna le prix de M. de Belmont, comme il avait gagné celui de M. de Luyrieux.

Les champions rentrèrent dans leurs tentes, se revêtirent de leurs splendides habits qu'ils avaient quittés pour la joute, et furent, au bruit des fanfares, amenés à la tribune pour y recevoir les prix. Ce fut Clémence qui remit à Amédée le bracelet offert par M. de Luyrieux, lorsqu'il vint s'agenouiller devant elle.

La malheureuse jeune femme avait bâti dans sa pensée le roman éternel de cette époque : son amant arrivait à la

joute, la figure cachée, combattant, demeurant vainqueur, venant recevoir d'elle le prix de la victoire, murmurer à son oreille un mot d'amour et presser sa main, peut-être pour la dernière fois.

Clémence n'eut pas ce léger bonheur. Liobard n'était pas à la joute; sa blessure l'eût empêché d'y prendre part, et la prostration morale dans laquelle l'avait jeté son insuccès ne lui permettait pas de songer à autre chose qu'à la perte de Clémence, qu'une victoire dans cette lutte ne pouvait lui rendre.

Une larme brilla dans les yeux de la jeune dame d'Holypherne quand Montrevel plia le genou; elle regarda le chevalier avec une tristesse profonde et balbutia le compliment d'usage en lui remettant le prix.

Amédée ne remarqua pas son trouble, ne devina pas sa douleur. Une autre femme l'occupait. Depuis quelques jours il avait vu Loyse au château de Thoire, et la délicieuse beauté de cette enfant avait fait sur lui une impression profonde. C'était pour elle qu'il avait jouté.

Il se releva frémissant, jeta un doux regard à Loyse et regretta que les convenances ne lui permissent pas de lui offrir le bracelet qu'il venait de recevoir; mais il se promit de le conserver pour elle.

La journée se termina au château par un bal qui dura toute la nuit et permit à Montrevel de danser avec Loyse.

CHAPITRE XIII.

Liobard, qui n'avait pas paru à la joute, était cependant à Nantua où il s'était rendu à cheval, vêtu en paysan, marchant lentement et péniblement. Pendant que les habitants et les hôtes du château de Thoire assistaient à la fête, il traversa le lac sur un batelet en arrière de la longue ligne des spectateurs qui entourait ce champ clos d'un nouveau genre. Personne ne fit attention à lui. Il aborda loin de la tribune où était Clémence et monta vers le château.

Celui-ci n'était pas, comme ceux d'Holypherne et de Belmont, une citadelle fortifiée; c'était une résidence d'été entourée d'un parc aux frais ombrages dans lequel il était facile de s'introduire. Renaud y entra, s'approcha de l'habitation, étudia le terrain, parcourut les sentiers, les allées, dans le but de voir Clémence, s'il pouvait en trouver l'occasion pendant les quelques jours qu'elle avait encore à passer dans la famille de Thoire.

Où cela le conduirait-il? Est-ce qu'il le savait? Est-ce que l'amour se fait de ces questions? Clémence était là tout à l'heure; elle y serait demain : Renaud y venait.

Dans la journée du lendemain, vêtu exactement comme un paysan du pays, il pénétra de nouveau dans le parc, se dirigea lentement du côté de l'habitation, sondant du regard les allées ombragées, épiant le moment où Clémence se montrerait, méditant un moyen d'arriver jusqu'à elle sans être surpris. Il aperçut quelques personnes sur la terrasse qui s'étendait devant la façade principale, mais ne découvrit pas Clémence parmi elles; il attendit, se couvrant sous les arbres touffus.

Malade de sa blessure, plus malade encore de sa douleur morale, il avait la fièvre, ses dents claquaient. Il se rapprochait encore, afin de se faire entendre de Clémence, si elle venait au bord de la terrasse, lorsque tout à coup il se trouva face à face avec une jeune fille qui, surprise de cette apparition inattendue, se jeta en tremblant contre une haie de charmille.

— Pardon, madame, lui dit vivement Liobard en ôtant le chapeau à larges bords qui couvrait sa tête, ma présence vous a effrayée, mais rassurez-vous : les anges n'ont rien à redouter des hommes, les femmes jeunes et belles comme vous ne doivent rien craindre d'un chevalier.

— Vous êtes chevalier! s'écria la jeune fille d'un air de doute, et cependant un peu rassurée par ces courtoises paroles; et pourquoi êtes-vous ici sous ces habits de paysan?

Liobard rougit; il avait oublié son déguisement, et, dans son trouble d'avoir été surpris au moment où il se croyait bien caché, il en avait dit plus qu'il ne voulait.

— Ce costume, reprit-il en essayant de sourire, ce costume n'est qu'un jeu et ne cache aucune mauvaise intention.

Et pensant se trouver devant une dame de la famille de Thoire, il ajouta respectueusement :

—Veuillez m'excuser, madame, d'avoir pénétré dans votre parc et d'avoir troublé votre promenade.

—Je ne suis point la dame de céans, répliqua la jeune fille en souriant, mais une amie venue pour les fêtes : je suis Huguette de Luyrieux, l'une des filles du seigneur d'Holypherne, dont nous célébrons le mariage.

— Holypherne! Vous êtes la fille d'Holypherne! s'écria Renaud que ces mots rendirent furieux, en brandissant un poignard qu'il avait follement tiré de sa ceinture.

A la vue de l'arme qui brillait dans la main de Renaud, à la vue de cet homme dont le visage en feu respirait la colère, Huguette poussa un cri perçant et s'affaissa sur le gazon.

Mais ce cri désarma Renaud : le poignard s'échappa de sa main, l'idée de la vengeance n'avait fait que passer. Honteux de son emportement, il s'approcha, releva la belle et suave enfant qui tremblait, la fit asseoir sur un banc, et, s'agenouillant devant elle, il lui dit en sanglotant :

—Pardonnez-moi, madame; je suis un insensé que le malheur égare que la douleur brise.

Ces mots parlaient de l'âme. Les larmes coulaient sur le visage jeune et beau de Liobard, et ses regards dardaient l'amour qu'il avait pour Clémence.

En entendant cette voix, en voyant ces larmes, Huguette fut émue de pitié et comprit qu'elle n'avait plus rien à craindre.

— Si vous saviez, madame, reprit Liobard, j'ai souffert toutes les tortures que le cœur d'un homme peut endurer; je me suis heurté contre une masse d'hommes avec une poignée de combattants, j'ai cherché la mort que je n'ai pas trouvée.

— Mais vous êtes blessé, monsieur, dit Huguette, remarquant la pâleur qui revenait sur son visage et la difficulté de ses mouvements; avez-vous besoin de soins et voulez-vous entrer au château?

Liobard ne répondit pas et laissa échapper un sourire amer que la jeune fille ne pouvait comprendre. Ignorant qui il était et pourquoi il se trouvait là, Huguette voulait pénétrer ce mystère et désirait une confidence qu'elle croyait lui être due après ce qui venait de se passer.

—Vous n'avez pas répondu à mon offre bienveillante, monsieur, je n'ai pas le droit d'insister, lui dit-elle avec bonté et en lui jetant un regard d'une ineffable douceur; je ne vous demande qu'un mot : pourquoi mon nom a-t-il provoqué en vous cette explosion de colère, cette menace de mort? Qui donc haïssez-vous dans ma famille, et pourquoi cette haine?

Huguette, en faisant ces questions, ne soupçonnait pas l'importance de la confidence qu'elle sollicitait. Elle n'avait jamais entendu prononcer le nom de Liobard, et était bien loin de se douter qu'il venait de faire allusion à l'attaque nocturne dirigée contre le cortége de sa belle-mère.

Liobard regarda tristement Huguette, qui lui demandait le sujet de sa haine.

— Permettez-moi de me taire à cet égard, lui dit-il; je vous raconterais une histoire douloureuse qui vous ferait pleurer, et, à votre âge, il est si bon de sourire, la vie s'ouvre si belle devant vous!

— Je ne saurai pas même votre nom? reprit Huguette avec intérêt.

Renaud céda au charme que cette gracieuse enfant exerçait sur tous ceux qui l'entouraient.

— Je m'appelle Renaud de Liobard, lui dit-il; je reviens de l'armée d'Italie, où j'ai fait la dernière campagne. Ce nom vous est inconnu, je le vois; ne le répétez jamais dans votre famille, si vous tenez à la paix de votre intérieur, car il y soulèverait des orages.

Renaud était resté jusqu'à ce moment aux pieds d'Huguette. En disant ces derniers mots il se leva, salua la jeune fille et voulut s'éloigner; mais la curiosité toute naturelle d'Huguette était trop vivement excitée pour qu'elle n'insistât pas.

— Ainsi, monsieur, lui dit-elle d'un ton de reproche, je vous ai trouvé ici, caché, épiant, disposé à commettre un crime... vous avez levé le poignard sur moi... et vous refusez de me dire pourquoi vous êtes venu, pourquoi mon nom a excité votre colère!

—Je ne puis vous répondre, dit Renaud avec un accent de tristesse profonde. Je vous quitte, madame; si jamais vous apprenez mes malheurs, vous comprendrez cette colère, que je vous prie de me pardonner. Adieu! oubliez ce que vous venez d'entendre, oubliez que vous m'avez rencontré.

— La cause de vos souffrances est ici, puisque vous y êtes, reprit vivement Huguette; puis-je faire quelque chose pour vous?... Parlez.

Renaud tressaillit, tout bouleversé par ces paroles si simples. Lui était-il possible de confier à la fille de M. de Luy-

rieux son amour pour sa belle-mère? Huguette n'aurait-elle pas horreur de celui qui la prendrait pour confidente d'une telle passion? Ne serait-ce pas un crime odieux que de la soupçonner capable d'une trahison envers son père?

Ces pensées passèrent rapidement dans son esprit, mais non sans donner à sa figure des mouvements fébriles que la jeune fille prit pour les signes d'un combat intérieur.

—Vous hésitez, lui dit-elle avec douceur, je ne vous inspire pas assez de confiance.

— Madame!... madame!... s'écria Renaud d'une voix saccadée, je suis ému plus que vous ne le pouvez croire de la sympathie que vous me témoignez; votre bonté m'inspire des sentiments d'admiration, mais, au nom du ciel, ne me demandez rien et permettez-moi de vous quitter.

— Adieu, monsieur, dit Huguette, qui laissait voir son mécontentement.

— Je vous ai offensée, madame, je vous ai menacée de mon poignard, et je vous dois une réparation, reprit Renaud en relevant la tête, et d'un ton plein de franchise. Si jamais nous nous retrouvons et que vous ayez besoin d'une épée pour vous défendre, rappelez-moi cette entrevue.

Et, faisant un profond salut, il s'éloigna; mais il ne sortit pas du parc, et passa une partie du jour à chercher en vain l'occasion de parler à Clémence.

Huguette regarda Liobard s'éloigner, et, après qu'il eut disparu, resta longtemps assise à la même place, n'étant pas bien sûre que tout cela ne fût pas un rêve, tant les incidents avaient été rapides.

— Quel est donc cet homme dont la vue m'a effrayée, se demanda-t-elle, quand elle put rassembler ses idées, cet homme qui a levé son poignard sur moi qu'il ne connaissait pas, qui ne lui ai jamais fait de mal, et qui ensuite a pleuré sur mes genoux? Qui cherchait-il ici?

C'était la première fois que la belle Huguette voyait un homme pleurer, qu'elle entendait des paroles empreintes d'une si profonde tristesse, la première fois qu'elle voyait un homme à ses pieds.

Pourquoi cette rapide succession d'emportement et de repentir, de menaces et de bienveillance? Pourquoi un chevalier sous les habits d'un montagnard? Il l'avait prise pour la dame de Thoire, il ne connaissait donc pas celle-ci; ce n'était pas pour elle qu'il était là. Mais quelle était la cause de ses souffrances? Quel sentiment avait donc pu lui arracher des larmes? Liobard lui avait, au besoin, offert le secours de son epée: comment son nom soulèverait-il des orages dans sa famille?

Préoccupée de ces pensées, de ces questions insolubles, Huguette sentait son cœur battre avec plus de vivacité, et son âme, inondée de douces effluves, s'élever au-dessus des choses terrestres. Elle quitta sa place pour rentrer au château, mais à demi brisée, sans force. Elle s'arrêta et s'assit sous des touffes de lilas et de chèvrefeuilles. Elle souriait, elle entendait résonner à son oreille des notes suaves, croyait voir se dérouler dans un transparent nuage de ravissants tableaux, et éprouvait des sensations inconnues. Fleur qui s'ouvre aux rayons du premier soleil, oiseau qui, pour la première fois, baigne ses ailes dans l'air, elle venait de commencer une vie nouvelle.

Plongée dans cette enivrante rêverie, Huguette n'entendait pas la voix de ses sœurs qui l'appelaient depuis longtemps, et ce ne fut que lorsque Philiberte eut prononcé son nom à ses côtés qu'elle revint à elle.

Huguette se leva brusquement, passa ses doigts effilés sur ses longs cils, comme si elle se fût éveillée d'un profond sommeil, et apercevant le poignard de Renaud, oublié dans l'herbe, elle le ramassa et, par un mouvement rapide, le cacha dans les plis de sa robe, sans que Philiberte le vît. Premier mystère.

Huguette raconta à ses sœurs l'apparition de la sombre allée du parc; mais, déjà fidèle aux recommandations de Liobard, elle ne dit pas son nom, et on ne put lui donner aucune indication qui lui expliquât la présence du chevalier près du château.

Renaud revenait chaque jour, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, avec toute l'imprudence des amoureux, essayant vainement de se rapprocher de Clémence, désespéré de ne pouvoir arriver à elle quand il la voyait au milieu de ses amies et de sa nouvelle famille. Elle l'aperçut cependant, le reconnut sous ses habits de paysan, tressaillit de joie, fit quelques pas vers lui, puis, tout à coup ramenée au sentiment de sa situation par la vue des personnes qui l'entouraient, s'arrêta et cacha sa tête dans ses mains pour dérober ses larmes.

Huguette aussi aperçut Renaud, tressaillit comme Clémence, ne courut pas vers lui, mais ne pleura point, et, sans se rendre compte de la cause qui lui apportait de la joie au cœur, trouva l'air plus léger, le temps plus doux et les arbres du parc plus beaux que jamais.

Quelques jours après, de Luyrieux, sa famille et ses hommes d'armes quittèrent le château de Thoire, et Clémence fit son entrée solennelle dans le manoir d'Holypherne. Quand elle se vit dans cette haute citadelle, elle sentit son cœur serré comme s'il était pris entre les pierres froides et pesantes de la muraille; quand se releva le pont-levis qui fermait la porte sur elle, il lui sembla qu'elle entrait dans un sépulcre et que tout était fini pour elle.

Amédée de Montrevel, qui n'habitait pas le château de Thoire, y était venu tous les jours pendant le séjour du sire de Luyrieux; il avait pu s'entretenir avec Loyse durant les promenades dans le parc; il lui avait avoué son amour et exprimé son désir de la demander en mariage aussitôt qu'il aurait obtenu l'assentiment de son père. Amédée était sincère: il persuada Loyse, déjà bien disposée pour lui et qui avait vivement applaudi à son triomphe; il fut assez éloquent pour lui faire accepter, après de longs refus, le bracelet, prix de sa victoire à la joute de Nantua.

A son retour, Amédée avoua son amour à son père et le pria de demander Loyse en mariage; mais un seul homme avait pu, dans sa reconnaissance, braver la réprobation dont le sire de Luyrieux était l'objet et s'allier à lui. Le grand-bailli de Bresse n'accueillit pas favorablement les confidences de son fils; sans lui ôter cependant toute espérance, il ajourna la demande à un temps plus calme, donnant qu'il était par la répugnance de s'unir au sire d'Holypherne. Amédée se résigna, mais garda son amour et compta sur l'avenir.

Des trois filles d'Holypherne, deux étaient revenues des fêtes de Nantua l'amour au cœur. Loyse aimait le jeune Montrevel, et se savait aimée; Huguette aimait Liobard, sans soupçonner qu'elle avait une rivale près d'elle. La belle Philiberte, l'aînée de la famille, avait vu se presser autour d'elle une foule de jeunes chevaliers éblouis de ses charmes, de sa grâce, de son tact exquis; mais, connaissant la triste réputation de son père, dominée par la fatale pensée que nulle famille honorable ne voudrait s'allier à lui, elle avait repoussé toutes les avances.

Plus calme, plus réfléchie que ses sœurs, causant plus souvent avec Gertrude des éventualités du second mariage de son père, elle ne se dissimulait pas que la naissance d'un fils pouvait enlever à ses sœurs et à elle la plus belle portion de leur héritage; elle ne murmurait pas contre le sire de Luyrieux, qui ne lui avait jamais témoigné, non plus qu'à Loyse, la moindre amitié; elle acceptait sa destinée inconnue avec résignation, sans proférer une plainte.

Au château de Thoire, dans les bals, à la joute, Philiberte avait fermé ses beaux yeux qui brillaient, muré son cœur jeune et plein de sève, s'était étourdie par les chants, les danses, les courses, et revenait à la citadelle en laissant au dehors tous les souvenirs.

Philiberte, Loyse et Huguette traitèrent leur belle-mère comme une sœur, comme un ange qui vient aviver un désert. Clémence était de leur âge, et, en effet, du jour de son arrivée, il y eut plus de vie, plus d'animation dans leur solitude, comme il y en a davantage dans une volière où l'on enferme un oiseau de plus. Toutefois, l'assimilation n'était pas entière: les jeunes filles étaient rêveuses en regardant la jeune femme, et leurs pensées vaguaient à la recherche de l'inconnu.

Clémence ne put longtemps comprimer sa douleur, la renfermer dans son sein; son abattement trahit ses peines, ses larmes coulèrent sans qu'elle en voulût dire la cause, sans que les consolations prodiguées par les jeunes filles pussent les tarir. Il ne pouvait y avoir d'allégement, parce qu'il ne pouvait y avoir d'aveu complet. Il était impossible que Clémence dît aux filles de Georges: On m'a forcée d'épouser votre père, je n'ai cédé qu'à la contrainte exercée envers moi, il m'a fallu me courber devant une volonté inflexible, je hais mon époux et j'en aime un autre.

Vainement ces charmantes filles essayèrent-elles de provoquer des confidences par tous les moyens que peuvent employer d'aimables enfants; vainement, par leurs douces causeries, cherchaient-elles à l'égayer: les confidences s'arrêtèrent à un point qu'elles ne pouvaient franchir, et la gaieté ne vint pas. Les jeunes filles comprirent alors que le mariage a ses douleurs, et qu'il peut y avoir de profonds regrets dans ce qu'elles regardaient comme le bonheur.

Philiberte avait deviné, Huguette comprit la pensée de Clé-

mence; elle lut dans cette âme souffrante avec la clarté d'une âme qui souffre de même. Leur caractère, la tournure de leur esprit mélancolique, mais ferme et droit, les avaient rapprochées davantage.

Par une de ces dispositions dont la nature humaine ne nous a pas révélé le secret et qui peuvent paraître étranges, ces deux femmes étaient unies par un lien invisible qu'elles ignoraient elles-mêmes; leurs cœurs se confondaient dans la même pensée, et c'est assurément dans cette affinité mystérieuse, dans ce sentiment caché au fond de l'âme qu'il faut chercher la cause de leur amitié. Elles marchaient toutes deux, dans l'obscurité de leur vie, vers le même point lumineux.

CHAPITRE XIV.

Le sire d'Holypherne avait à peine passé quinze jours auprès de Clémence, qu'un appel de François Ier vint le convier à une nouvelle campagne. La guerre se faisait sur deux points, en Picardie et en Provence où le roi commandait en personne une armée réunie à la hâte, formée en partie des débris de l'armée de Piémont. Luyrieux prit avec sa troupe la route de Picardie.

En apprenant les préparatifs de guerre, Bastien courut chez Renaud, l'engagea vivement à réunir ses hommes et à se rendre à l'un des deux camps formés à Valence et à Avignon, se mettant à la disposition de son capitaine. Mais, dominé par son amour sans espoir, Renaud n'était pas disposé à prendre les armes.

Vainement Bastien lui présenta les occupations, l'activité, les dangers de la guerre, comme une diversion au chagrin qui le dévorait; vainement fit-il résonner à son oreille les mots de triomphe et de gloire, qui entraînent les soldats: ses instances échouèrent contre la douleur de Renaud et son ardent désir de revoir Clémence.

Séparé de son chef, ne pouvant pas lever à ses frais une compagnie sans recourir à la bourse de son père, qui eût refusé, sans obtenir la permission des seigneurs qui levaient eux-mêmes des soldats sur leurs terres, le Grand-Bressan, muni d'une lettre de Renaud pour M. de Montpesat, se mit à la tête d'une vingtaine d'anciens soldats libres et alla s'offrir avec eux à Montpesat, qui l'avait vu sur la Doire et au siége de Fossano.

Le général se souvenait de ce brave officier qui maniait l'aviron aussi bien que l'épée et la lance; il sourit en le voyant arriver. La lettre du seigneur de Liobard était pour lui une garantie: il accueillit Bastien avec une grande bienveillance, et, après avoir réfléchi comment il pourrait le plus utilement employer ce soldat aventureux dont Renaud lui racontait dans sa lettre quelques traits hardis, il lui donna une compagnie de cavalerie légère dont le capitaine venait d'être tué dans une escarmouche.

Le cœur plein de reconnaissance et de bonheur, Bastien pressa avec effusion la main du général. C'était pour lui un coup de fortune: il entrait dans l'armée régulière avec un titre, rêve de sa plus haute ambition.

L'amour de la guerre n'avait pas seul amené le Grand-Bressan au camp, et l'amour de la belle Paola avait été pour quelque chose dans sa résolution. Il espérait la trouver en Provence, où sa sœur devait se rendre à la suite de Charles-Quint.

François Ier n'avait presque pas quitté Lyon depuis la campagne de Piémont. Il venait d'engager un corps de vingt mille Suisses qui allaient se rendre en Provence en passant par Lyon. Il quitta cette ville et alla au-devant d'eux jusqu'à Montluel, qui en est à quelques lieues, sur le Rhône supérieur; là il passa en revue ce corps d'auxiliaires, fit une harangue et fit présent à chacun des capitaines d'un collier ou d'une coupe d'or de la valeur de cinq cents écus.

Une partie de l'armée impériale avait attendu l'évacuation de Fossano avant de se mettre en marche; mais Charles-Quint avait pris les devants; il avait passé à quelques lieues de Turin, qui résistait à toutes les attaques, et ne voulant pas s'arrêter pour la réduire, il était descendu à travers les Alpes maritimes dans le duché de Gênes et marchait droit sur la Provence, suivant le littoral de la Méditerranée.

Le lendemain du jour où les Français avaient évacué Fossano, c'est-à-dire le 23 juillet, Charles-Quint arrivait à Saint-Laurent, premier bourg du territoire français, séparé seulement par le Var du comté de Nice.

L'empereur, qui calculait tout, avait un double motif pour entrer en France ce jour-là: le 25 était le jour de la fête de saint Jacques, saint très-vénéré des Allemands, qui, depuis des siècles, allaient à Compostelle prier sur son tombeau; c'était encore l'anniversaire du jour où l'empereur était arrivé en Afrique, lors de son expédition contre Tunis.

Habile metteur en scène, Charles-Quint ne négligeait aucun des moyens propres à exciter l'enthousiasme de ses soldats; il tira parti de cette double coïncidence, et frappant l'esprit des uns par les souvenirs guerriers, caressant les idées religieuses des autres, il harangua ses troupes et déploya un talent oratoire fort remarquable.

Il rendit grâce à Dieu qui, lui permettant de combattre tour à tour les ennemis de la religion, avait voulu qu'il arrivât sur les terres de France le jour même où il avait mis le pied sur la terre d'Afrique, et l'appelait à agir contre un prince n'ayant de chrétien que le nom, le jour même où il avait attaqué les infidèles dont ce prince était l'allié.

Ce sont les propres paroles de l'empereur que nous rapportons ici. Elles produisirent un grand effet sur les troupes, toutefois il est permis de croire que la perspective d'un riche butin fut pour quelque chose dans l'enthousiasme qu'elles manifestèrent. Il était bien permis aux chefs inférieurs et aux soldats de compter sur les dépouilles des ennemis, car Charles-Quint, plein de confiance dans sa force, distribuait déjà à ses favoris les châteaux, les villes et les provinces de France; il revêtait ses officiers des dignités, des charges du royaume, et à ses yeux la Provence et la Bourgogne étaient déjà espagnoles.

— Fais provision d'encre et de plumes, disait-il gaiement à l'historien Paul Jove, je te vais tailler de la besogne.

L'empereur n'avait pas oublié madame Cassio, et celle-ci avait dit vrai, lorsqu'elle avait révélé à Liobard les promesses de son souverain; mais Charles-Quint n'avait pas voulu exposer cette dame aux fatigues et aux chances d'une campagne; il avait voulu qu'elle ne se mît pas en route avant l'achèvement de la conquête, et Toniella habitait encore la maison où nous l'avons vue précédemment.

Lorsque François Ier apprit que l'empereur, marchant sur la Provence, traversait déjà le comté de Nice, il quitta Lyon, et prit la route de Valence, où son camp était établi.

L'armée impériale s'avançait déjà du côté de Grasse et d'Antibes, côtoyant la Méditerranée où étaient embarquées l'artillerie et les provisions. Le roi jugea que Charles-Quint voudrait s'emparer du cours du Rhône, afin de se créer des ressources pour l'approvisionnement de ses troupes, et, sans abandonner Valence, il dépêcha Montmorency avec le gros de l'armée devant Avignon, afin d'y établir un second camp. Montmorency arriva le 5 août devant cette ville.

Cependant toutes les troupes impériales n'étaient pas arrivées; une partie en était encore engagée dans les Alpes. François Ier eût pu se porter à la rencontre de ces corps, les attaquer à la sortie des gorges, les battre peut-être, en s'appuyant sur la Durance, et empêcher leur réunion.

Par quel concours d'événements fut-il amené à négliger ce moyen de succès? Par quels conseils fut-il guidé, entraîné? On l'ignore. Il s'arrêta à une de ces mesures suprêmes qui portent la misère, la désolation, la mort dans un pays, et donna l'ordre terrible de ruiner de fond en comble le vaste delta qui s'étend entre la Durance et le Rhône.

Le corps d'armée de Bonneval fut chargé de l'exécution: il ne faillit pas à sa mission, et porta le fer et le feu dans cette malheureuse contrée.

L'incendie s'étendit crépitant sur toute une province, dévorant les récoltes, les arbres, faisant un désert d'une terre fertile. Au riche, il ne resta rien de ses maisons, de ses greniers abondamment pourvus; au cultivateur, rien de ses moissons, de ses travaux préparés pour la récolte suivante; au pauvre, rien de son pain du jour, de ses instruments du travail pour le lendemain.

Ces malheureux luttaient avec les soldats, bravaient les armes, s'élançaient à travers les flammes pour en arracher quelques débris, quelques grains de blé à demi brûlés et qui allaient être perdus pour tous.

Une population répandue sur une surface de près de quarante lieues de pays fut obligée de fuir, en proie à toutes les horreurs. Hommes, femmes, enfants, vieillards abandonnèrent leurs demeures à la lueur de leur toit brûlant; partout les cris, les sanglots du désespoir déchiraient l'air, et on entendait s'élever vers le ciel des imprécations contre les sol-

dats qui incendiaient une contrée qu'ils n'avaient pas entrepris de défendre.

Les villes, les bourgs, les villages, les églises, les monuments furent brûlés. A l'incendie se joignit le pillage. Deux villes, Crest et Luc, épouvantées des maux qui les attendaient, fermèrent leurs portes. Bonneval les assiégea et les mit à sac. Rien n'échappa à la destruction!

La capitale de la Provence, Aix, la vieille cité romaine, ne trouva pas grâce. Montejean offrit de s'y enfermer et de la défendre, les habitants promirent de le seconder avec tout le courage, toute la persévérance que donnent le danger et l'amour de la conservation. Ni Bonneval, ni Montmorency ne voulurent y consentir : Aix fut ruinée, démantelée, incendiée. De toutes les villes de cette malheureuse contrée, Marseille seule échappa à cette épouvantable désolation.

Mais la lueur des incendies n'éclairait que les revers de ceux qui les avaient allumés. L'inquiétude était si grande parmi les troupes du roi, que Montejean et Boissy ayant été pris dans une embuscade, ce fait, qui n'avait pas une haute importance, terrifia l'armée et jeta une si grande épouvante dans le camp d'Avignon, qu'on eut toutes les peines du monde à empêcher les soldats de se débander.

Cependant les Français reprirent l'offensive, secourus par un auxiliaire sur lequel ils n'avaient pas compté, par les paysans provençaux. Dans le désespoir de leur ruine, ceux-ci s'organisèrent et de tous côtés fondirent sur les Espagnols. Ce n'étaient pas des batailles en règle qu'ils livraient, mais ils attaquaient continuellement et harcelaient l'armée; ils gardaient les défilés, faisaient une décharge d'arquebuses et prenaient la fuite, se portaient sur les montagnes et frappaient de loin les soldats traversant la plaine.

L'exaspération arriva à ce point que cinquante paysans se dévouèrent d'un commun accord pour mettre fin à la guerre en tuant l'empereur. Faisant le sacrifice de leur vie, persuadés qu'aucun d'eux n'échapperait, ils s'enfermèrent dans une tour élevée, à quelques pas de la route où Charles-Quint devait passer.

L'empereur arriva en effet, mais les conjurés ne le connaissaient pas. Le poëte Garcilasso de la Vega, capitaine dans l'armée espagnole, remarquable par sa bonne mine et la richesse de ses vêtements, passait à la tête de sa compagnie. Il était grand, bien fait, tel que le peuple se représente celui qui exerce le commandement. Charles-Quint était petit et n'avait rien qui pût le distinguer de ses officiers aux yeux des paysans. Ils tirèrent sur le poëte et l'étendirent raide mort. La tour fut entourée; ceux qui l'occupaient, sommés de se rendre, refusèrent noblement. Battues à coups de canon, les murailles de la tour s'écroulèrent; quelques uns des paysans parvinrent à s'échapper, les autres furent pris et accrochés aux arbres du chemin.

Des deux côtés on déploya une égale cruauté. Quelques jours après la mort de Garcilasso, des paysans, espérant éviter les violences des soldats espagnols, se réfugièrent dans un bois avec leurs femmes et leurs enfants. Charles-Quint fit mettre le feu au bois... La plupart furent brûlés; le reste n'échappa au feu que pour être massacré par les soldats qui entouraient le bois. Ce fut dès ce moment une guerre à mort : tout Espagnol qui tomba entre les mains des paysans fut immolé.

Charles-Quint poursuivait sa marche à travers la Provence incendiée et ruinée; il entra dans la ville d'Aix, que les Français avaient eux-mêmes démantelée, et dans quelques places également sans défense. Mais la famine commençait à se faire sentir parmi ses troupes; la panique un moment répandue au camp d'Avignon s'était dissipée; ce camp avait été fortifié et mis à l'abri d'une attaque. Les capitaines français, les aventuriers qui servaient François I[er] sortaient de ce camp, couraient sus aux Espagnols et revenaient chargés de dépouilles. Les paysans continuaient la campagne à leur manière, attaquaient et enlevaient les convois, s'emparaient des chevaux ou coupaient les jarrets de ceux qu'ils ne pouvaient emmener.

L'armée impériale était affamée, les maladies commençaient à sévir et déjà faisaient d'effrayants ravages; une tentative sur Marseille échoua. Il ne restait plus à Charles-Quint qu'à attaquer le camp d'Avignon et à livrer bataille. La flotte génoise de Doria lui amena des vivres, mais n'amena pas d'hommes, comme il l'avait espéré. Il fit le dénombrement de ses soldats : son armée, qui était de 50,000 hommes en descendant des Alpes, n'en comptait plus que 25,000. Les combats, la disette, les maladies surtout en avaient moissonné la moitié.

L'empereur se décida à la retraite et reprit le chemin de l'Italie, semant la route de morts, de malades, des débris de son matériel, poursuivi par la cavalerie légère française, harcelé par les montagnards qui coupaient les ponts, s'embusquaient sur les rochers et enlevaient les armes des malades attardés.

D'Annebaut avait conservé Turin; le comte Rangoné avait remplacé le marquis de Saluces en qualité de lieutenant général du roi en Italie, et pendant que l'Empereur était en Provence, les villes de Quiers, Montcallier et Carignan étaient tombées au pouvoir des Français.

Le roi ne poursuivit pas l'armée impériale en déroute, il quitta le camp d'Avignon, prit la route de Paris et s'arrêta à Lyon, où quelque temps auparavant il avait perdu son fils, le dauphin. On lui donna dans cette ville de grandes fêtes, hommages qui ne voilaient pas les maux du pays et ne réparaient pas les désastres. De retour à Paris, le roi écrivit aux principales cours de l'Europe pour leur faire connaître les résultats de la campagne; il témoignait encore une fois de son désir de faire la paix et offrait de prendre les électeurs et les princes de l'Empire pour arbitres de ses droits sur le Milanais. Appel inutile et sans résultat.

La route de Briançon fut un moment libre et le Grand-Bressan put envoyer de ses nouvelles à Paola par les courriers qui prenaient cette route pour aller d'Avignon à Turin. La belle Romaine apprit avec joie la nomination de son amant au grade de capitaine et lui répondit en témoignant l'espérance et le désir de le revoir bientôt.

Le caractère de Bastien ne s'était pas démenti durant cette terrible campagne de Provence; mais on n'eut pas à lui reprocher les cruautés dont se rendirent coupables les deux partis. Poëte sous la tente, hardi à la bataille, insouciant du danger, il justifia la haute faveur de son général.

En quittant son château d'Holypherne, Georges avait donné à Clémence le seul bonheur qu'elle eût goûté depuis son mariage. Ce n'était pas la joie de la liberté, ce n'était pas l'ardente espérance qui inonde de délices un pauvre cœur longtemps déchiré ; Clémence n'espérait plus ; elle éprouvait la satisfaction d'un prisonnier que l'on cesse de torturer.

A l'autel, devant le prieur, elle avait protesté, selon ses forces, contre l'union qu'on lui imposait ; en sortant de Belmont, si Liobard eût réussi, elle l'eût suivi avec joie, puis eût invoqué le témoignage de tous les assistants, du prieur lui-même, pour demander l'annulation d'un mariage brisé de fait aussitôt que formé. Mais maintenant, elle était devenue contre son gré la femme de Georges; tous ses beaux rêves d'or étaient envolés, elle ne voyait plus que l'abîme où son père l'avait jetée; sa chasteté ne lui permettait pas de faciliter à Renaud les moyens d'arriver jusqu'à elle. Le voir, par les belles et claires soirées, gravir les rochers de la rive opposée de l'Ain, en face de la terrasse du château, et se rapprocher ainsi d'elle autant que possible, et se savoir aimée, était l'unique consolation de sa captivité. Mais elle n'était pas seule à épier la venue de Renaud.

Un soir, Clémence et Huguette étaient assises sous les arbres de la terrasse, distraites toutes deux de leur causerie par une pensée fixe, les regards tournés du même côté. Elles firent tout à coup un mouvement semblable et se levèrent ensemble; puis, se dérobant l'une à l'autre leur émotion et la rougeur qui avait subitement coloré leur visage, elles se rapprochèrent du parapet, s'y accoudèrent, laissèrent flotter avec une apparente indifférence chacune son mouchoir blanc et continuèrent, ainsi accoudées, un entretien sans suite auquel l'auditeur le plus attentif n'aurait rien compris, ni elles non plus, si l'une d'elles eût été en état de faire attention aux propos de l'autre.

Si les deux amies étaient à ce point troublées, c'est qu'un jeune homme gravissait les rochers de l'autre côté de l'Ain, venait de leur apparaître dans le crépuscule, et que lui-même tenait à la main un mouchoir blanc qui s'agitait au vent de la montagne. Toutes deux cherchèrent à dissimuler leur joie, mais ne purent se cacher les soupirs qui s'échappaient de leur poitrine oppressée.

—Tu n'es pas heureuse, ma bonne Huguette, dit Clémence, car j'ai vu souvent tes yeux remplis de larmes et j'ai entendu tes soupirs.

— Vois donc comme l'Ain est belle, répondit Huguette, comme ses eaux sont limpides et comme on pourrait s'y mirer à l'aise, dans ce calme du soir, en se promenant dans les petits sentiers qui la bordent!

— Sais-tu que bien souvent la chouette crie le soir dans les nuages? reprit Clémence.

— Que nous importent ses cris! répondit Huguette. Nous

empêchent-ils d'entendre les battements de notre cœur et de nous en aller courir sur l'aile de nos pensées?

— Ils empêchent d'entendre dans le lointain les chants du voyageur qui passe, ou du pâtre qui rentre à sa chaumière, ou du jeune seigneur qui redit de beaux refrains dans le pur langage de France, dit doucement Clémence.

— Tu as vu le monde, toi, fit Huguette, que ces mots ramenèrent à demi à la réalité : le château de Belmont était fréquenté par d'aimables dames et de jeunes seigneurs; tu as apporté du moins tes souvenirs dans ces murs qui nous emprisonnent...

Il y avait du désespoir dans son accent et une larme coulait sur sa joue.

— Mais toi, Huguette, tu as l'espérance! s'écria la malheureuse femme, d'une voix étouffée.

— Que parles-tu d'espérance? s'écria Huguette revenue à sa première contemplation et sans prendre garde à l'accent douloureux de son amie. L'espérance! Est-ce un nuage qui fait rêver? il court et on ne l'atteint jamais. Est-ce un rayon de soleil? il passe au travers des barreaux d'une prison, mais il ne les brise pas. L'espérance! un feu follet qui court sur les marais et jette dans les fondrières le malheureux qui le poursuit. L'espérance! ah! mon Dieu! elle ne viendra pas dans ce nid de vautour, elle est consignée à la garde du pont-levis.

— Sitôt du découragement! reprit Clémence. Ton pied ne s'est pas encore heurté au granit de la route, ta blanche écharpe ne s'est pas arrêtée aux buissons, ton sang n'a pas teint les épines, enfant, et tu n'oses déjà plus marcher!

—Je peux descendre au bord de la rivière, j'en remonterai seule, dit tristement Huguette. Si je la traverse dans une nacelle, personne ne me tendra la main pour aborder sur l'autre rive!... Tiens, vois ce beau ciel parsemé d'étoiles : il n'y en a pas une qui brille pour moi!...

Elle s'arrêta... Toutes deux étaient haletantes; on n'entendait plus que leurs soupirs pressés... Tout à coup, elles poussèrent un cri et ensemble tombèrent à genoux en s'écriant :

— Oh! mon Dieu! sauve-le!

Ce mouvement avait été électrique, simultané; elles se relevèrent tremblantes, émues, rougissant... leurs regards se reportèrent vers l'autre rive, leur visage se rasséréna lorsque, à la clarté des étoiles, elles virent un homme se dresser sur ses pieds et recommencer, à travers les roches, une lente et pénible ascension.

Cet homme était Renaud de Liobard qui était venu pour jouir de la vue de Clémence, seul bonheur qu'il eût, lui aussi, mais qui, en apercevant deux femmes vêtues de même, toutes deux laissant flotter leur mouchoir, cherchait à deviner laquelle était Clémence, et gravissait toujours les rocs, pour se rapprocher un peu plus. Il prenait les rochers qui surplombaient la rivière et s'éloignaient le moins de la terrasse; il avait posé le pied sur un bloc mal assuré et avait glissé avec lui. Il pouvait rouler ainsi une centaine de pieds et tomber tout meurtri dans la rivière. Heureusement, en s'accrochant aux alisiers, il put s'arrêter sur une saillie. Les deux femmes qui suivaient ses mouvements à l'insu l'une de l'autre, saisies de frayeur à la vue du danger, avaient poussé un cri qu'elles n'avaient pu se dissimuler. Maintenant, elles se regardaient avec anxiété.

— Renaud! murmura Huguette.

— Liobard! murmura Clémence.

Après une pause durant laquelle d'étranges idées passèrent dans l'esprit des deux femmes :

— Crois-tu que ce soit bien lui? dit Clémence ayant peine à cacher un sentiment de jalousie et s'efforçant de donner de l'assurance à sa voix.

—Il me semble le reconnaître, dit Huguette avec hésitation.

— Tu l'as vu souvent? demanda Clémence.

— Une fois, dans le parc du château de Thoire, lors des joutes du lac de Nantua, répondit Huguette.

— Et tu le reconnais, de loin, la nuit? fit Clémence.

— Oh! la lune et les étoiles nous font presque un soleil, car tu l'as reconnu comme moi, répliqua Huguette.

Clémence sourit, puis répondit :

— C'est vrai, il fait presque jour.

Après cet incident, la conversation languit, entrecoupée, brisée par des pensées inconnues, des rêveries bizarres, des craintes égales. Des interpellations restaient sans réponse, ou amenaient des réflexions qui n'avaient pas de sens, ou trahissaient des préoccupations sérieuses. Chacune des deux amies s'efforçait de cacher à l'autre son amour. Elles emportèrent leur secret, et arrivée à sa chambre, chacune ouvrit sans bruit sa fenêtre : Liobard redescendait; bientôt il se perdit dans l'éloignement.

Clémence et Huguette se trouvèrent dès ce moment dans une position singulière : elles voulaient mutuellement se taire leur amour, et elles éprouvaient toutes deux un ardent désir de parler de l'homme qui en était l'objet. La situation était difficile, et il ne faut attribuer qu'à leur bonne nature le bonheur dont elles purent jouir dans leur prison commune. Chaque jour Liobard fut l'objet de leur doux entretien. L'amour qu'éprouvait Huguette pour Renaud avait pris naissance au château de Thoire, où nous les avons vus se rencontrer. Le malheur intéresse toujours une jeune fille, et dans les dernières paroles que le chevalier lui avait adressées, elle avait cru comprendre qu'il chercherait à la revoir, au moins pour effacer l'impression fâcheuse que sa menace avait dû laisser. Préoccupée de cette idée, elle aperçut en effet Renaud plusieurs fois dans le parc les jours suivants; puis, lorsqu'elle eut, avec toute sa famille, regagné le vieux donjon d'Holypherne et qu'elle vit le capitaine venir la nuit sur les rochers qui lui font face, elle se persuada facilement qu'il y venait dans l'espérance de la voir. L'illusion était si douce.

Clémence ne pouvait faire de confidence à la fille de son mari; Huguette n'avait pas assez d'espérance pour avouer ses désirs. Ainsi elles renfermaient toutes deux leur amour au fond de leur cœur : Clémence bien certaine que Renaud lui demeurait fidèle, Huguette aimant à se persuader que le souvenir du château de Thoire attachait à elle le sire de Liobard.

Ainsi, tout en se cachant mutuellement leur amour, elles purent causer ensemble du seul homme qui les intéressât au monde. Toutefois, lorsque dans les claires nuits, Renaud gravissait les rochers, celle qui l'apercevait la première se gardait bien de le montrer à l'autre avant d'être certaine qu'elle l'eût vu. Il leur arrivait de temps en temps de ne pas descendre sur la terrasse; alors chacune d'elles restait à sa fenêtre, et Liobard, qui s'attristait de ne voir personne, ne se doutait pas que deux cœurs le suivaient.

La constance de Renaud, sa vue, ses efforts pour se rapprocher d'elle, était l'unique consolation de la malheureuse Clémence. L'amour que lui supposait pour elle la charmante Huguette, ignorante de ce qui s'était passé à Belmont, était le seul bonheur de la jeune fille. Un mot pouvait briser le rêve, jeter la jalousie au cœur de Clémence, la désillusion à l'esprit d'Huguette, ajouter pour toutes deux la torture à la prison. Heureusement ce mot ne fut pas prononcé.

Clémence se résignait douloureusement à son malheur; mais l'odieuse alliance qu'on lui avait imposée était au-dessus de ses forces : elle aimait Renaud avec ivresse. Peut-être eût-elle pu tromper la surveillance, le revoir; mais elle ne voulait pas trahir ses devoirs d'épouse, elle refrénait les mouvements de son cœur, maîtrisait l'entraînement qui d'ordinaire brise les obstacles.

Elle se souvenait des dernières paroles de son père quand elle avait quitté Belmont : « Plutôt que choir, vieux vaut mourir. » Elle entendait encore la voix sombre proférant ces mots qui maintenant lui semblaient une menace, un pronostic fatal destiné à s'accomplir bientôt. Elle était minée par le désespoir et sentait la vie s'en aller.

Renaud, de son côté, était en proie à une douleur dont sa nature ardente peut faire comprendre la violence. Clémence était là, il la voyait, il ne pouvait franchir la distance qui les séparait, et il se consumait en efforts superflus pour arriver jusqu'à elle.

Sans savoir où le mènerait la réussite, il descendit dans les ravins qui environnaient la citadelle, il les explora longuement, péniblement, cherchant s'il n'y aurait pas quelque endroit praticable pour monter jusqu'au donjon; partout le roc, qui semblait avoir été taillé par la main de l'homme, se relevait en murs perpendiculaires, infranchissables. Du côté de la rivière, le pied du rocher baignait dans l'eau; grâce à quelques saillies, on pouvait monter à vingt-cinq ou trente pieds, puis le rocher se relevait verticalement. Il lui fallut renoncer à cette espérance.

Il écrivit, mais il ne trouva personne qui voulût tenter de remettre une lettre à Clémence. Il essaya, par ses offres, de gagner une des femmes du château qui descendait parfois dans la vallée pour les besoins du service : ses offres furent repoussées.

— C'est la mort que vous me proposez là, mon jeune seigneur, la mort tout simplement, lui dit une femme qu'il tentait par de brillantes promesses.

— Eh bien! fit Renaud, si vous n'osez vous charger d'une lettre, parlez de moi à votre maîtresse, dites-lui...

— Assez, assez, monsieur! allez-vous-en : si on me voyait seulement vous parler, je ne sortirais plus jamais du château.

— Par pitié, ma bonne! murmura Renaud d'une voix suppliante.

— Je vous en conjure, monsieur, reprit la femme épouvantée, éloignez-vous; si on savait ce que vous me proposez, demain je ne serais plus de ce monde.

Et elle s'enfuit à grands pas.

La terreur de cette pauvre femme n'était pas jouée; le majordome qui gouvernait la place et y commandait en maître en l'absence du sire de Luyrieux, inspirait des craintes trop souvent justifiées pour n'être pas légitimes.

Les trois compagnes de Clémence ne tardèrent pas à s'apercevoir des ravages que faisait la douleur sur leur malheureuse belle-mère; le changement s'opérait avec rapidité, et leur sollicitude, leurs soins bienveillants, empressés, étaient impuissants contre un mal dont elles ignoraient la nature. Gertrude comprit l'imminence du danger, et en avertit le majordome. Celui-ci manda un médecin; mais le mal n'était pas de ceux que la science peut guérir.

Naguère pleine de jeunesse et de force, Clémence commençait à désespérer : le coloris de ses joues avait disparu, ses membres amaigris retombaient inertes; elle ne pouvait marcher qu'en s'appuyant sur le bras de ses amies; la douleur morale avait été plus forte que les forces physiques et les avait brisées.

Une horrible amertume se mêlait aux souvenirs du passé; elle se voyait descendre vers la tombe et accusait avec une sombre colère ceux qui la frappaient à la fleur de l'âge. Souvent Huguette, à genoux devant elle, essayait de la rassurer, de lui rendre l'espérance, en lui parlant de sa jeunesse; mais la pauvre femme pleurait, levait ses mains au ciel avec désespoir, puis fermait ses beaux yeux mélancoliques pour ne pas voir ce qui se passait autour d'elle, comme si elle eût voulu vivre un moment par la pensée hors des murailles où elle était enfermée.

Quand elle comprit que ses dernières forces s'épuisaient, que tout allait finir, que le soleil n'aurait bientôt plus de rayons pour elle, Clémence voulut qu'on la laissât seule, et alors se ranimant à ce moment suprême, elle eut encore le courage d'écrire deux lettres dans lesquelles s'exhalèrent ses derniers regrets et ses dernières plaintes. L'une était adressée à M. de Belmont, l'autre au prieur de Saint-Rambert.

A son père, elle disait :

« Monsieur,

« Vous n'avez tenu aucun compte de mes prières et de mes larmes, vous avez vu ma douleur et n'en avez pas été touché. Vous m'avez séparée violemment de celui que j'aimais, à qui je pouvais appartenir honorablement, dont j'aurais été la digne et fière épouse, et vous m'avez jetée à un homme odieux parce qu'il est souillé de crimes. Ici même, autour de son château, son nom est un objet d'effroi : on me prend en pitié, moi, mais on a horreur de lui.

« Vous avez brisé ma vie en me sacrifiant à une prétendue dette de reconnaissance; vous m'avez donnée comme on donne une terre, ou un cheval, sans songer que j'étais un être, comme vous, créé par Dieu, comme vous, capable de sentir et de souffrir.

« J'ai obéi malgré moi à vos ordres, je me suis courbée devant vos menaces; maintenant vous devez être bien fier de votre triomphe; votre autorité paternelle est sauve, mais votre fille va mourir, tuée par sa douleur, par ses regrets, tuée par vous.

« Le messager qui vous portera la nouvelle de ma mort vous remettra ce dernier écrit de votre victime. »

Puis Clémence ajouta à cette lettre les lignes suivantes :

« Adieu ma bonne mère; votre cœur ne vous trompait pas; si l'on eût cédé à vos désirs, votre fille serait pleine de bonheur et de vie; vous avez souffert de ma souffrance, gémi de mon sacrifice; Dieu vous console, pauvre mère! Je vous donne mon dernier baiser et je meurs en vous bénissant.

« Clémence de Belmont. »

Elle écrivit à l'abbé de Saint-Rambert :

« Monsieur le prieur,

« Il y a quelques mois seulement, vous fûtes appelé à consacrer une union monstrueuse entre une jeune fille de dix-huit ans que l'on disait belle, qui était pure, bonne et aimante, et un homme d'un âge mûr, d'un caractère dur et intraitable, et à qui la rumeur publique reproche des crimes.

« Moi, que l'on sacrifiait, j'avais espéré trouver un appui dans le ministre de la religion; le représentant du juge suprême ne permettrait pas un mensonge; il ne prendrait pas le silence pour une adhésion. Ignorante que j'étais!

« Pourquoi donc m'avez-vous demandé mon consentement, si vous étiez décidé à vous en passer? Lorsque, sous le coup des menaces de mon père, seule contre tous, en proie à la terreur, je courbai la tête sans répondre, ma douleur n'a pas éveillé en vous un sentiment de pitié; vous n'avez pas voulu voir que j'étais contrainte, vous avez pris parti pour les forts contre le faible, pour la tyrannie contre l'opprimé. Vous m'avez déclarée unie au sire d'Holypherne, devant Dieu et devant les hommes, et Dieu savait bien que vous ne disiez pas vrai!

« Aujourd'hui je vais mourir, perdue par cet horrible mariage que vous avez consacré. Votre présence a protégé la violence, votre bénédiction a consacré le sacrifice.

« Au moment de m'éteindre pour jamais, de descendre dans le tombeau, jeune, belle, aimée, le cœur en proie à des chagrins amers, à des souffrances terribles, ma bouche vous maudit, et mon âme qui monte vers Dieu lui portera ces malédictions que je jette sur vous et qu'il ratifiera dans sa justice.

« Clémence de Belmont. »

Clémence n'avait plus qu'un désir, une espérance : voir Liobard à son dernier moment, lui dire adieu, sentir dans sa main la main de celui qu'elle avait purement aimé. Elle fit venir un serviteur fidèle, le seul de ceux qui l'avaient suivie, qui fût resté à Holypherne, et lui demanda s'il pouvait lui donner ce dernier bonheur. Elle apprit alors, ce qu'elle ignorait, qu'une consigne sévère avait été donnée par le sire de Luyrieux à l'égard du sire de Liobard, rigoureusement maintenue par le majordome, et que si Renaud pénétrait par surprise dans le château et y était vu, il n'en sortirait pas vivant.

A l'appui de ses paroles, le serviteur ajouta que plusieurs fois on avait aperçu Liobard sur les rochers de la rive opposée; on n'avait pas osé tirer sur lui des coups d'arquebuse dont le bruit aurait trahi le coupable, mais on lui avait envoyé des flèches qui, heureusement, ne l'avaient pas atteint, sans doute parce que les archers, obéissant à regret aux ordres du majordome, n'avaient pas voulu se charger d'un crime inutile et n'avaient pas visé.

Il n'y avait rien à atte[illegible]e du serviteur : Clémence fit venir le majordome et l'invita [illegible]nner des ordres pour que Renaud de Liobard pût entrer a[illegible]hâteau et assister à ses derniers moments. C'était le vœu suprême d'une mourante. Le majordome se retrancha derrière les ordres formels de son seigneur et refusa, en s'excusant de ne pouvoir obéir.

Clémence dut renoncer à son dernier bonheur; elle mourait bien seule, sur le rocher où on l'avait exilée, loin de sa mère, loin de son amant. Le soir, elle se fit porter sur la terrasse, et, agitant son écharpe, elle chercha du regard celui qu'elle avait aimé.

Il n'y était pas... Elle eut un moment d'angoisse; mais bientôt, soit qu'elle vît dans son cœur et non sur le rocher, soit qu'une saillie du roc ou une touffe d'arbrisseaux trompât sa vue affaiblie, elle crut apercevoir Renaud et, heureuse à ce dernier instant, elle tendit la main vers l'ombre, murmura un adieu en exhalant son dernier soupir.

Durant la nuit, on entendit d'heure en heure retentir dans la vallée et sur les bords de l'Ain la cloche funèbre de la chapelle du château d'Holypherne. Le lendemain on déposa la malheureuse jeune femme dans sa tombe. En l'absence du sire de Luyrieux, les obsèques furent simples; la garnison du château, quelques seigneurs et quelques paysans y assistèrent; les trois filles d'Holypherne, frappées d'épouvante et de douleur par cette mort si prompte, si terrible, versèrent d'amères larmes sur le corps de leur amie.

Un messager porta une lettre du majordome à madame de Belmont, et celle de Clémence au prieur de Saint-Rambert. Un autre partit pour l'armée, afin d'apprendre à Georges la mort de sa jeune femme et de remettre à M. de Belmont la lettre de sa fille.

La dame de Belmont tomba dans un accablement profond à cette nouvelle terrible; quant au prieur, il lut la lettre de Clémence sans sourciller, avec l'indifférence de l'homme habitué à ces plaintes, puis il jeta tranquillement le papier au feu et n'y pensa plus.

M. de Belmont, en lisant la terrible lettre de sa fille mourante, fut atterré du coup; des larmes roulèrent dans les yeux du vieux soldat. Georges de Luyrieux rugit de douleur, stupéfait de cette mort si rapide, si imprévue, désespere par la pensée qu'il n'aurait point de fils, point d'héritier de son nom et de sa puissance. Il n'avait pas soupçonné en partant qu'il ne reverrait pas la jeune femme qu'il venait à peine d'amener au château, et il eut besoin de se faire plusieurs fois répéter les details de sa mort avant d'y ajouter une foi entière.

Quant à Liobard, qui demeurait pour le moment étranger à la guerre, decouragé, fatigué de l'inutilité de ses efforts pour arracher Clémence de la citadelle, dans l'impossibilité d'arriver jusqu'à elle, il était allé depuis quelques jours se confiner dans sa châtellenie de Saint-Sorlin, arrivé à un état de prostration auquel la douleur morale réduit parfois les hommes les mieux trempes et les plus vigoureux.

C'est là que lui arriva la nouvelle inattendue, inopinée de la mort de Clémence. Il n'y voulait pas croire. Il ne lui semblait pas possible que tant de grâces, de jeunesse, de force, de beauté, se fussent éteintes en un moment, que cette femme aimée, ardemment desirée la veille ne fût plus qu'un rêve disparu pour jamais.

Une reaction fatale s'opéra en lui.

Par un de ces phénomènes dont la source mystérieuse est cachée dans les replis du cœur humain, qui échappent à toute analyse, dont la science psychologique ne comprend jamais le pourquoi, son amour, triste, mais devenu plus calme, qui gardait encore une espérance inavouée, mais se repliait devant l'impossibilité du moment, son amour se réveilla plus énergique, plus puissant, à l'heure où il en perdait l'objet descendu au tombeau.

CHAPITRE XV.

La douleur de Renaud était poignante, son désespoir était violent, insensé. Cette femme adorée ne pouvait pas avoir été enlevée ainsi, à dix-huit ans, du jour au lendemain, et pour toujours. Non, cela n'était pas vrai. Clémence vivait; sa mort prétendue était un mensonge du seigneur d'Holypherne, qui cachait quelque trahison, qui voilait quelque affreux dessein... Une prison perpétuelle, les souffrances, les privations les plus dures étaient réservées à la malheureuse femme... Mais Clémence n'était pas morte... Telles étaient les pensées qui assiégeaient l'esprit de Liobard.

Alors, il regrettait amèrement que Georges n'eût pas accepte sa provocation; il se maudissait de n'avoir pu le tuer, le soir du mariage, sur le chemin de Nantua; de n'avoir pas prévu le changement de route, de n'avoir pas eu un plus grand nombre de soldats. Et il appelait alors Clemence avec désespoir, avec colère, attendant un mot qui ne venait pas!..

Et son amour grandissait au niveau de l'impossibilité où il était de la revoir, et le livrait à d'étranges préoccupations. Parfois, il interrompait sa promenade, s'arrêtait, s'appuyait contre un arbre et restait là, le regard fixe, sans rien voir autour de lui. D'autres fois, tout en marchant, il parlait seul et souriait, semblant interroger une personne invisible pour tous, excepté pour lui, semblant lui répondre et lui donner des explications.

Puis, éveillé de son doux rêve, il portait la main à son front, regardait autour de lui, souriait avec amertume et reprenait sa marche, regrettant l'apparition évanouie.

Attiré malgré lui, semblant obéir à l'appel d'une voix chérie, ou à une volonté qui le dominait, il quittait sa demeure et retournait vers le château d'Holypherne; il gravissait lentement la roche escarpée de la rive gauche, s'asseyait et contemplait cette sombre forteresse où dormait pour toujours celle qu'il aimait. Il oubliait les heures, et quand la lune venait illuminer la terrasse du manoir, il montait plus haut encore, sur un rocher avancé surplombant la rivière encaissée, comme un nid sur un précipice.

De là, par distraction, par habitude, comme à l'époque où Clémence vivait, il faisait voltiger son écharpe; d'autres fois, accroupi dans sa tristesse, il se relevait tout à coup comme un chamois blessé, battait le roc de ses pieds impatients, tendait les bras et murmurait un nom, car il venait de voir une ombre blanche qui semblait se glisser furtivement sur la terrasse du château d'Holypherne, courait se pencher sur le parapet, puis disparaissait comme une vision fantastique.

Ces apparitions jetaient Renaud dans des doutes étranges; son esprit flottait incertain. Il n'était pas crédule; cependant, à cette époque où la superstition était dans les mœurs, où la religion s'appuyait grandement sur elle, où la science elle-même semblait parfois douter, Liobard se défendait difficilement de cette douce pensée que celle dont il avait été aimé, affranchie par la mort, pudique comme autrefois, revenait sur sa terrasse le regarder et se montrer à lui, n'osant pas accourir dans ses bras. Ainsi, il prêtait à la mort l'amour et la pudeur, les plus doux charmes de la vie.

Dans un moment d'exaltation fievreuse, il lui arriva d'appeler l'ombre ou la femme qu'il voyait. Aucun nuage ne voilait les rayons des étoiles, la lune éclairait en plein la terrasse, et il vit la femme ou l'ombre, accoudée sur le parapet, lui faire un geste gracieux, puis s'éloigner lentement.

Sans se demander s'il n'était pas le jouet d'une hallucination, il s'attacha à son illusion et fit tout pour ne pas la détruire. Cet homme jeune et hardi, qui était un chef determiné, en ce moment dominé par l'amour, faisait taire sa raison pour écouter son cœur et caresser une chimère. Il voyait une image dans l'eau et il ne voulait pas que la brise vînt rider la surface du miroir, de peur qu'elle ne lui enlevât le charme du rêve.

Cette illusion fut, pour l'âme de Liobard, un baume merveilleux : son amour avait trouvé un aliment, le désespoir était moins profond, la douleur moins amere; mais l'apparition était devenue un besoin et parfois, quand la nuit était bien noire, quand l'orage grondait avec fracas dans les gorges profondes et soulevait contre les granits les flots de la rivière; que la pluie, tombant par torrents, allait faire des cascades de rocher en rocher, on entendait la voix de Liobard qui, cramponné sur son roc, heureux au milieu de cette nature bouleversée, appelait un eclair, espérant qu'à l'une des tourelles du château il verrait l'ombre de Clémence se tourner vers lui.

Cependant, de bizarres bruits commençaient à circuler dans le pays : toutes les circonstances du mariage de Clémence furent commentées; sa mort si prompte parut n'être pas naturelle; on l'avait vue quelque temps avant si forte, si brillante de santé; les trois filles d'Holypherne se portaient si bien sur leur rocher! On chuchotait qu'un écuyer de Georges avait révélé le secret d'une mort violente qui avait puni Clémence d'un amour irrésistible : un autre, disait-on, avait affirmé que Clémence vivait encore, mais était enfermée dans un cachot d'où elle ne pouvait sortir qu'un moment chaque nuit, pour respirer sur la terrasse.

Tous ces bruits arrivèrent à Renaud. Il voulut voir et interroger les écuyers auxquels on prêtait ces étranges propos, mais ils étaient partis pour rejoindre leur maître à la guerre; quant aux paysans qui les repetaient, pressés par Renaud, ils affirmèrent les avoir entendu tenir, mais ils ne purent remonter à la source, comme cela arrive toujours en pareille circonstance. De tous ces propos, il resta le bruit populaire, chaque jour plus accrédite, que Clémence avait aimé Renaud de Liobard, qu'elle était morte, qu'elle revenait toutes les nuits pour le consoler, passait avec lui de longues heures sur le rocher, en face du château d'Holypherne, afin de braver le maître et seigneur, son mari.

Les dissidents affirmaient que Clémence revenait en chair et en os rejoindre son amant. On avait vu Liobard, monté un jour sur les pics les plus elevés, detacher son manteau, l'étendre sur la neige, y faire asseoir Clémence, qui riait de bonheur, et y prendre place à côté d'elle; puis, on avait entendu des hymnes d'amour, dont leurs voix mélodieuses jetaient les douces notes par-dessus le torrent.

Renaud commençait à être un objet de curiosité. Dans ses promenades, autrefois solitaires, il voyait des hommes le suivre, l'épier. S'il les rencontrait face à face, les uns avaient pour lui un regard de pitié, les autres un sourire sardonique. La réputation de Clémence devait souffrir de ces bruits ridicules. Liobard avait pour l'ombre de la malheureuse jeune femme autant de respect qu'il avait eu d'amour pour elle-même : il ne voulut pas que l'on profanât son nom, sa mémoire, et dans une visite à son rocher, par une claire nuit, il dit adieu au château de Luyrieux.

— Femme adorée, château maudit, je vous quitte pour jamais, dit-il à demi-voix.

Puis, emporté par sa douleur, afin de s'interdire toute possibilité de retour en prenant à témoin de son départ tout ce qui pouvait l'entendre, il répéta trois fois d'une voix retentissante : Adieu! adieu! adieu!

Aussitôt une voix argentine, partie de la terrasse, lui cria : Adieu! adieu!

— C'est l'écho, murmura Renaud.

Mais la voix reprit bientôt avec plus de force :

— Chevalier de Liobard, au revoir!

Tout courageux qu'il était, Renaud sentit un frisson courir dans ses veines; il courba la tête et descendit de ce rocher où plusieurs mois il avait entretenu sa douleur de ces visions.

Il partit seul, afin que nulle parole ne l'éveillât de ses douces rêveries, ne fit l'ombre de Clémence s'enfuir, quand son regard illusionné la contemplait à ses côtés, cheminant avec lui.

Il partit à cheval et suivit quelque temps la pente de la rivière d'Ain, se plaisant dans la contemplation des sauvages contrées qu'elle arrose, évitant les grandes routes et venant le soir demander l'hospitalité pour son coursier et pour lui dans les châteaux qui s'élevaient alors en grand nombre dans le pays. Partout Renaud comptait des amis : aussi fut-il reçu partout avec une douce et franche cordialité. Mais il semblait redouter les épanchements de la souffrance autant que les consolations de l'amitié.

Ses amis et les dames faisaient de vains efforts pour le retenir; plus d'une fois ils surprirent des larmes dans ses yeux, alors que, lui parlant de l'avenir et passant en revue les filles des seigneurs voisins, ils le pressentaient sur un établissement prochain et cherchaient à deviner à quelle maison il demanderait une alliance. Partout on comprit que dans les réticences de Liobard se cachait une douleur profonde, qu'il fallait respecter puisqu'elle se voilait.

Renaud avait l'intention de se jeter dans le haut Bugey, magnifique contrée dont les immenses solitudes sont propres à nourrir la douleur, de remonter le cours de l'Albarine jusque dans la vallée de Charabote, délicieux nid où, dans un étroit espace, une nature luxuriante a accumulé les merveilles.

Là s'élèvent des bois où des arbres foulent de leurs pieds la tête d'autres arbres; là s'ouvrent des grottes profondes sur les flancs escarpés du coteau; de tous les côtés descendent des cascades et, au fond da la gorge étroite, toute une rivière s'élance du plateau de Hauteville, et tombe de six cents pieds de hauteur sur des blocs de rocher baignés d'écume et enveloppés de vapeur.

Gravissant de montagne en montagne en traçant les trois quarts d'un ovale, il eût revu en passant le château de Belmont, où il avait aimé et où s'étaient brisées ses espérances, et repassant sur les bords du lac de Nantua, il eût été s'enfermer quelques semaines dans la chartreuse de Meyriat et demander à Dieu l'oubli de ses maux, que les hommes ne pouvaient plus guérir.

Renaud, en effet, nourrissait en son âme, à côté de son amour, un vif sentiment religieux, exalté en ce moment par la souffrance. Forcé de renfermer dans son cœur le secret de ses douleurs, il croyait ne pouvoir demander qu'au ciel des consolations que la terre n'avait pas pour lui.

C'était le plan de Renaud; mais un matin, en quittant le château de Pont-d'Ain, le cœur lui faillit à l'idée d'abandonner la vallée de l'Ain : il pleura, accroupi sur son cheval qui s'était arrêté, incertain de la route à prendre et attendant un appel de la bride. Cette pauvre âme blessée n'osa pas briser la chaîne qui le rivait de ce côté.

Au lieu de traverser la rivière qui était devant lui, il suivit la rive pendant quelques minutes jusqu'à l'endroit où le Surand se jette dans l'Ain, et, tournant à droite, il s'enfonça dans la Bresse en remontant le cours du ruisseau.

Ce mouvement venait de changer toute sa destinée.

Renaud suivit lentement le cours sinueux et pittoresque du Surand, sentant bien qu'il allait rouvrir toutes les plaies de son cœur, mais essayant de secouer cette pensée, comme un homme qui se laisse entraîner à une faute en maudissant sa faiblesse, mais qui n'en poursuit pas moins sa route.

Sans but réel, sans projet arrêté, sans savoir ni ce qu'il voulait, ni où il irait, il continua ses pérégrinations, déployant l'activité du corps à défaut de l'activité d'esprit, allant où sa fantaisie instantanée le menait, laissant parfois à son cheval le soin de prendre une direction.

Des hauteurs boisées de Château-Vieux, Liobard descendit à Fromente, antique minoterie de l'époque romaine et de l'époque féodale, dont le nom rappelle l'ancienne destination et le séjour des *frumentaires*; Fromente avec ses moulins, son château et ses grandes tours. Au moment où Renaud y passa, ce pays était riche et populeux, le manoir était beau, les tours solides. Il ne reste plus, de l'ancienne splendeur, que la rivière aux eaux limpides et les moulins qu'elle fait tourner.

La guerre a ruiné le château, qui garde encore ses décombres et ses grands murs inutiles; la végétation a envahi la dernière tour, l'a couverte d'arbustes qui se balancent aux vents avec coquetterie et remplacent les sentinelles qui gardaient les châtelaines de toute surprise.

Liobard était trop absorbé par le souvenir de Clémence pour songer le moins du monde au sort de toutes ces citadelles de la féodalité, menacées d'une chute prochaine, et dont les débris se retrouvent encore à chaque pas dans la délicieuse vallée du Surand. Il ne songeait pas à la querelle de Charles-Quint et de François Ier, dont pouvait résulter sa ruine; il oubliait même ses beaux faits d'armes à l'armée d'Italie. Si quelquefois lui revenait le souvenir de Toniella, il éloignait la pensée de la brune Romaine, qui ne pouvait être mise en parallèle avec la blonde fille de Belmont, comme si Clémence eût pu s'offenser de cette souvenance.

Quoique ses amours eussent si mal fini, ne lui eussent apporté que douleur et tourment, il ne regrettait pas d'avoir repoussé les avances de la belle veuve, il s'applaudissait d'avoir gardé tout entier son cœur pour celle-là même qui n'avait pu l'accepter.

Il s'oublia pendant quelques jours à rêver dans le manoir de Beaurepaire, dont les quatre larges tours planaient alors sur le rocher à pic qui surplombe le Surand. Nul asile n'était plus propre à abriter la douleur que ce château de Beaurepaire, le bien nommé, entouré de trois côtés par des bois, surveillant, de l'autre, les gorges par lesquelles l'ennemi pouvait descendre des hauteurs de Revermont, et dont les murs semblaient, la nuit, s'entretenir avec la tour de Bohan, autre sentinelle qui gardait le passage par lequel on venait de la rivière d'Ain.

La solitude était profonde aux alentours; rien ne troublait le silence des vastes salles et des gracieux réduits ouverts sur l'étroite vallée, car un bois épais appelé le Doré interceptait le bruit monotone du moulin de la Biolière, qui tacquetait au milieu des saules. Renaud éprouvait un charme indéfinissable à s'arrêter le soir sur la terrasse, surtout quand le soleil découpait et dentelait la chaîne du Revermont, dont la grande ombre venait se refléter jusque sur les collines de Rignat et de Moinans. Toutefois, c'était moins le spectacle de la nature qui retenait Liobard dans ce site, qu'une illusion pleine de charme. Beaurepaire se dresse sur le Surand comme le château d'Holypherne sur la rivière d'Ain : c'est la même limpidité des eaux, la même végétation, ce sont les mêmes rochers, et, l'imagination et l'amour aidant, Liobard s'abusait et s'égarait dans ses douces pensées.

Quelquefois il restait seul de longues heures, plongé dans de délicieuses rêveries, et alors, s'il lui arrivait d'entendre des pas légers frôler les marches de la tour, il croyait à la présence de Clémence qui accourait auprès de lui. Parfois, il descendait le petit escalier qui, de la terrasse, conduit sur le roc; il s'asseyait là, les pieds ballants sur le vide, un bras passé à un petit arbre et la tête perdue dans les vagues pensées de l'amour et de la douleur.

Tristes choses que l'impuissance de l'homme devant la souffrance, que son inanité! A la fleur de l'âge, dans toute sa force, ce n'est plus, quand son cœur souffre, qu'un enfant passant ses jours à s'éloigner et à se rapprocher d'un vieux donjon où il n'y a qu'une ombre, et ses nuits à pleurer ou à poursuivre volontairement une chimère insaisissable. Dans le spectacle de la nature, ses yeux ne vont pas assez loin pour embrasser les grandes oppositions; ses pieds sont rarement assez forts pour le porter au sommet des hautes montagnes, assez agiles pour qu'il puisse, en changeant rapidement de place, se faire des panoramas nouveaux; et quand ses pieds lui rendent ce service, souvent ce pauvre spectateur n'a-t-il pas le cœur assez large pour contenir tout le bonheur que la nature lui offre et les poumons assez vastes pour recevoir l'air qui lui afflue! Encore lui faut-il parfois fermer les yeux sur le bord des précipices dans la crainte d'y être emporté par le vertige!

Renaud continua sa marche pittoresque à travers la vallée du Surand, et arriva à la chartreuse de Sélignat.

Les hommes qui fuyaient le monde pour se livrer à la vie contemplative mettaient d'ordinaire entre eux et lui d'autres barrières que leurs vœux. Craignant les séductions connues d'un monde abandonné parfois dans un jour de douleur ou de découragement, redoutant que sa voix fît vibrer encore les cordes faciles de leur âme, ils s'enfonçaient dans les bois, s'abritaient derrière des rochers, interceptant l'éclat des joies et des plaisirs mondains, et coupaient de ravins profonds les routes qui menaient des cités aux cloîtres. Si parfois le sacrifice consommé pieusement et de bonne foi laissait d'amers

regrets, si, jetant ses regards en arrière, le religieux se prenait à déplorer son fatal courage et à pleurer ce qu'il avait quitté, ses plaintes et ses pleurs n'avaient ni échos, ni témoins : c'était un homme enfermé vivant dans une tombe, destiné à mourir là de désespoir, sans trouver une main pour essuyer ses larmes.

Non loin de Simandre, un peu vers le nord-est, s'ouvre une gorge profonde et étroite à l'entrée de laquelle s'élèvent deux roches abruptes, dressées à pic, arrêtées au même niveau et se regardant; masses appuyées dans le sol, sur la même ligne, et qui semblent s'être disjointes pour laisser passer un ruisseau et une route qui le borde; montants superbes d'une porte taillée par le hasard dans les roches granitiques, et à laquelle il ne manque qu'un couronnement pour en faire l'arc le plus gigantesque que puisse imaginer la pensée humaine.

C'est l'entrée d'une retraite mystérieuse enserrée de tous côtés par des montagnes et des bois, et adossée, à l'orient, contre un rocher immense qui porte sur ses sommets ondulés des pâturages luxuriants de verdure et de richesse.

Renaud poussa dans cette gorge son cheval qui hésitait, effrayé par le ruisseau bruissant à travers son lit rocailleux. Le chevalier ne put se défendre d'une profonde tristesse quand il sentit la fraîcheur de la vallée et qu'il entra dans l'ombre immense projetée par ces masses de pierre recouvertes de hauts sapins. Plongé dans une rêverie d'un vague indéfinissable, il suivit lentement la route bordée de frênes, sinueuse comme le ruisseau qui caresse et contourne le roc, ainsi qu'un long serpent. Il passa, presque sans le voir, devant un grand bâtiment élevé sur la rive gauche du ruisseau, à la droite du cavalier, et appelé la Bouverie, nom qui dispense de toute explication sur sa destination; il s'arrêta au moulin, édifice fort grand, bâti au niveau de l'eau, et y laissa son cheval.

A quelques pas au-dessus du moulin, la route, percée par un pont, fait un large contour à gauche et abandonne le ruisseau qui continue à remonter le bois. Là, cette vaste route qui tourne, ombragée par d'immenses arbres, ce ruisseau qui s'est élargi, sont d'un effet grandiose et saisissant. Renaud marcha pendant quelques minutes et alors apparut devant lui la chartreuse de Sélignat, la plus coquette des retraites, bâtie dans le site le plus sauvage et le plus gravement beau qui se puisse rencontrer.

Deux monts et une roche qui les sépare ont laissé à leurs bases rapprochées un espace qui forme entre elles un triangle allongé dont les longs côtés viennent finir en pointe à la route, à l'endroit où elle tourne, près du moulin. En regardant ce triangle de son sommet, c'est-à-dire de cette pointe, son côté droit est coupé par le petit ruisseau et ombragé par un magnifique bois de sapins qui le borde, et monte rapidement, en étalant dans ses interstices de riches tapis de verdure sur lesquels il n'est pas rare de voir s'ébattre des familles de renards bruns, parfaitement en paix dans cette solitude. Le côté gauche du triangle est borné par une montagne rocailleuse, aux pentes raides, taillées sur le flanc du roc, superposées les unes aux autres, soutenues par les arbres, et où les branches capricieuses des vignes sauvages et les lianes servent de rampes festonnées et vivantes; chemins ignorés, invisibles à quelque distance à l'œil le plus perçant, embaumés par la fraise des bois, et où peuvent s'égarer en paix les pas qui les foulent, sans que leur bruit soit entendu de personne. Le fond du triangle est un long rocher, coupé dans son élévation en étages nombreux, successivement reculés, et qui montent dans les nues.

Des étages inférieurs s'élancent des arbres vigoureux dont la longue chevelure pend jusqu'à la base du premier, ressemblant à une cascade de verdure toujours agitée par la brise, prenant mille formes et mille nuances selon que le vent abaisse ou relève le feuillage. Du plus haut sommet s'élance un ruisseau limpide qui saute d'étage en etage, comme un réseau d'argent sans fin, ou comme un long boa qui aurait des écailles blanches et brillantes, et qui, assis sur le roc, essaierait d'en descendre, s'allongeant sur chaque retenue, se déployant sur chaque vide, depuis la nue jusqu'à la terre.

Le triangle forme un vaste plateau où est bâtie la chartreuse, dont la porte, tournée au nord, est ombragée d'immenses tilleuls. La petite église s'élève au milieu, et à son ombre, à droite et à gauche, s'étendent les cellules. Il n'y a pas là de ces sombres et interminables corridors dont le silence et la solitude inspirent la terreur : c'est le cloître gracieux et coquet avec sa pelouse verte, ses allées ombreuses, sa terrasse dominant un jardin fécondé par les eaux descendues du rocher et qui, se réunissant, forment un vaste bassin dont les bords sont plantés de saules mélancoliques. C'est une nature abrupte et sauvage encadrant un Eden; la civilisation fraîche, jolie, agaçante au milieu d'un désert.

Alors qu'il était heureux, que la vie s'ouvrait devant lui pleine d'amour et d'espérance, Liobard était venu quelquefois dans ses chasses jusqu'à la chartreuse de Sélignat, dont le prieur, cadet d'une famille bressanne, avait été lié d'amitié avec son père. Aussi fut-il bien accueilli du gardien, qui s'étonna de le voir seul et tout pensif, et se hâta de prévenir le prieur de l'arrivée de son jeune ami.

Le prieur des chartreux était un de ces hommes énergiques et puissants qui ont grandi dans des études et des méditations solitaires. Toutes les facultés de son âme laissées inactives, loin du monde qui seul pouvait les occuper toutes à la fois, s'étaient portées vers un seul objet, l'analyse des passions humaines qui venaient en mourant jeter leurs dernières lueurs dans son cloître. Les chartreuses n'étaient pas alors ce qu'ont été depuis les couvents d'hommes, la retraite d'individus pour la plupart pauvres et ignorants, jetés là, les uns par hasard, d'autres par l'impossibilité de vivre de leurs bras, quelques-uns par le goût de la solitude, le plus grand nombre humbles serviteurs d'une pensée politique dont ils n'avaient pas même l'intelligence, zéros alignés pour faire valoir un chiffre, soldats grossissant l'armée de chefs qui militaient pour des intérêts ignorés de cette foule, usant absurdement une vie inutile.

A cette époque d'une foi encore vive dont les passions les plus ardentes laissaient entendre la voix impérieuse, il n'était pas rare de voir des hommes riches, puissants parfois, demander au cloître la pénitence de quelque crime caché, y chercher un remède contre des passions sans espérance ou devenues sans objet par la mort de celles qui les avaient inspirées.

Tant de fois la douleur et le désespoir s'étaient abusés et avaient cru à des vocations menteuses; tant de fois le prieur était entré, la nuit, dans les cellules des religieux pour apporter une consolation à celui qui croyait avoir enfoui son secret au fond de son cœur, comme il avait caché ses larmes sous sa capuche, qu'il n'était pas un repli du cœur humain que cet homme ne connût, pas un battement dont il ne pût indiquer la cause, lorsqu'il avait quelque temps étudié le nouveau venu.

La nature humaine s'était dévoilée à lui dans toutes ses faiblesses, et il ne l'avait pas prise en haine, ni en dégoût, mais il la regardait avec une douce pitié qui veut consoler et raffermir. Cette disposition avait sauvé déjà bien des malheureux qui étaient accourus, dans l'emportement du désespoir, demander au prieur un asile et un cilice, en échange de vœux éternels, et qui avaient trouvé dans cette solitude, et surtout dans les doux entretiens de l'amitié, le calme, puis le désir de la liberté, et avaient reporté dans le monde des qualités qui élèvent les hommes et des vertus qui les font aimer.

Liobard ouvrit son âme tout entière au prieur. Le religieux y put lire un amour profond, sans bornes, qui parfois oubliant les temps et les époques, se reportait aux premiers jours d'une liaison pleine de promesses de bonheur, puis qui, tout à coup ramené à la réalité par un mot, ne semblait accepter le présent que pour s'élancer de là vers une éternité sans limites, comme un oiseau s'arrête au milieu de l'espace sur une branche flexible pour s'élancer plus rapide aux tourbillons de l'air. Fatale disposition qui ne permettait pas de juger sainement, puisque des trois époques humaines, le présent, le passé, l'avenir, il répudiait précisément ce qui pèse le plus, ce qui a la plus grande influence, c'est-à-dire les chaînes qui retiennent dans la vie réelle.

Liobard ne venait pas demander à son ami un rosaire et une robe de bure; il n'avait pas eu cette pensée un seul instant : il lui restait trop d'amour au cœur et un mystère à éclaircir, qui le préoccupait vivement. C'était toujours le soldat; seulement le soldat était blessé et le temps seul pouvait la guérir; la vie des camps, les agitations et les alternatives de la guerre étaient le vrai baume qui devait cicatriser sa blessure.

Ce n'était pas le moine que Renaud de Liobard venait visiter, c'était l'homme noble qui avait été l'ami de son père et qui était le sien, c'était le seigneur ecclésiastique, le prieur féodal de la chartreuse de Sélignat, qui s'était fait d'église parce que la loi féodale donnait à son frère aîné les titres et la plus grande partie des biens de leur père.

La moinerie n'était pour lui qu'un état, une position : il était prieur comme, à cette époque, beaucoup d'autres étaient évêques, qui étaient toujours prêts à prendre la cuirasse et le morion, et à combattre, menant un corps d'armée sous leurs ordres. Il eût été un habile ministre si le hasard des circonstances l'eût poussé à la cour et dans les bureaux;

prieur, il employait toutes les ressources d'un esprit observateur, méditatif, à diriger convenablement les hommes placés sous sa direction.

La chartreuse avait de grandes propriétés territoriales, et le prieur était suzerain d'un certain nombre de villages et de terres. Cette position fort indépendante permettait à cet homme sérieux et vraiment supérieur d'agir en toutes choses avec une dignité que l'on ne rencontrait pas toujours dans les chefs des ordres monastiques.

Le prieur de Sélignat ne croyait à la vocation réelle d'un homme que lorsqu'il la voyait résister à toutes les épreuves capables de l'ébranler, et lorsqu'il était bien convaincu que l'on ne cédait pas à la sotte vanité de maintenir une parole donnée inconsidérément, dans un jour de désespoir. Le cilice et les macérations le touchaient peu, et il ne croyait à la vertu qu'après l'avoir vue longtemps exercer.

Que l'on joigne à ces dispositions une charité évangélique, une bonté inaltérable, une grande connaissance du cœur humain, et l'on aura une idée juste du prieur que Renaud était venu visiter dans le plus fort de sa fièvre et dans le besoin qu'il avait d'échapper aux pensées désolantes qui le tourmentaient.

Après quelques jours de résidence à la chartreuse, Liobard sembla souffrir moins et son exaltation avait grandement diminué. Les discours du prieur avaient-ils apporté du calme à son âme? La brusque diversion qu'il faisait à sa vie ordinaire produisait-elle un salutaire effet? Cette immense solitude, tranquille, luxuriante de fleurs, de parfums, où nul bruit ne se faisait entendre, où la nature étalait ses richesses, agissait-elle sur lui? Qui le sait? qui peut deviner l'influence exercée sur notre âme par les choses extérieures?

Ce calme bienfaisant permit au prieur de sonder les replis du cœur blessé de Liobard avec plus de succès qu'il n'avait pu le faire tout d'abord, et il y découvrit un sentiment qu'il n'y avait pas soupçonné, comme un chirurgien qui, sous le sang et les chairs meurtries d'une blessure, n'aurait pas découvert, au premier aspect, tous les ravages du projectile qui l'a produite. Il s'émut à cette découverte.

Dans les causeries intimes des deux amis, dans les graves exhortations du prieur, qui cherchait à donner un autre cours aux idées de Renaud, à amortir sa douleur, le moine prononçait quelquefois le nom de Georges de Luyrieux, et chaque fois que son nom sortait de ses lèvres, il voyait Renaud s'agiter dans un état d'exaspération violente, quoiqu'il fît des efforts pour cacher son trouble. Ce n'était pas alors une pensée douloureuse, mais calme, qui traversait l'esprit de Liobard; il obéissait à un mouvement convulsif, plus fort que sa volonté : ses yeux s'animaient, s'injectaient de sang, ses mains se crispaient, sa lèvre tremblait. Le prieur comprit qu'il était en proie à d'horribles pensées de vengeance.

Cependant, le prieur espéra d'abord s'être trompé : il essaya de revenir de cette première impression, de réformer son jugement dans un examen plus approfondi; mais bientôt ce qui n'était qu'un doute devint une triste conviction.

Il ne se trompait pas : la pensée de frapper de Luyrieux dans sa personne ou dans les siens, qui avait mis le poignard à la main de Renaud dans le parc de Thoire, revenait plus impérieuse, s'était emparée de lui et le dominait.

Sans dire un mot qui pût hâter l'explosion, sans provoquer une confidence dont il n'avait pas besoin, et qu'il redoutait, dans la crainte que Renaud la regardât plus tard comme un engagement envers lui-même, il fit entendre à son ami des paroles de charité, fit retentir des paroles de foi dans son âme qui devait les accueillir, parce qu'elle souffrait; mais il s'aperçut promptement que la foi était impuissante contre les pensées de vengeance.

Il savait de quoi pouvait être capable un homme qui passait les nuits au milieu de l'orage, suspendu à un rocher au-dessus d'un gouffre, pour contempler une apparition fantastique. Dès ce moment, ses paroles consolantes prirent une autre direction : bien souvent, il avait doucement éloigné du cloître les imprudents qui en voulaient embrasser la vie; cette fois, au contraire, il commença à en peindre le calme et le pur bonheur sous des couleurs qui devaient tenter la souffrance, si facile à séduire.

Les moines mettent peu d'éclat, peu de grandeur dans leurs cérémonies religieuses, et cette absence de sentiment artistique est facile à comprendre : les cérémonies sont faites pour parler aux yeux, pour frapper la foule et la séduire; or, des chartreux retirés dans les montagnes n'étaient visités que par de rares voyageurs; leurs chants monotones, au milieu desquels on distinguait des voix jeunes et vigoureuses, leurs têtes rasées sur lesquelles on apercevait poindre des cheveux noirs et abondants, leurs prosternations la face contre terre à certains moments de l'office, portaient la tristesse dans l'âme des spectateurs : c'était pénible à voir, mais cela n'avait rien du grandiose de la liturgie des grandes cathédrales catholiques.

Le prieur parut tout à coup prendre un goût extraordinaire pour ces pompes religieuses qui contrastaient avec les habitudes des chartreux et dont il s'était lui-même fort peu soucié jusque-là; aussitôt les cérémonies prirent un éclat inaccoutumé. Il épia l'effet qu'elles produiraient ainsi sur l'esprit de Liobard. Celui-ci, qui suivait ces exercices par distraction, ou pour complaire à son ami, ne s'aperçut pas du changement opéré à son intention.

Le religieux essaya d'émouvoir une autre fibre : il monta en chaire et employa toutes les ressources d'un talent réel, d'une parole puissante, à développer les sublimes enseignements de la morale du Christ, comme il l'aurait fait devant une assemblée mondaine. Puis, quelques heures après, vivement complimenté par Renaud, il voulut éveiller en lui l'amour de la gloire qui attend le prédicateur, l'écrivain élevé; il lui donna le texte d'une prédication en le priant, avec une feinte modestie, de jeter ses pensées sur ce texte afin de l'aider dans sa tâche, de lui rendre le travail plus facile.

Liobard sourit tristement, sans comprendre la pensée du prieur, et refusa en s'excusant sur son impuissance

— Je ne suis qu'un soldat, dit-il, plus apte à manier l'épée que la plume, plus capable de commander à une troupe de gens d'armes que de parler de morale ou de religion à la foule ou aux moines.

L'abbé de Sélignat, sans se décourager, chercha d'un autre côté les moyens de fixer Renaud, car plus il pénétrait dans les replis de son âme, plus il comprenait la nécessité de l'attacher hors du monde.

Chaque ordre religieux s'était donné, à cette époque, une mission spéciale à laquelle il se vouait. Aux uns les travaux scientifiques, l'exploration des annales, des chartres poudreuses, des titres qui avaient constitué les formes gouvernementales, ou, en y dérogeant, constataient les transformations : immense dépôt dans lequel est écrite l'histoire, sans ordre, mais non sans suite, qu'il faut tirer de la poussière et coordonner. Aux autres des travaux d'architecture monumentale, la construction des ponts, des cathédrales. Les chartreux s'étaient plus spécialement consacrés au défrichement des bois, à la culture des terres, à l'amélioration des méthodes agricoles.

Les chartreux de Sélignat possédaient de vastes propriétés environnant leur retraite. La montée abrupte qui partait de la gauche du couvent, vu de l'extérieur, et montait en serpentant sur le flanc du rocher, arrivait à un immense plateau admirablement cultivé et auquel on parvenait par une large route contournant la montagne sur le versant opposé au couvent. Il y restait encore quelques bois, comme pour attester la conquête sur le surplus par la main des travailleurs. Le rocher à pic que nous avons vu former le fond du tableau, et au pied duquel dormaient dans le calme les cellules des moines et leur coquette église, était recouvert d'une terre fertile et formait une plaine qui s'étendait jusqu'à la vallée de Corvetia; vallée pittoresque peuplée de corbeaux qui lui ont donné leur nom, et qui s'appelle aujourd'hui, par corruption, Corveyssiat, où roule un torrent échappé d'une grotte profonde placée à une assez grande hauteur.

Les bois élevés qui s'étendent sur la droite, le long du ruisseau de Sélignat, laissaient dans leurs éclaircies circuler un chemin conduisant à de magnifiques pâturages au milieu desquels se trouvait un chalet occupé par les religieux chargés du soin des bestiaux et des premières opérations de la confection des fromages, ce grand revenu des montagnes du Jura, de la Suisse, du Bugey et de la Haute-Bresse.

Le prieur parut bientôt tourmenté d'un grand amour pour tout ce qui tenait aux travaux extérieurs; pour la première fois depuis qu'il était à la tête du monastère, il voulait tout voir, tout connaître, apprendre les moindres détails des grandes exploitations; il cherchait des procédés pour améliorer la culture, disait sa pensée et demandait celle des autres sur les instruments de labourage, sur les méthodes employées. Il s'informait du revenu exact de chaque terre et des dépenses qu'elle nécessitait; mesurant la couche végétale de chaque pièce, essayant de trouver les rapports qui existent entre les caractères spéciaux, les propriétés du sol, et la semence qu'il convient d'y jeter, il modifiait les assolements, établissait une comptabilité régulière. Il vérifia si les règles établies pour la coupe des bois étaient sagement suivies, quels étaient les moyens de transport, si les routes étaient

bonnes, s'informant si quelques améliorations sur ce dernier objet ne donneraient pas de plus grands revenus en permettant de nouvelles exploitations.

Liobard accompagnait le prieur dans toutes les excursions que rendait nécessaires cette passion soudaine manifestée par celui-ci, au grand étonnement des religieux. Ils explorèrent ensemble tous les cours d'eau, en mesurèrent le volume et la pente afin de les diriger convenablement, soit vers les prés pour l'irrigation desquels le prieur fit faire de nouveaux tracés, ouvrir de plus nombreux sillons, soit vers les moulins dont il examina avec soin les mécanismes, calculant les frottements, les forces perdues ou mal employées, aidant partout de son savoir les hommes de pratique. Il semblait avoir abdiqué la dignité de prieur pour se livrer aux soins qu'impose la grande propriété.

L'abbé faisait en ce moment le rôle de tentateur : il entraînait son ami dans ces détails de travaux extérieurs destinés à occuper à la fois le corps et l'esprit, afin de laisser moins de loisir à une pensée qu'il voulait tuer, ou du moins assoupir, par l'activité et même par la fatigue; et il cherchait à éveiller en lui une préférence pour une occupation, comprenant bien à quels tristes combats serait en proie cette âme livrée à elle-même.

Mais les moines n'avaient pas deviné les intentions du prieur et ils se demandaient quel si grand personnage pouvait être ce jeune homme pour qui l'on mettait tout en mouvement? à quel ordre secret et supérieur il appartenait pour apporter des réformes qui allaient déranger leur paresse ou leurs habitudes? Quelques-uns, jeunes et actifs, accueillaient Renaud le sourire aux lèvres; la plupart lui jetaient des regards de travers; les plus vieux, impassibles, écoutaient avec attention, approuvaient tout, promettaient tout, commençaient même, et se disaient tout bas entre eux en riant:

— C'est la bise qui passe, mets ton capuchon et baisse la tête, ça sera fini demain; nous en avons tant vu de ces réformes qui ne réformaient rien!

Renaud prenait à ces détails, à ces occupations dont il ne soupçonnait pas le but, un plaisir d'autant plus vif que, pour la première fois depuis la mort de Clémence, il trouvait de réelles distractions. Tous ces travaux paraissaient lui plaire, mais lui plaire également; ils ne lui inspiraient en réalité qu'un intérêt de curiosité qui n'excitait nullement le plaisir d'y prendre part.

Si, au contraire, la conversation entre le prieur et lui amenait quelque épisode de la guerre entre le roi et Charles-Quint, il était facile de comprendre à l'éclat des regards de Renaud, à l'enthousiasme dont s'imprégnait son visage, que le bruit des armes et les hasards des batailles avaient pour lui un attrait plus puissant que la solitude, le travail de l'esprit et la religion.

Le calme dont il jouissait n'était qu'à la surface : les hommes en proie à des sentiments exaltés ne sont que des brins de paille que le moindre souffle du vent fait tournoyer. L'incident le plus simple, comme il arrive toujours dans les passions sérieuses, devait promptement réveiller toutes les douleurs de Renaud un moment assoupies

Depuis longtemps le prieur avait entendu vanter la magnificence du panorama qui se déroulait aux regards du haut de la montagne dont le pied touchait à son couvent, que l'on gravit par une pente fort douce à travers une riche prairie nommée alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, le pré du Rena-bous.

Ce nom peu harmonieux lui venait d'une herbe qui pousse droit, s'élève de six à huit pouces, sucrée au pied de la tige, très-commune, très-abondante, dont les racines, fortes et profondes, rendant plus difficile le travail de la charrue, ont été nommées Arrête-bœufs. Le temps et le patois bressan ont corrompu ces mots et en ont fait à Selignat le Rena-bous, comme le patois d'autres provinces en a fait le Rata-bout. Mais il ne faut pas confondre cette plante sucrée, aimée des enfants, avec l'arrête-bœufs, *anonis spinosa*, aux longues branches couvertes de fleurs, mais hérissées d'épines.

Du couvent au sommet du Rena-bous, l'excursion, y compris le retour, ne demandait que quelques heures, et le prieur proposa cette ascension à son ami.

— Nos chartreux, dit le religieux, ont planté là-haut une croix de bois, j'ai l'intention d'y faire construire un belvédère.

— Si la vue est aussi belle qu'on le dit, l'idée est bonne, répliqua Renaud.

— Tu trouveras là un abri contre le froid ou contre l'orage, poursuivit le prieur, quand tu viendras chasser dans nos montagnes. Ce sera une délicieuse solitude quand tu voudras rêver, penser tout seul et travailler, soit que tu demeures longtemps parmi nous, soit que tu ailles prendre part à la guerre pour nous revenir plus glorieux.

— Merci, fit Renaud en serrant affectueusement la main du prieur, mais sans deviner son intention; qui sait ce que Dieu me garde!

— Si, après avoir donné tant de jours à l'amour et à la douleur, tu veux en accorder quelques-uns à l'amitié et au repos, reprit l'abbé, je te confie la direction des travaux.

— Moi, s'écria Renaud en souriant, architecte d'un couvent! Je m'entends mieux à les démolir qu'à les élever.

— Ce n'est pas un couvent qu'il s'agit de bâtir, mais un pavillon gracieux que tu feras pour toi, comme tu l'entendras, et sur lequel nous placerons la croix, notre dernier refuge à tous, vois-tu.

Et il regardait Renaud, attendant sa réponse avec une certaine anxiété.

— Ton pavillon sera là exposé à tous les vents, battu par toutes les tempêtes .. dit celui-ci.

Il s'arrêta quelques instants.

— Au fait, reprit-il avec tristesse, l'architecte et l'édifice auraient, sous ce rapport, un sort commun.

— Le vent ne souffle pas toujours, dit l'abbé, et il n'y a pas d'orage qui ne s'apaise.

— Il faudrait bien du temps pour faire quelque chose sur ce pic, reprit Liobard.

— Le bois est riche, le rocher a des pierres, les bœufs montent jusqu'ici, et je mettrai à ta disposition autant de bras que tu en voudras, fit le prieur.

— Montons, dit Renaud ; avant tout, faut-il voir son emplacement, et nous ne sommes pas encore arrivés.

Ils continuèrent leur ascension, qui n'avait rien de bien pénible, quoique le chemin fût assez raide et qu'il fût permis de douter que les bœufs y pussent monter en traînant le plus léger charriot, et ils parvinrent au sommet.

La voix publique avait dit vrai : jamais site plus pittoresque n'avait frappé leurs regards. Il y a, en effet, de ce point un spectacle magique. Devant vous apparaît le Bugey avec ses crêtes couronnées de châteaux forts, avec ses bois sombres, ses montages dentelées, qui se dessinent vigoureusement sur la chaîne des Alpes. A droite, la vue s'étend dans l'immensité, à travers les plaines, les gracieux villages et les *tumuli* nombreux qui gardent le souvenir des temps écoulés.

A gauche, la belle vallée de Corvetia s'étale comme un éventail parsemé des plus belles teintes de verdure, et ourlé par la rivière d'Ain. Sous les pieds s'étendent les Bénitiers, roches horizontales que la rivière a façonnées en enlevant les parties les moins dures, lorsqu'elle avait son lit à cinquante mètres au-dessus de son niveau actuel, et parmi lesquelles saillit un bénitier détaché de la masse dans les deux tiers de sa circonférence. Au-dessous encore, à une immense profondeur, la rivière d'Ain qui déploie son réseau d'argent dans des courbes gracieuses, et sur sa rive gauche Izernore avec son temple mystérieux.

On ne saurait peindre cette magnificence; on se recueille et on contemple.

Renaud et le prieur, en touchant au sommet, jetèrent ensemble un cri d'étonnement et d'admiration; puis, s'asseyant sur le rocher qui a percé le gazon au point culminant et s'est écaillé sous l'action du soleil, de la pluie et du vent, ils promenèrent leurs regards autour d'eux. Ils restèrent un moment absorbés dans une muette contemplation avant de pouvoir se communiquer leurs pensées, reconnaître leur position géographique et nommer les points principaux de cet immense panorama déroulé autour d'eux. Alors chacun expliqua le tableau comme il le voyait et le sentait, car dans ces grands spectacles de la nature, la pensée, le cœur, les dispositions de l'esprit modifient l'action même de la vue.

Liobard qui en était arrivé à ce moment où l'admiration se manifeste par l'abondance et la rapidité des paroles, cessa brusquement de parler, s'arrêtant au milieu d'une phrase inachevée; son regard fixé sur un point restait immobile, sa bouche à demi ouverte n'articulait plus aucun son. Il pâlit et laissa retomber sa tête dans ses mains en sanglotant.

— Qu'as-tu, Renaud, que t'arrive-t-il? s'écria le prieur en se penchant vers lui avec anxiété.

Liobard ne répondit que par un geste; son bras étendu se dirigeait à gauche tandis que son regard douloureux se portait sur son ami. Le prieur regarda dans la direction indiquée, et, en voyant au loin se détacher sur l'horizon les tourelles d'un château fort, il comprit l'émotion de Renaud et murmura:

— Holypherne, n'est-ce pas?

— Oui, Holypherne, répondit sourdement Liobard, toujours Holypherne qui se dresse devant moi... C'était pourtant bien assez de ma pensée !

Et son regard embrassait cette fatale retraite, trop éloignée toutefois pour qu'il en pût saisir les détails.

L'abbé voulut l'arracher à cette douloureuse contemplation en l'entrainant vers un autre point.

— Encore un moment, dit Liobard presque en suppliant, laisse-moi regarder...

— Enfant, répondit le prieur, tout se confond dans l'éloignement ; on ne distingue rien que la masse dessinée sur le ciel : tu fatigueras en vain tes yeux et ton cœur.

— Elle est là !... reprit Liobard avec un soupir péniblement arraché de sa poitrine.

Il y avait dans ces mots bien simples une douleur si vraie, si profonde, que le prieur en fut vivement ému.

— Oui, elle est là, dit-il, voulant que son ami épuisât le calice d'un trait, qu'il sentît tout son mal en un moment, comme on met un fer rouge dans une plaie pour la guérir ; elle est là, mais perdue pour toi, perdue pour tous, morte, et reposant dans sa tombe.

— Qui sait ! cria Renaud, d'une voix animée, le front rayonnant d'espérance, les yeux brillant d'un éclat qu'ils n'avaient plus depuis longtemps, qui sait !

Le prieur sentit un frisson courir dans ses veines. Il regarda fixement Renaud, craignant que sa raison fût ébranlée par tant de chocs ; il se leva, entraina son ami malgré sa résistance, le conduisit d'un autre côté où les accidents du terrain ne permettaient plus de voir ce château d'Holypherne dont l'aspect venait d'éveiller de si amers souvenirs.

Renaud et le prieur descendirent lentement du Rena-bous, marchant côte à côte, sans proférer une parole ; l'un morne et accablé, l'autre inquiet de trouver dans le cœur de son ami un amour si violent et une si grande faiblesse.

De retour à la chartreuse, l'abbé n'essaya pas de combattre un chagrin trop fort pour être comprimé, de raisonner le désespoir, ordinairement sourd à toutes les consolations ; il laissa Liobard seul, affaissé dans sa douleur, espérant que les fatigues matérielles de cette journée de course et d'exploration amèneraient le repos et que de celui-ci naîtrait le calme. Il cherchait cependant le moyen de relever le moral de son ami, de le raffermir contre de pareils ébranlements, et il se demandait s'il ne convenait pas de le reconduire le lendemain au même endroit, de l'y ramener tous les jours, jusqu'à ce qu'il se fût habitué à voir sans émotion les lieux peuplés pour lui de si poignants souvenirs ; mais il découvrait dans l'âme de Renaud tant de ressorts inconnus qu'il hésitait et que ses premiers plans étaient bouleversés.

Durant toute cette journée la chaleur avait été brûlante, le temps calme et, de la montagne, on voyait la rivière unie comme une glace : il n'y avait pas une vague. Vers le soir, le vent sauta au midi, d'immenses nuages noirs se groupèrent, s'étendirent, interceptèrent la vue du ciel, et nulle étoile n'était assez brillante pour les percer de ses rayons. L'atmosphère était chargée d'électricité, tout annonçait une de ces pluies d'orage, fréquentes dans les étés du sud-est, dont on ne saurait se faire une idée dans le nord de la France, et à l'approche desquelles le corps est affaissé de lassitude.

Liobard subissait la loi générale de cet état de l'atmosphère : sa poitrine était oppressée, sa tête alourdie et douloureuse. Il espéra se soulager en renouvelant l'air de sa cellule ; il ouvrit la fenêtre, mais l'air extérieur arriva par bouffées brûlantes. Il se jeta sur sa couche, dans un état d'accablement complet, mais sans songer à un repos impossible. L'émotion qu'il avait éprouvée à la vue de la citadelle où Clémence avait été enfermée, l'avait ramené tout en entier à sa passion.

Bientôt son imagination malade peupla sa cellule d'ombres aimées ; il crut assister à toutes les scènes du drame douloureux dans lequel il avait joué un si pénible rôle ; il en revit tous les personnages passer devant lui. La blanche apparition qui, tant de fois, avait frappé ses regards, alors qu'il était sur son nid d'aigle, et que du haut du Rena-bous il avait cru revoir, sans en rien dire au prieur, devint peu à peu une réalité. Il arriva par degré, à mesure que son exaltation grandissait, à regarder cette apparition comme une preuve certaine, irrécusable, que Clémence vivait encore, que le bruit de sa mort avait été répandu pour cacher quelque odieux mystère qui se passait dans le château d'Holypherne, et qu'il arriverait à éclaircir un jour.

Il embrassa cette chimère, s'y attacha comme un insensé... Bientôt, par un enchaînement naturel, par une progression inévitable dans l'état maladif de son esprit, il n'eut plus le moindre doute ; la certitude s'était formée, avait grandi ; elle était complète. Alors la voix de Liobard retentissait pleine de menaces contre le sire d'Holypherne dont il voulait raser le donjon, pleine de joie et de bonheur en nommant Clémence qu'il croyait avoir arrachée vivante à son cachot et emportait dans ses bras. La passion était arrivée à son paroxysme, et l'enivrement de l'espérance ressemblait presque à l'enivrement du plaisir.

Tout à coup, à travers la croisée ouverte de sa cellule donnant sur le jardin, des cris plaintifs arrivèrent jusqu'à Renaud. C'était une voix ressemblant à celle d'une femme ou d'un enfant, et assez rapprochée. Il se redressa sur son lit, les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, étonné et l'oreille tendue...

Une seconde fois des plaintes se firent entendre. L'imagination frappée, surpris au milieu de ses folles joies, Liobard crut reconnaître une voix chérie dont le souvenir l'accompagnait toujours : c'était Clémence qui venait le tirer du cloître où peut-être il allait s'ensevelir, lui reprocher ses doutes sur sa mort, sa faiblesse, son abandon, Clémence qui, peut-être blessée en se sauvant, venait réellement mourir près de lui.

Dominé, emporté par cette pensée, Liobard en délire se leva et courut à la fenêtre, où il appela son amie en tendant les bras. Un nouveau cri lui répondit. Alors, la tête perdue, il sauta de sa cellule dans le jardin. L'obscurité était complète, grâce aux nuages noirs qui voilaient le ciel, et le malheureux courut au hasard du côté d'où les cris étaient partis. Il traversa le jardin, longea la pièce d'eau et arriva à la lisière du bois. Là, ne sachant plus de quel côté se diriger, il cria le nom de Clémence, et il lui sembla qu'on lui répondait : Liobard !

Il passa à travers les haies, les buissons, les épines ; il entendit un corps qui, en s'éloignant, en fuyant devant lui, frôlait les branches des arbres, et il courut à sa poursuite. Toujours il criait, on lui répondait de loin en loin et il courait encore sans rien atteindre. Il crut voir une ombre s'enfuir, il voulut suivre sa trace : les branches qui, des arbres, descendaient jusqu'à terre, arrêtaient ses pas, lui déchiraient le corps ; ses pieds nus s'embarrassaient dans les ronces et laissaient sur la mousse une trace de sang.

L'orage qui menaçait depuis longtemps éclata avec fureur ; le tonnerre avait déchiré les nuages et faisait entendre des roulements formidables dans les gorges profondes de Corvetia et de Sélignat. Sur les rochers de la chartreuse, c'était un bruit clair, vibrant, qui enveloppe, saisit et fait, malgré lui, frissonner l'homme le moins accessible à la peur. La pluie tombait par torrents, et l'eau courait avec fracas sur les pentes du Rena-bous. Mais Liobard n'entendait pas le tonnerre, ne sentait pas la pluie, et souriait aux éclairs, espérant, à leur clarté, apercevoir Clémence.

Le malheureux gravissait la montagne, il glissait sur l'herbe détrempée, roulait dans les fossés, se relevait et reprenait sa marche, toujours attiré par le cri fatal. Son corps ruisselait d'eau et de sang, car vingt blessures l'avaient tailladé ; mais il ne sentait rien, sa pensée était tout entière à celle qu'il poursuivait, et son exaltation tuait la souffrance.

Un dernier cri retentit d'un point assez rapproché... A la lueur de la foudre, Renaud vit dans une éclaircie un fantôme blanc, immobile, et il s'élança vers lui en criant :

— Clémence, est-ce toi ?

Mais au bout de sa course rapide, désordonnée, il heurta violemment son front nu contre un arbre mort, dépouillé de son écorce par les pâtres, et que les orages et le temps avaient blanchi... Ce fut là le dernier effort, le terme de sa poursuite. Il poussa un cri de douleur tant le choc avait été rude. Le sang jaillit sur son visage ; il tomba sur la terre mouillée et perdit connaissance au milieu de cette vaste solitude.

Les religieux, retirés dans leurs cellules après les prières du soir, n'avaient pas prêté la moindre attention aux cris réels qui avaient exalté l'imagination de Liobard. La pluie tombant à flots, frappant les branches et les feuilles ; le bruissement grandiose des cascades et du ruisseau qui mugissaient ensemble à travers les bois et les rochers, avaient pour eux étouffé tous les autres bruits de cette gorge sauvage dont les grands spectacles ne les émouvaient plus.

Fatigués de la chaleur brûlante ou des travaux du jour, les moines avaient promptement cherché le repos sur leurs couches ; nul n'était resté à sa fenêtre pour respirer : si quelqu'un d'eux veillait seul avec sa pensée, égarée peut-être dans les rêves d'un monde ou ignoré ou regretté, ou encore emportée vers Dieu par de sublimes aspirations, il veillait accoudé sur sa petite table, ou renversé sur son lit, sans en-

tendre l'orage du dehors, moins violent peut-être que celui de son cœur.

Personne n'avait vu Renaud sauter par sa fenêtre, demi-nu, en proie à la fièvre, et nul dans le couvent ne soupçonnait les événements de la nuit. Le prieur s'aperçut le premier de sa disparition. Désireux de savoir si le repos avait apporté quelque calme dans l'âme de Liobard, il entra de bonne heure dans la cellule de son ami. Il la trouva vide, et en même temps il vit les vêtements de Renaud jetés en désordre sur le plancher. Étonné, inquiet de cette absence, il regarda par la fenêtre restée ouverte.

L'empreinte des pas de Liobard n'avait pas été effacée par la pluie dans les plates-bandes au travers desquelles il avait passé. Le prieur sortit, suivit soigneusement ces empreintes jusqu'à l'entrée du bois; mais là toute trace disparaissait sur l'herbe et sur la terre, que la pluie n'avait pas encore amollie quand Renaud y avait passé.

Le prieur fit quelques pas; mais il était impossible qu'il suffit, dans cette immensité, à une recherche sérieuse. Il frémit à l'idée que les bêtes fauves, retenues dans leurs tanières par l'orage, allaient sortir au matin : il revint promptement au couvent et, par ses ordres, vingt jeunes hommes, novices ou domestiques, se répandirent dans le bois, en prenant pour point de départ l'endroit où les traces n'étaient plus visibles.

L'orage avait passé sans laisser au ciel un nuage; le soleil brillait depuis longtemps et dardait ses rayons sur les plaies saignantes de Renaud, que la douleur éveilla. Celui-ci regardait avec étonnement autour de lui et essayait de se souvenir... Sa nudité au milieu des bois, sur l'herbe humide, lui semblait un songe inachevé, lorsque le prieur, qui avait pris le chemin du Rena-bous, guidé par l'intuition de l'amitié autant que par la mémoire de la scène de la veille, se trouva auprès de lui. Il embrassa le malheureux sans prononcer un mot, mais avec une douce effusion, le releva, le couvrit de son propre manteau, trouvé dans la cellule de Liobard, et essaya de le faire marcher. Mais c'était impossible. Au son d'une corne dans laquelle il souffla, des religieux accoururent, et Renaud fut par eux transporté au couvent.

Ses blessures étaient nombreuses, mais peu profondes; les pieds étaient meurtris, les chairs déchirées; quelques épines brisées étaient restées dans les plaies; la tête seule avait reçu un coup violent. Rien ne présentait un danger sérieux : l'âme était plus malade que le corps, et le prieur ne pouvait rien sur celle-là.

Toutes les blessures de Renaud furent soigneusement lavées et pansées; quelques jours de repos amortirent le mal et firent disparaître la fièvre. Alors, pour la première fois depuis la catastrophe dont le prieur ignorait la cause réelle et qu'il attribuait à l'exaltation qu'avait fait naître la vue du lieu où reposait Clémence, les deux amis se retrouvèrent seuls dans la cellule de Liobard.

C'était le soir; tous les religieux étaient rentrés; la cellule était éclairée par une lampe appendue à la muraille. Le prieur était assis au chevet du malade, et ils causaient avec une apparente tranquillité que démentaient les battements de leurs deux cœurs.

— Vivante! murmura Renaud en prenant la main de son ami qu'il pressa doucement, vivante! je n'en puis plus douter.

— Que dis-tu? s'écria l'abbé effrayé, qui est vivante?

— Elle, Clémence! fit Renaud avec joie.

— D'où le sais-tu? demanda le prieur.

— Je l'ai vue, dit le malade en souriant.

— Où l'as-tu vue? Vivante, si tu veux : elle n'est pas venue ici.

— Ici, non, mais dans le bois, l'autre nuit... dit Renaud.

— Enfant! reprit doucement le prieur, tu as pris pour un être humain le tronc blanchi et ébranché de quelque arbre mort que nos bûcherons n'ont pas daigné couper, et semblable à celui au pied duquel tu étais étendu.

Liobard passa la main sur son front, et chercha à rappeler ses idées.

— Une pareille erreur est impossible, reprit-il en souriant avec bonheur : les arbres sont immobiles; mais elle, je l'ai vue qui s'éloignait... Et sa voix qui m'appelait... est-ce aussi la voix de quelque arbre mort?

— Quelle voix, et que veux-tu dire? demanda le prieur étonné.

— Quelle voix? fit Renaud; ces cris plaintifs qu'elle est venue pousser sous la fenêtre de ma cellule, là, tout près.

— Illusion de ton âme tout occupée d'elle, erreur de tes sens, égarement de ton amour, mon ami : ta pensée, détournée d'elle un moment, s'est réveillée plus puissante et t'a cruellement abusé.

— Non, c'était bien elle, ma Clémence, dit Liobard avec conviction : elle se plaignait de mon abandon; souffrant loin de moi qu'elle aime, elle m'appelait. Je me suis élancé par la fenêtre; mais alors elle a eu peur de me voir ainsi... Aérienne, légère, elle a fui; sa pudeur s'est alarmée de ma présence. Elle eût craint que dans cette solitude, mon amour, après tant de souffrances qu'elle seule pouvait faire oublier, ne fût plus fort que sa vertu... Elle fuyait vers sa demeure, redoutant que le jour la surprît ici. J'ai voulu la suivre, homme sans force et sans courage, plus faible qu'une femme, et je suis tombé au milieu de la route.

Il s'arrêta .. Tout à coup une sueur froide coula sur son visage devenu livide; ses yeux brillèrent d'un feu étrange; il fit un effort pour se lever... Un cri, semblable à ceux qui l'avaient entraîné une fois, venait de se faire entendre à une courte distance.

— Tiens, la voilà! la voilà! s'écria Renaud.

Son ami le retint sur sa couche et, joignant les mains :

— Je ne l'avais pas deviné, dit-il; je ne t'avais pas averti. Fatal oubli! Écoute, Liobard : dans ces bois sombres, sur ces rochers élevés, vit un oiseau qui parfois fait entendre, la nuit, un cri déchirant qui ressemble à s'y méprendre à une voix de femme. Tous le savent ici, et nul n'y fait attention. C'est la seconde fois que, dans ce couvent de Sélignat, un homme y est trompé. Un autre avant toi était venu ici, amené par le désespoir, et avec la pensée d'y demeurer toujours. La femme qu'il aimait était infidèle, et il s'était enfui. Permets-moi de ne pas te révéler les noms de deux familles que tu connais. Le jeune homme était riche, noble; il quitta tout pour s'enfermer dans ce cloître. Il s'abusait sur sa vocation, mais il n'avait pas un ami pour l'éclairer; il fit ses vœux : il donna à Dieu un cœur qui ne lui appartenait plus, un cœur brisé. Le soir du jour où il se lia par un serment éternel, il était seul dans sa cellule, livré au regret de l'amour perdu. Comme toi, il entendit des cris et des plaintes; comme toi il reconnut la voix qu'il aimait, tant l'illusion est facile à ceux qui souffrent; comme toi, il s'élança à la poursuite de la femme aimée, à travers les rochers et les bois; comme toi, il tomba ensanglanté!... Mais quand on le releva, il était mort : sa tête s'était fracturée sur le granit, dans un ravin profond... La femme qu'il aimait, pour laquelle il mourait, était cette nuit-là suspendue au cou d'un autre, dans l'ivresse du bonheur; elle épousait un nouvel amant, après avoir trahi sans remords un amour qu'elle avait encouragé, qu'elle avait partagé. Les paysans des environs savent et racontent cette triste et véridique histoire, consignée dans les annales du couvent; nos moines la connaissent tous; ils l'apprennent à leur arrivée, et ils entendent les cris de l'oiseau de nuit sans être abusés par le souvenir de ce qu'ils ont laissé au dehors. Dans la contrée, les vieilles femmes disent quelquefois en hochant la tête et en filant le soir auprès de leur feu qui s'éteint : « Voilà le démon qui prend la voix d'une amoureuse pour tenter les chartreux de Sélignat. » Mais toi, Liobard, ajouta plus bas le prieur, tu ne crois pas aux tentations de ce genre, n'est-ce pas?

— Le moine s'était trompé, dit Liobard; moi, j'ai vu.

— Attends un peu, tu verras mieux encore, répliqua le prieur, je vais te convaincre.

Il sortit avec rapidité, s'absenta quelques minutes à peine, et rentra tenant à la main une espingole.

— Que veux-tu faire? dit Renaud avec angoisse.

La lune étincelait, la fenêtre de la cellule était ouverte; on n'entendait d'autre bruit que les cris de loin en loin répétés par la voix qui trompait Liobard.

— Je vais détruire toute illusion, dit le prieur en abaissant son arme qui sortit à moitié en dehors de la fenêtre.

— Grâce! grâce! s'écria Liobard en arrêtant le bras de son ami... j'ai peur!

— Mais encore une fois, c'est un oiseau! s'écria l'abbé; tiens, regarde!

Et il le lui montrait s'agitant sur une saillie du rocher.

— Par pitié, ne le tue pas! murmura Renaud.

Le prieur fit résonner son espingole : l'oiseau effrayé prit son vol. Soit hasard, soit qu'il fût attiré par la lumière qui brûlait dans la cellule, il s'élança vers la fenêtre; un cri de Liobard, un mouvement du prieur, le firent changer de direction au moment où il était tout près d'eux, dans le rayon lumineux de la cellule, et il s'éloigna en jetant une dernière plainte.

L'homme rougit de sa faiblesse devant ceux qui en ont été les témoins; son orgueil s'irrite à la pensée de son infériorité

morale, et il ne pardonne pas toujours à l'amitié compatissante elle-même d'avoir vu l'infirmité de son âme.

Habitué à lire dans le cœur humain, le prieur s'efforça de relever Liobard à ses propres yeux; il fut simple et vrai en lui donnant des consolations, réservé sur tout ce qui pouvait rappeler à son ami sa faiblesse. Liobard, d'abord embarrassé devant lui, sentit peu à peu sa force morale renaître, et, sans que son amour diminuât, trouva plus de courage contre la douleur.

Un matin, un cheval fringant hennissait à la porte de la chartreuse. Deux hommes sortaient du couvent. Arrivés à l'embranchement de la route qui conduit à Corvetia, le prieur et Renaud s'embrassèrent, se dirent adieu, et Renaud monta à cheval.

Le soldat de la Doire et de Fossano, redevenu fort et ardent, allait demander aux armes l'oubli des souffrances auxquelles il avait failli succomber.

CHAPITRE XVI.

Décidé à reprendre les armes, à chercher dans les agitations et les dangers de la guerre une distraction à sa douleur, Renaud pouvait choisir le champ de bataille, car la lutte entre Charles-Quint et François Ier avait recommencé en même temps sur deux points.

Après la déroute de l'armée impériale en Provence, le roi avait pu envoyer des secours en Italie. Turin avait été débloqué; sa garnison ravitaillée avait été renforcée, et, bien qu'ils ne pussent pas agir sur une vaste échelle, les Français avaient repris l'offensive sur les bords du Pô.

D'un autre côté, François Ier venait d'ouvrir la campagne en Artois.

Par les traités de Madrid et de Cambrai, le roi avait renoncé, en faveur de Charles-Quint, à toute suzeraineté sur le Charolais, la Flandre et l'Artois: rançon de roi dont il avait payé sa liberté.

On lui reprochait l'abandon de ces trois provinces réunies à la France par Louis XI, à la mort du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, et qui, par conséquent, faisaient partie du royaume depuis soixante ans. François Ier était fort disposé à les reprendre et n'avait pas besoin des excitations de son entourage.

Au moment où les Impériaux, battus par l'armée française et par les paysans, vaincus par le manque de vivres et les maladies, évacuaient la Provence incendiée et ravagée, François Ier jugea que l'heure était venue de marcher sur l'Artois.

Mais sentant bien qu'il allait faillir au serment prêté sur son honneur de chevalier, il voulut couvrir cette guerre nouvelle du manteau de la justice, la rendre populaire, la mettre sous la responsabilité de la nation, et il porta la question devant le parlement de Paris.

Il importait de donner à cette affaire un éclat en rapport avec sa gravité, avec le retentissement qu'elle devait avoir en Europe: de grands préparatifs furent faits au palais, et François Ier, entouré d'une cour nombreuse et brillante, alla tenir un lit de justice au parlement.

Le roi ne portait pas ce jour là sa belle armure aux lions, ni sa muselière aux salamandres; il avait la couronne royale sur le front; dans la main gauche, le sceptre surmonté de la fleur de lis; dans la main droite, la main de justice: l'un et l'autre formés d'un bâton très-simple, qui n'était pas ouvragé comme au siècle précédent. Il était vêtu d'une tunique longue en étoffe souple et moelleuse. Sur un camail assez court, qui couvrait les épaules, s'étalait le collier de l'ordre de Saint-Michel, et un manteau semé de fleurs de lis, dont un pan passait sur l'épaule gauche, laissant à découvert l'épaule droite et les bras, s'étendait sur ses genoux. Il était assis dans un large fauteuil recouvert d'une ample étoffe de velours sur le côté duquel il appuyait son bras gauche.

Sur les deux côtés de l'estrade où s'élevait ce trône étaient rangés les principaux fonctionnaires et officiers de la couronne, à la même hauteur que le roi. Au-dessous se tenaient les gentilshommes. Les membres du parlement occupaient leurs places ordinaires.

La cause pendante entre François Ier et Charles-Quint fut appelée: l'avocat du roi, Jacques Coppel, exposa les faits, puis plaida et trouva d'excellentes raisons pour démontrer que François Ier n'avait pas pu aliéner les droits de la couronne et amoindrir la France, qu'il était prisonnier au moment où il concluait le traité de Madrid, et par conséquent subissait une contrainte morale. Il alla plus loin, et, abordant la question de fait, il soutint que l'empereur, ayant le premier recommencé la guerre, avait ainsi violé les traités qui, dès lors, étaient nuls et non avenus. Il conclut en demandant au parlement de prononcer cette nullité.

Personne ne prit la parole pour répondre aux arguments de l'avocat du roi. Toutefois le parlement avait des formes à observer; il ne rendit pas d'arrêt, mais il ordonna que l'empereur serait cité à son de trompe, sur les frontières du royaume, à comparaître devant lui et à faire valoir ses moyens de défense.

Les hérauts firent retentir les trompes sur les frontières et invitèrent à haute voix Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, à comparaître devant le parlement de Paris, par lui ou par ses mandataires, afin d'y défendre les droits qu'il prétendait sur le Charolais, la Flandre et l'Artois.

Charles-Quint connaissait trop les hommes pour comparaître ou envoyer ses avocats devant le parlement de Paris; le procès soulevé ne pouvait pas être plaidé devant des juges français, mais devait être jugé sur le champ de bataille, et il avait en Artois une forte armée espagnole renforcée de plusieurs milliers de lansquenets allemands, et fort disposée à faire valoir ses prétentions sur les provinces en litige.

Dans une seconde séance, après avoir encore appelé Charles-Quint absent, le parlement ordonna que le Charolais, la Flandre et l'Artois, cédés indûment par le traité de Madrid, seraient de nouveau réunis à la France.

François Ier manquait au serment prêté. Toutefois il en recevait l'ordre du parlement, sur l'histoire obscure et sur l'importance duquel ce fait peut jeter quelque jour; il allait combattre pour l'unité de la France, unité qui devait être achetée par tant de luttes et de sang. Il a manqué à la résolution du parlement de Paris d'avoir été prise par les états généraux, dont elle eût emprunté le caractère d'une protestation vraiment nationale.

Après avoir obtenu un arrêt du parlement, il fallait le mettre à exécution, ce qui n'était pas aussi facile.

Les troupes impériales qui tenaient l'Artois étaient commandées par le comte de Rœux et le comte de Bure.

Le roi se mit à la tête d'une armée française. Le maréchal de Montmorency marchait sous ses ordres immédiats. Le général d'Annebaut, rappelé de Piémont, remplacé dans le gouvernement de Turin par M. de Burie, commandait une division dans laquelle se trouvaient le sire de Luyrieux et le sire de Belmont.

Les premiers exploits de ces trois derniers furent les assauts donnés à la ville de Hesdin, après la reddition de laquelle ils furent détachés du camp de Pernes pour aller attaquer Saint-Pol.

Renaud eût repris volontiers la route d'Italie, mais Georges de Luyrieux était en Artois, et un désir de vengeance le poussait du côté où était l'homme qui avait causé tous ses maux.

Il fit appel à ceux qui l'avaient suivi une première fois. Ils accoururent en foule, et le jeune capitaine se trouva à la tête d'une des plus belles compagnies que pût compter l'armée française. Le Grand-Bressan, après la campagne de Provence, était allé passer quelques jours en Bresse, et se disposait à retourner dans les Alpes. Il pressa vivement Renaud de prendre le même chemin, lui rappela leurs premiers triomphes, les douces heures passées sur les bords du Pô, auprès de Toniella; mais il le trouva inébranlable dans sa résolution.

Au jour fixé, les soldats se mirent en bataille dans la cour du château de Juzerieux. La place de chacun des hommes était désignée d'avance et ils prirent leur rang. Le cheval de Renaud, impatient de combats, heureux de sortir d'une longue inaction, hennissait et piaffait sous une housse de brocart d'or, sur laquelle reposait une selle relevée très-haut en avant et en arrière, et la devise des Liobard brilla dans l'air sur un pennon déployé.

Le Grand-Bressan voulut accompagner son ancien capitaine, son ami, jusqu'aux frontières de la Bresse. Liobard prenait la route de Dijon, la plus courte, la plus directe pour se rendre à l'armée. Il avait la cuirasse et le casque, mais la cotte de mailles était remplacée par une tunique de velours noir; sa visière levée laissait voir un visage pâle, mais martial; sur son cimier s'élevait une aigrette, noire aussi, de même que l'écharpe attachée sur l'épaule gauche, et passant sous le bras droit.

Les soldats, en le voyant s'élancer sur son cheval, qu'il maniait avec habileté, en voyant le feu de ses regards au moment où il les passait en revue, avaient fait retentir l'air de leurs joyeuses acclamations. Liobard, plein d'enthousiasme, ému de ces démonstrations, agita son épée, jeta quelques paroles flatteuses aux jeunes hommes qui s'enrôlaient pour la première fois et aux soldats qui déjà l'avaient suivi en Italie, puis donna le signal du départ. Les clairons retentirent et la troupe s'ébranla. On vit sur le flanc des rochers scintiller les fers de lance, et l'on entendit résonner le pas lourd des chevaux.

Sur la route que Renaud avait choisie, parce qu'elle était la plus courte, se trouvait le château d'Holypherne. Sa troupe devait traverser l'Ain un peu au dessus de la citadelle et gravir le chemin taillé dans le roc qui passait devant la porte, afin de rejoindre la route du plateau. Renaud ne songea pas à l'éviter : il eût fallu faire un long circuit et il ne voulait pas perdre de temps.

Les soins que lui avait imposés la levée d'une compagnie nombreuse, l'activité qu'il avait dû déployer, les soucis de l'armement, avaient opéré une diversion puissante. C'était un homme pensif et triste, mais la violence du mal s'était calmée; il eût éprouvé un grand bonheur à se mesurer avec Georges de Luyrieux et à le tuer, il allait en chercher l'occasion, mais il pouvait maintenant, sans manifester son émotion, revoir le rocher où dormait Clémence.

Pendant que la troupe de Liobard suivait sa route, la nuit était venue, nuit froide mais éclairée par la lune dont les reflets brillantaient les armures et se jouaient dans les découpures du château d'Holypherne. Si, en voyant ce manoir dont la masse imposante se dessinait sur l'horizon, le jeune capitaine éprouva un serrement de cœur douloureux, personne auprès de lui ne put s'en apercevoir.

Toutefois, il ne détachait pas son regard de cette sombre demeure, et il vit scintiller aux fenêtres des appartements qui regardaient et dominaient la route des lumières qu'on n'avait pas l'habitude d'y voir en l'absence du sire de Luyrieux et de ses officiers. Ce fait était bien simple.

Les trois filles de Georges connaissaient le projet de Renaud d'aller rejoindre l'armée de Picardie, où servait leur père, car le capitaine avait recruté partout, et il était bien naturel que l'on parlât de ce départ parmi les soldats de la garnison du château, qui, presque tous, avaient fait la précédente campagne. Huguette seule s'en occupa sérieusement. L'amour est prompt à se faire illusion, et la jeune fille rattachait à cette expédition quelque dessein secret auquel elle espérait n'être pas étrangère.

Liobard se rendait à l'armée dans laquelle combattait M. de Luyrieux; il n'était pas impossible que les troupes des deux seigneurs, formées d'hommes ayant les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, le même langage, fussent réunies pour agir ensemble, et elle espérait que son père et Liobard trouveraient une occasion de se lier. La guerre avait amené le mariage de Clémence, et, dans son ignorance des événements antérieurs, Huguette pensait que la guerre pourrait amener entre elle et Renaud un mariage beaucoup mieux assorti que celui de mademoiselle de Belmont et de M. de Luyrieux.

Quand la colonne approcha de la citadelle, le piétinement des chevaux, le bruit sourd et prolongé qui, durant la nuit, accompagne les troupes en marche, éveillèrent l'attention des trois sœurs.

— C'est le seigneur de Liobard qui part pour l'armée de Picardie, dit Philiberte.

— Il verra notre père, ajouta Loyse.

Huguette sourit et garda le silence. Toutes trois, et Gertrude avec elles, quittèrent l'appartement où elles étaient, et, mues par un sentiment naturel de curiosité, gagnèrent la partie du château qui donnait sur le rempart et sur la route, d'où elles pouvaient voir défiler la troupe. Huguette voulait envoyer un salut à celui qu'elle aimait.

La compagnie se déroulait dans les sinuosités du chemin et longeait les murailles dont l'immense ravin la séparait, égayant la marche en se promettant déjà d'égaler en bravoure ceux qui combattaient sous la bannière d'Holypherne.

Tout à coup, de l'autre côté du ravin, un long et strident éclat de rire se fit entendre. Liobard leva vivement la tête, et, à la clarté de la lune, put voir se ricur accoudé sur le parapet du rempart. En même temps toute la troupe entendit une voix goguenarde, sarcastique, s'écrier :

— Qu'est-ce là? Ce beau damoiseau couvert de crêpe va-t-il à la conquête d'un tombeau, lui qui est amoureux des mortes?

Un murmure d'indignation courut dans la compagnie.

— L'injure est facile derrière les parapets! cria Liobard avec colère, les braves descendent en champ clos.

— Tu me provoques, imprudent! reprit la voix. Poursuis ta route et que la gloire te soit plus fidèle que ta maîtresse!

— Insolent! s'écria Renaud.

Et par un mouvement irréfléchi, il tourna la tête de son cheval du côté de la muraille, comme s'il eût voulu attaquer.

L'homme du château se mit à rire

— Prie Dieu, dit-il, que les villes de Picardie ne soient pas aussi bien gardées que cette forteresse, sinon tu n'en verras jamais l'intérieur.

Un hourra général d'imprécations et de menaces se fit entendre.

— Passe, Liobard, reprit la voix, passe vite, le bois te serait fatal : il est rempli d'orfraies que tu prendrais pour ton amante; il faudrait demain quatre moines pour te relever de quelque ravin fangeux!

Les moines de Sélignat avaient parlé. La fureur de Renaud était au comble : cette révélation injurieuse et poignante réveillait ses douleurs et pouvait le perdre aux yeux de sa troupe. Il saisit un de ses pistolets et envoya quelques chevrotines à l'insolent; beaucoup des siens l'imitèrent; mais celui-ci, qui suivait tous leurs mouvements, s'était prudemment retiré, et le plomb ne frappa que les pierres, sur lesquelles il rebondit. A ce bruit, une croisée du château s'ouvrit, et Liobard y vit apparaître une femme vêtue de blanc, dont il ne put distinguer les traits, car l'apparition disparut aussitôt.

Une révolution soudaine s'opéra dans l'esprit de Liobard : en une minute, rétrogradant dans la vie, il se ressouvint de tout ce qu'il voulait oublier; le tableau des jours passés se dressa devant lui. Redevenu brusquement l'homme au nid d'aigle, sans transition, avec tous ses déchirements, ses incertitudes, sa passion, ses folles espérances, il brandit son épée en criant d'une voix frénétique :

— A sac! à sac, le nid du brigand!

Sa troupe, irritée, n'était que trop disposée à le suivre dans cette téméraire entreprise; en un instant, elle mit pied à terre, et l'on entendit dans l'intérieur de la forteresse une voix retentissante qui criait :

— Alerte! alerte! Voilà l'ennemi!

On se rappelle la situation formidable du château d'Holypherne : le pont-levis était le seul point attaquable; mais les assaillants n'avaient ni artillerie, ni échelles pour agir contre cette lourde charpente que les balles effleuraient sans l'entamer. La garnison du château était nombreuse, la surveillance active; ces précautions étaient motivées par la haine que Georges de Luyrieux inspirait à ses voisins, par l'absence de ce seigneur, dont les richesses pouvaient tenter la cupidité, par la présence au château des trois filles de Georges, et naguère de sa jeune femme, qui pouvaient inspirer aux jeunes seigneurs des environs des pensées d'enlèvement, ce qui n'était pas rare à cette époque. D'un autre côté, il fallait toujours se tenir en garde contre un coup de main du duc de Savoie qui avait une armée à Genève, une autre en Franche-Comté et qui ne renonçait pas à reprendre le pays conquis et surtout à se venger de Georges.

En un moment la garnison fut sur pied, les coups de feu se croisèrent, et c'était un curieux spectacle que ce combat improvisé, à la clarté de la lune, sur les rochers dont les échos renvoyaient au loin le bruit des arquebuses et le son des trompettes qui, des deux parts, animaient les combattants.

L'avantage de la position n'était pas du côté de Liobard, bien que sa troupe fût de beaucoup plus nombreuse que la garnison. Les hommes de l'intérieur n'avaient paru un moment sur le mur que pour regarder l'ennemi, puis les deux lanternes de pierre qui joignaient les angles des murs s'étaient remplies de soldats, et par tous les créneaux des murailles, par toutes les fentes des tourelles, sortait le canon d'une arquebuse qui, appuyée sur sa fourchette, vomissait le plomb à coup sûr en tirant sur cette masse réunie au même lieu.

— Le bois est là, coupez des arbres! cria Liobard.

Les soldats coururent au bois. Le Grand-Bressan, homme de ressource autant que de courage, abattit en quelques coups de hache un jeune sapin, le fit porter en travers sur un chariot, le gros bout du côté de la muraille, puis, donnant l'exemple, le fit glisser en avant et en arrière, et s'en servit comme d'un bélier qui frappait le tablier relevé du pont; les coups retentissaient sourdement, mais demeuraient impuissants contre cette masse énorme.

Au sifflement du plomb, aux coups précipités du bélier, aux cris des combattants et des blessés, aux hennissements des chevaux mutilés, que l'odeur de la poudre animait, se

mêlaient parfois les éclats retentissants d'une voix sarcastique ricanant des injures, comme celle d'un démon dans un combat. La grande voix de Liobard lui répondait en animant ses hommes; il voulait enfin savoir le secret de ce tombeau où Clémence était entrée vivante.

La jeune femme qui était apparue un moment à l'une des fenêtres du château était Huguette. Elle avait entendu le majordome adresser à Renaud des injures qui la firent frissonner, bien qu'elle n'en comprît pas toute la portée. Elle sentit son cœur se gonfler d'orgueil quand Liobard jeta une provocation à cet officier. Un premier coup de pistolet suivit la réponse de celui-ci : c'est alors qu'elle ouvrit une fenêtre et reconnut Liobard, lorsque, brandissant son épée, il ordonna l'attaque. On sait quel fut l'effet de cette apparition sur le jeune capitaine.

Philiberte et Loyse ne comprenaient pas comment, en pleine paix, il y avait des hommes assez hardis pour faire une pareille tentative contre le château d'un seigneur aussi redouté que l'était M. de Luyrieux. Philiberte courut à la tourelle où était le majordome et lui demanda sévèrement ce que signifiaient et sa provocation et l'attaque dont leur demeure était l'objet. L'officier se borna à répondre que les assaillants ne tarderaient pas à se repentir de leur imprudence. Philiberte voulut alors se montrer sur le rempart et crier à Liobard de faire cesser le combat; le majordome l'en empêcha, craignant de la voir atteinte par une balle, et la força de rentrer dans son appartement.

Gertrude s'écria que c'étaient là des routiers qui voulaient piller les trésors d'Holypherne. Huguette se mit à rire.

— Seraient-ce donc des amoureux qui viennent vous enlever toutes? reprit la gouvernante.

— Pour moi, dit Loyse avec candeur, je n'ai autorisé personne à me faire une pareille sommation de mariage, et le bruit d'un siége ne me charme pas assez pour que je consente à le prendre pour une fête d'hyménée.

Tous les hommes étaient aux remparts, faisant un feu terrible. Les femmes étaient accourues se ranger autour des trois sœurs. Au milieu des pleurs des servantes, des plaintes de Gertrude, des exclamations de Philiberte et de Loyse, Huguette paraissait calme : le bruit des détonations, le sifflement des balles, qui remplissaient les autres femmes d'épouvante, ne semblaient pas trop l'émouvoir. Toutefois, son âme était en réalité moins calme que son visage.

A chaque instant Huguette revenait à la fenêtre, écoutait les paroles des soldats, les cris des blessés, suivait les phases de la lutte, au risque d'être atteinte par une balle maladroite. Si quelqu'un eût pu saisir la direction de son regard à la lueur des mousquets, il eût pu le voir dépasser la muraille et le fossé et chercher le chef de la troupe des assiégeants. A ses mouvements saccadés, à ses paroles brèves, souvent inintelligibles, ses sœurs, moins émues, eussent facilement deviné qu'elle était dominée par un sentiment qui n'était pas celui de la peur.

Mais Philiberte était surexcitée par la colère, et les explications du majordome ne l'avaient pas calmée. Loyse, sachant que le jeune Amédée de Montrevel se trouvait parmi les officiers de Liobard, était en proie aux plus vives angoisses. Toutes deux étaient assiégées de fatals pressentiments qu'elles ne pouvaient définir, encore moins exprimer, et qui n'étaient que trop fondés.

Cependant, les soldats de Renaud avaient à plusieurs reprises, et tous ensemble, fait voler le plomb de leurs pistolets contre les poutres du pont-levis; mais à peine les balles avaient-elles enlevé sur les angles des échardes imperceptibles. Le bélier frappait, mais il n'était pas assez lourd, la distance était trop grande entre le chariot qui le supportait et la charpente du pont; l'arbre s'inclinait en s'allongeant au-dessus du gouffre et ne portait que des coups impuissants.

Renaud frémissait de colère, de s'être laissé aller à une attaque près d'échouer.

— Mordieu ! s'écria tout à coup le Grand-Bressan impatienté, puisque le plomb et le bélier n'y peuvent rien, nous allons essayer d'autre chose.

— Que voulez-vous faire? demanda Renaud.

— Vous allez voir, répliqua Bastien.

Aussitôt il choisit trois jeunes sapins, longs et légers, attacha des branches sèches, des brindilles à leur extrémité supérieure avec des chaînes de chariot, et mit le feu aux branches. Les sapins furent dressés rapidement sur le bord du fossé, puis inclinés, et leurs têtes enflammées allèrent s'appuyer contre le pont.

Les soldats de l'intérieur ne purent pas rejeter ces arbres enflammés en arrière; mais la charpente, composée de lourdes pièces de bois imbibées par la pluie, ne s'enflamma pas; elle se charbonna. Il eût fallu de longues heures pour l'incendier et la consumer.

La garnison continuait le feu et n'avait pas perdu un seul homme.

L'idée de Bastien ne devait pas être perdue; elle fut un trait de lumière pour Renaud. Il fallait réussir ou se couvrir de ridicule dans une entreprise folle. Il choisit un arbre d'une longueur suffisante, que l'on tailla rapidement à coups de hache pour le rendre moins glissant, puis le fit porter et dresser sur le bord du fossé. L'extrémité inférieure du sapin, taillée en pointe, s'appuyait dans un trou creusé d'un pied. Renaud l'ébranla, le poussa, le dirigea, et la tête de l'arbre s'enfonça avec ses branches pliées, brisées à demi par le choc, dans une légère encoignure formée par le quart de cercle rentrant qui joignait le rempart à la porte.

C'était un pont, mais fortement incliné, qui allait du bord du fossé au rempart, en passant sur l'abîme. Renaud jeta un cri de triomphe et s'y élança.

Le pied n'avait pour s'affermir sur cet arbre rond que les entailles faites par la hache; un faux pas, une blessure, le moindre choc pouvaient précipiter Liobard dans le gouffre, d'où il ne serait pas remonté; mais emporté par cette frénésie qui s'empare du soldat dans les entreprises les plus périlleuses et l'empêche de réfléchir au danger, il marche d'un pas ferme et atteint aux chaînes du pont-levis.

Il était, dans cette encoignure, à l'abri des coups de l'intérieur, suspendu comme un écureuil dans les branches du sapin; toute sa troupe était haletante, saisie d'admiration devant cette incroyable audace.

Renaud prit une hache de fer, manche et tranchant, qu'il avait passée à sa ceinture, et fit entrer le manche dans l'un des larges anneaux de la chaîne bien tendue; puis prenant son temps, mesurant bien l'effort qu'il allait faire en tenant la hache par la tête, il donna d'un bras vigoureux et pesant un coup sec et puissant qui fit voler l'anneau en éclats.

La lourde chaîne tomba, le pont vacillait; mais, retenu par la seconde chaîne, il allait reprendre l'équilibre et résister... Le prix de tant d'efforts était perdu !

Au risque d'être brisé si le tablier reprenait son équilibre, Renaud appuya son dos contre la muraille, arc-bouta ses pieds contre le haut du tablier, et poussa de tous ses muscles.

La seconde chaîne se tendit, portant tout le poids ; les anneaux ne se brisèrent pas; mais l'un d'eux s'ouvrit sous l'immense pression, s'allongea, et le pont-levis s'abattit avec un horrible fracas.

Liobard, cramponné aux branches du sapin, glissa le long de la muraille où son dos s'appuyait, tomba sur ses pieds, au seuil de la porte, et se trouva le premier dans la place.

Bastien et les soldats de Liobard se précipitèrent dans l'enceinte du château. La garnison n'avait pu prévoir ce coup hardi, inouï jusque-là, et ne défendit pas l'entrée de la cour. Cependant le majordome, à la tête de quelques hommes, se jeta bravement à la traverse et essaya de couper ce flot tumultueux d'assaillants qui entraient à pleine porte. Il fut culbuté en quelques instants par cette masse compacte, qui fit irruption dans la place.

Voyant l'inutilité de ses efforts, le majordome courut à l'appartement des jeunes filles afin de les défendre de toute insulte, de leur faire un rempart de son corps; mais il ne les y trouva plus.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Paris. — Typographie Walder, rue Bonaparte, 44.